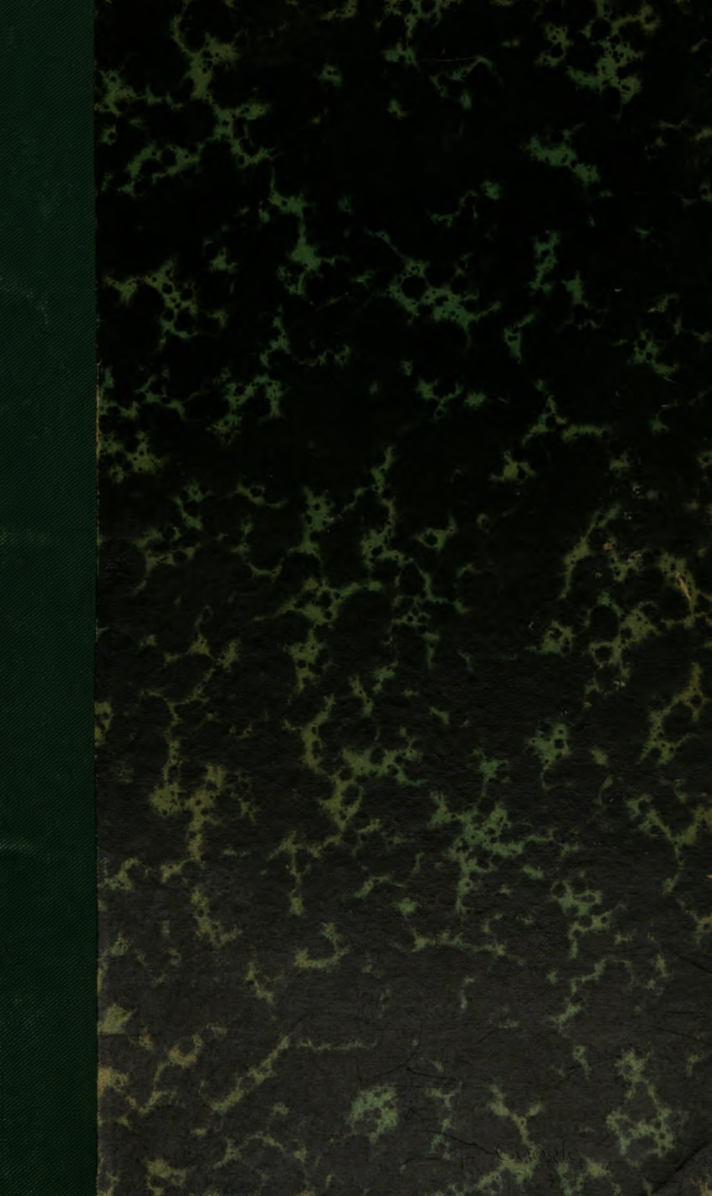
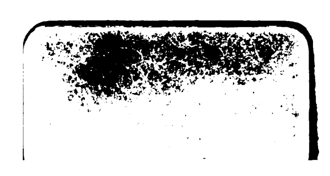
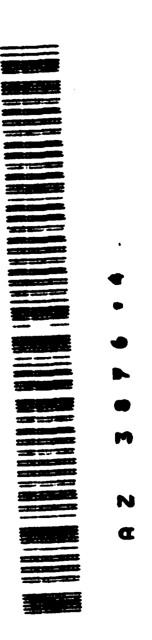
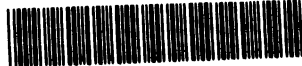








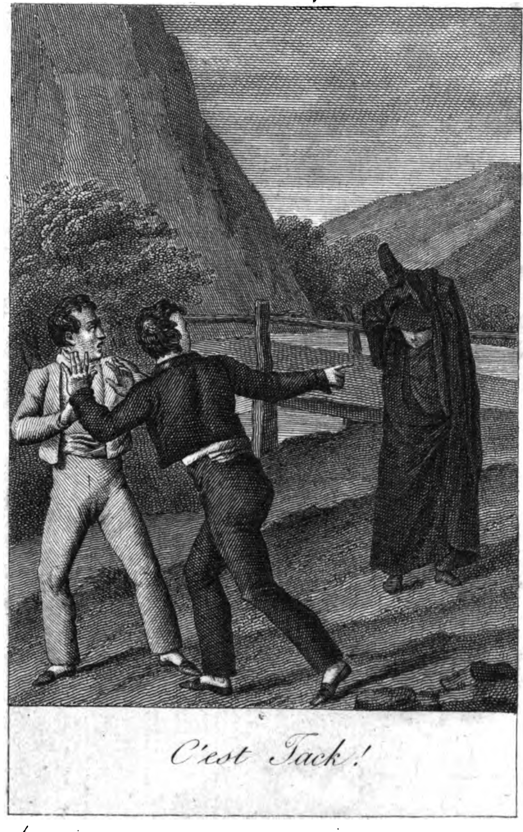
ŒUVRES

DE Mme LA BARONNE ISABELLE

DE MONTOLIEU.

TOME IV.

Tom. Robinson Suisse.



C'est Jack!

LE ROBINSON SUISSE,

OU

JOURNAL

D'UN PÈRE DE FAMILLE NAUFRAGÉ AVEC SES ENFANS;

CONTINUÉ PAR MADAME ISABELLE,

BARONNE DE MONTOLIEU.

J'ai séjourné dans une île déserte et délicieuse, image de l'antique beauté de la nature, et qui semble être confinée au bout du monde, pour servir d'asile à l'innocence.

J.-J. ROUSSEAU, *Nouvelle-Héloïse*.

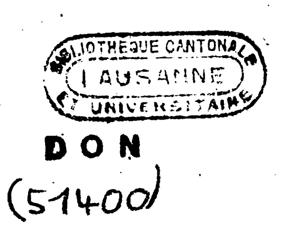
TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1824.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE
DON
(51400)

A M. J. Rodolphe Wyss,

Professeur à Berne.

Monsieur,

C'EST à vous, et à feu monsieur votre respectable père, que l'on doit le charmant ouvrage intitulé : *Le Robinson Suisse*, ou *Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfans*, qui parut en allemand, imprimé à Zurich, en 1813. Dès que j'en eus connaissance, j'éprouvai un vif désir d'en enrichir notre littérature française; j'essayai de le traduire aussi fidèlement qu'il me fut possible, et je publiai ma traduction, en 1816, à Paris.

Depuis lors, quatre éditions consécutives ont prouvé combien le public français a su apprécier cette production, qui fait le bonheur des enfans, et par conséquent de leurs parens. Mais il leur manquait une suite et une fin; tous voulaient savoir si cette famille, qui les intéressait si vivement, restait dans cette île où tous les jeunes garçons désiraient d'aller. J'ai reçu, à ce sujet, une infinité de lettres, soit des enfans eux-mêmes, soit de mon libraire, pour me solliciter de donner cette suite, et de satisfaire leur curiosité. J'avais lieu de croire que cette fin tant désirée existait, soit dans votre porte-feuille, soit dans les papiers laissés par M. votre père. Je vous ai demandé souvent, avec instance, de la faire paraître et de me l'envoyer à mesure pour la traduire. Vous me l'aviez fait espérer, mais vos occupations ne

vous ayant pas laissé le temps nécessaire pour ce travail, ayant appris de vous qu'il n'était pas même commencé, et m'étant engagée avec mon libraire pour un temps fixé, j'ai dû vous demander la permission d'y travailler seule, d'après un plan dont j'avais conçu l'idée. Vous avez eu la bonté d'y consentir, et je me suis mise à l'ouvrage, regrettant beaucoup de ne plus écrire d'après vous, et convaincue que votre Robinson perdrait beaucoup à n'être pas continué par son estimable auteur. J'ai tâché du moins de ne point m'écarter des premiers volumes, et de donner à mes solitaires les mêmes caractères, modifiés cependant, et développés par les années qui se sont écoulées depuis la publication des premières parties; c'était encore un motif de ne plus retarder la seconde. Je ne voulais pas laisser vieillir nos jeunes

gens au-delà de vingt ans, pour l'aîné, et de quatorze, pour le cadet.

Cet ouvrage ayant été, dans l'origine, composé seulement pour les jeunes garçons, il entrait dans mon plan de le rendre, en même temps, instructif et agréable aux jeunes filles. C'est dans ce dessein que j'ai introduit l'épisode d'une femme et de ses deux filles naufragées avec elle, et restées sans aucun secours. En amenant cette mère infortunée et ses enfans dans l'île de nos Robinsons, j'ai voulu tranquilliser l'imagination du lecteur sur leur avenir, en évitant cependant tout ce qui pouvait éveiller les passions.

J'ignore, Monsieur, si ce plan se rapporte en quelque chose à celui de M. votre père, et je ne le crois pas. J'ai tiré parti des deux gravures que vous avez bien voulu m'envoyer, pour indi-

quer les situations qu'elles présentent, et il y aura du moins ce léger rapport entre ces deux ouvrages.

Je m'estimerai heureuse si cette suite obtient votre approbation, et si vous me pardonnez de la faire paraître sous vos auspices. J'aurais désiré vous communiquer mon manuscrit avant de le livrer à l'impression, et obtenir votre consentement pour la dédicace; mais, pressée par le temps et par mon libraire, je me vois forcée de renoncer à cette satisfaction, et j'ose compter sur votre indulgence. Si je n'ai pu travailler de concert avec vous, ce sera du moins une consolation pour moi, de voir nos deux noms réunis en tête de cet ouvrage; et je me croirai encore votre associée dans cette nouvelle entreprise.

Une partie dans laquelle je crains d'avoir mal réussi, est celle de l'histoire na-

turelle des pays où le lieu de la scène est placé. Je suis bien loin d'avoir dans cette science les connaissances étendues que possédait M. votre père.

J'ai cependant consulté, à cet égard, les meilleurs auteurs, et surtout les voyageurs modernes qui ont fréquenté ces parages lointains.

Daignez, Monsieur, recevoir avec bonté ce témoignage de ma parfaite estime, et de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissante servante.

ISABELLE, baronne DE MONTOLIEU.

A Bussigny, près de Lausanne, le 25 juillet 1824.

LE

ROBINSON SUISSE.

CHAPITRE XXXVII.

Espoir trompé; tempête; malheur et consolation.

J'ai laissé le lecteur au moment où je remis au lieutenant Bell la première partie de mon journal, pour la donner au capitaine du vaisseau anglais l'*Adventurer*, M. Johnson, qui devait revenir le lendemain avec le lieutenant Bell. Nous nous séparâmes dans cet espoir, et je crus alors nécessaire de préparer ma famille à cette visite, qui devait décider de notre sort à venir. Ma femme, mes fils aînés du moins pouvaient désirer de saisir cette occasion, unique peut-être, de retourner en Europe, de revoir leur belle patrie, de quitter cette île chérie, il est vrai, et qui leur coûterait bien des regrets dans le moment actuel, mais ne leur présentait aucune chance de bonheur pour l'avenir. Combien de fois j'avais pensé avec anxiété aux

longues années que mes enfans avaient à passer sur cette plage déserte, soutenant leur misérable existence par un travail pénible et continuel, sans avoir pour stimulant le bonheur de travailler pour leur famille, seuls, privés des plus doux liens de la nature, lorsque leur mère et moi aurions cessé d'exister; sans femme, sans enfans, sans aucun intérêt dans cette vie, que leur propre conservation et leur amour fraternel, qui s'altérerait peut-être quand nous ne serions plus là pour l'entretenir! Ils s'aimaient sans doute, mais, ainsi qu'on a pu en juger, leurs caractères avaient peu de rapport; cependant, avec des nuances différentes, ils étaient tous quatre de très-bons enfans. Je n'en étais que plus affligé en pensant à leur avenir et à leur triste et solitaire vieillesse, et j'étais bien décidé, s'ils ne voulaient pas retourner en Europe avec le capitaine Johnson, de conjurer ce dernier de nous envoyer des colons pour peupler notre île, et d'avoir soin qu'il y eût dans le nombre quelques jeunes et belles filles.

Après avoir quitté le lieutenant Bell, je revins à Falkenhorst tout occupé de ces pensées. On se rappelle que j'en étais parti

seul de grand matin, ayant aperçu du haut de notre arbre le vaisseau en mer, avec ma lunette d'approche. Je m'attendais à trouver tous mes bien-aimés dans une grande inquiétude sur mon absence. J'étais parti seul, et, contre ma coutume, sans avoir rien pris à déjeuner, sans avoir donné aucune tâche à mes fils, ni rien concerté avec eux sur l'emploi de notre journée. Ma conférence avec le lieutenant Bell avait été longue; il était plus de midi, et sachant combien ma femme était prompte à s'alarmer, je fus surpris de ne voir venir au-devant de moi ni elle, ni aucun de mes fils. J'en conçus de mon côté une crainte qui ne fut que trop tôt réalisée, quand, après avoir monté rapidement l'escalier tournant, je trouvai mon excellente Elisabeth, ma fidèle compagne, étendue sur son matelas, entourée de ses quatre fils, et paraissant souffrir beaucoup. Cependant, au moment où j'entrai, tous, et même la pauvre malade, jetèrent un cri de joie, auquel je répondis par un cri de douleur. « Au nom du ciel, m'écriai-je, qu'est-il arrivé? chère amie, qu'as-tu donc? » Tous voulaient parler à la fois, et je n'entendais rien. Ma femme leur imposa silence par un geste, et ce fut elle

qui me raconta qu'ayant voulu descendre l'escalier, elle avait été saisie d'un vertige; qu'elle était tombée assez rudement pour ne pouvoir se relever sans aide, et qu'elle ressentait de violentes douleurs à la jambe droite et au pied gauche.

Fritz. Nous sommes allés bien vite là, Ernest et moi, pour la porter sur son lit, non sans peine, l'escalier est si étroit: mais elle souffre toujours davantage, et nous ne savons que lui faire.

Jack. Je n'ai cessé de frotter son pied, mais il enfle toujours de plus en plus, ainsi que la jambe, qu'on n'ose pas toucher tant elle lui fait de mal.

François. Et moi je souffle chaud dessus. Elle m'a dit que je lui faisais du bien.

Ernest. Je me rappelle, mon père, que dans les caisses que nous avons apportées du vaisseau et que nous n'avons pas ouvertes, il y en a une intitulée *médicamens;* n'y en aurait-il pas qui pussent soulager maman?

Le Père. Peut-être, mon fils; tu fais bien de m'y faire penser, et nous irons la chercher; elle est restée à Zeltheim, mais je connais la place, et je l'aurai bientôt trouvée.

Fritz, tu viendras avec moi pour m'aider à la porter. »

Je voulais avoir ce prétexte d'être seul avec lui, pour lui apprendre l'apparition de la chaloupe anglaise et du lieutenant Bell, et que j'attendais le lendemain le capitaine Johnson; je voulais surtout à présent consulter sa bonne tête sur les moyens d'y préparer sa mère sans lui causer trop d'émotion.

Avant de la quitter, je voulus examiner cette jambe et ce pied qui étaient si douloureux qu'à peine pouvait-elle retenir ses plaintes. Lorsque je me destinais à l'état ecclésiastique, j'avais joint à mes études théologiques un cours de médecine et même de chirurgie pratique, pour venir au secours de mes pauvres paroissiens, non-seulement pour l'âme, mais aussi pour le corps. Nos cures de village dans la Suisse allemande sont très-souvent dans les montagnes, et dans des villages écartés, où l'on n'est à portée ni de médecins ni de chirurgiens; un pasteur est heureux de pouvoir les remplacer. Je savais saigner, remettre un membre disloqué. Au moyen d'une petite pharmacie portative, j'avais souvent fait des cures; et, quoique

j'eusse un peu négligé ma science depuis notre séjour dans l'île, où nous nous portions tous si bien, j'espérais me la rappeler assez pour être en état de guérir aussi ma chère compagne. Je commençai par examiner son pied, et j'eus bientôt vu que c'était une entorse assez forte. Avant de m'en occuper, elle me pria de regarder aussi sa jambe, dont la douleur augmentait de moment en moment. Je le fis, et l'on peut juger de mon effroi quand je m'assurai qu'elle était cassée au-dessous du mollet; mais la fracture bien décidée me parut franche, sans esquilles, et facile à guérir. J'envoyai Fritz en toute hâte chercher deux morceaux d'écorce d'arbre, entre lesquels je plaçai la jambe, après l'avoir, avec l'aide de mon fils, étendue assez pour rapprocher les deux parties de l'os cassé, et l'avoir serrée fortement avec des compresses de linge. J'attachai ensuite les écorces autour de la jambe, de manière à ce qu'elle ne pût faire aucun mouvement. Je passai ensuite au pied foulé, qui donna plus de peine; je mis autour une bande très-serrée, en attendant que j'eusse de l'eau vulnéraire, que je devais trouver dans la caisse. Ma pauvre patiente souffrit ces opérations avec un courage

inoui, s'efforçant de m'en donner à moi-même. Quand j'eus fini de panser la jambe et le pied, je m'occupai de la tête, où, Dieu soit béni, elle n'avait reçu aucun coup; mais le vertige qu'elle m'assurait avoir été la cause de sa chute devait en avoir une antérieure. D'après le pouls et la rougeur du teint, je l'attribuais à une plénitude du sang; il me parut essentiel de commencer par lui en tirer quelques onces, surtout après une chute et beaucoup d'émotions, car cette chère amie m'avoua que mon absence inattendue et prolongée l'avait si fort alarmée, qu'elle s'était décidée à aller, ainsi que ses fils, me chercher de tous côtés; la crainte rendait sa marche tremblante, et c'est ce qui, joint au vertige, l'avait fait tomber. Voilà ce que je compris par le récit des enfans; cette excellente femme voulait à peine convenir que j'en fusse en rien la cause, mais elle me demandait sans cesse où j'avais été si long-temps, et pourquoi j'étais sorti sans rien dire.

Le Père. Je te le conterai une autre fois, chère amie; tu vois que je suis revenu sans accident : le plus pressé à présent est d'empêcher les mauvaises suites du tien. Tu veux bien, n'est-ce pas, me prendre pour ton mé-

decin et ton chirurgien, et tu auras assez de confiance en mon habileté pour te laisser faire une petite saignée?

La Mère. Tout ce que tu voudras, mon ami, pourvu que tu ne nous quittes plus sans me le dire.

Le Père. Eh bien, je te dis que je cours à Zeltheim avec Fritz, chercher la boîte aux médicamens et celle du chirurgien, où je trouverai des lancettes. Sois tranquille en attendant; nous serons bientôt de retour.

La Mère. Oh! je te le promets, je ne pourrais pas bouger, lors même que les sauvages arriveraient.

Le Père. Les sauvages! à quoi penses-tu? tu n'en as plus peur, j'espère?

Ernest. Et d'ailleurs ne suis-je pas là pour vous défendre? Je tire aussi bien que M. Fritz; je les arrangerais comme mon kanguroo.

Jack. Et moi donc, comme mon porc-épic; pif, paf, sur la tête du premier qui voudrait approcher de maman.

François. Et moi je la cacherais ainsi (et il mettait sa jolie tête blonde sur le visage de sa mère); et puis n'ai-je pas mon arc et mes flèches?

Le Père. Voilà trois braves défenseurs, chère amie, tu n'as rien à craindre avec une si bonne garde ; et nous serons bientôt de retour, je te le promets.» Cela dit, je sortis avec Fritz, qui quittait sa mère à regret, et la recommanda à ses frères avec sa manière brusque et despotique, leur disant qu'ils auraient affaire à lui, si, pendant notre absence, elle manquait de la moindre chose. « Ne feriez-vous pas plus prudemment, mon père, me dit-il, de me laisser près d'elle et de prendre avec vous un de ces polissons qui peuvent, aussi bien que moi, porter la caisse?

—Polissons! s'écria Jack; quand il s'agit de soigner maman il n'y a plus de polissons, nous nous en acquitterons mieux que toi, qui ne sais faire que du tapage avec ton éternel fusil; tu le tirerais contre les moustiques si tu n'avais pas d'autre gibier.

—Ou contre toi, dit Fritz, si tu ne te tais. Belle manière de soigner une malade, que de crier à lui fendre la tête.»

Jack se tut, mais de son air mutin. Je me hâtai d'emmener mon brusque Fritz, que je moralisai sur sa rudesse envers ses jeunes frères, me réservant de donner aussi une leçon à Jack sur sa mutinerie. Je passai ensuite à

l'article essentiel, et j'étonnai beaucoup mon fils en lui racontant l'aventure du matin, la visite que j'avais eue et celle que j'attendais le lendemain. A peine pouvait-il me croire; il s'imaginait que c'était une manière de le sonder sur ses projets pour l'avenir. « Une chaloupe, un vaisseau ici, tout près de nous, répétait-il en riant; mon père, c'est impossible!

Le Père. Et cependant rien n'est plus vrai. Que vois-tu là d'impossible? J'ai pris ma lunette à longue vue, et peut-être de Zeltheim pourrons-nous apercevoir le vaisseau en rade à quelque distance. »

Fritz n'eut plus rien à m'opposer et ne me fit aucune réponse; il marchait à côté de moi, perdu dans ses idées; je voyais que mille pensées différentes agitaient son âme. Il regardait alternativement notre île qui commençait à se couvrir des fruits de notre travail, nos champs de maïs, nos belles plantations, le grand jardin potager qui croissaient et prospéraient, puis la grande mer, au-delà de laquelle il voyait, en imagination, les belles villes de l'Europe; il cherchait aussi des yeux le vaisseau.

Je le laissai quelque temps livré à ses pen-

sées; enfin je lui dis : « Je t'ai pris de préférence avec moi, mon fils, parce que je voulais te consulter.

Fritz. Moi, mon père! et sur quoi? interrompit-il vivement.

Le Père. Sur la manière d'apprendre à ta mère l'arrivée de ce vaisseau sans lui causer une émotion qui pourrait lui être fatale, n'étant pas bien dans ce moment.

Fritz. Il faut donc qu'elle l'ignore. Je viendrai de bonne heure à Zeltheim sur le rivage, et vous me donnerez devant elle quelque ordre de travail qui doive me retenir dehors toute la matinée; j'attendrai cette chaloupe et ce capitaine, je lui dirai que ma bonne mère est malade, que son pied est disloqué, sa jambe cassée, et qu'il peut s'en retourner comme il est venu.

Le Père. Tu parles sans réfléchir, mon ami; je t'ai dit que ce vaisseau avait, comme le nôtre, souffert d'une tempête, qu'il était endommagé, et qu'il avait besoin de réparation et de se ravitailler; ne ferions-nous pas pour nos frères ce que nous aurions voulu qu'on fît pour nous dans notre détresse? N'as-tu pas lu et relu cette règle d'or donnée par notre

divin Maître? *Fais à ton prochain ce que tu voudrais qui te fût fait à toi-même.* Notre devoir est donc, non-seulement de recevoir et de garder le capitaine Johnson et tout son équipage dans notre île aussi long-temps qu'il aura besoin d'y rester, mais de l'aider de tout notre pouvoir à remettre son bâtiment en bon état.

Fritz. Et nous ne sommes pas novices dans ce genre de travail. Avez-vous montré au lieutenant notre belle pinasse et notre canot? Il a dû voir que nous sommes de bons ouvriers. Mais j'éprouve une inquiétude : un grand vaisseau pourra-t-il entrer dans notre petite baie du Salut?

Le Père. Non, mon ami, je ne le crois pas : il n'y a pas assez d'eau; l'entrée est trop resserrée, et trop entourée de récifs et de rochers; mais nous montrerons au capitaine la grande baie à l'autre bout de l'île, formée par le promontoire de l'Espoir trompé; il lui sera facile de longer notre île avec son bâtiment et d'y arriver de ce côté. Il trouvera là une belle place de débarquement et un beau chantier.

Fritz. Et il pourra loger à Waldeg avec son lieutenant et quelques officiers, et tous

les jours nous viendrons leur aider à raccommoder leur vaisseau.

Le Père. Fort bien; et quand ce travail sera fini, pour notre récompense il nous donnera place dans le vaisseau, ou du moins à quelqu'un de nous, pour retourner en Europe.

Fritz. Retourner en Europe! abandonner notre belle demeure d'hiver de Zeltheim, et notre charmant château d'été de Falkenhorst, nos belles et bonnes bêtes, nos cristaux de sel, nos métairies, tant de richesses qui sont à nous, que personne ne nous dispute ou ne nous envie, pour retourner en Europe et y trouver la pauvreté, la guerre, les méchans soldats qui nous ont forcés à partir! et, grâces leur en soient rendues, nous sommes bien plus heureux ici que nous n'aurions jamais pu l'être ailleurs, il ne nous manque rien. Mon père, pourriez-vous consentir à quitter notre chère île?

Le Père. Elle m'est bien chère aussi, je t'assure, et je ne la quitterais pas sans de vifs regrets, mais....

Fritz. Mais quoi, mon père? il n'y a point à balancer, nous voulons tous rester ici tous ensemble, ne jamais nous séparer. Je suis

bien sûr que mes frères diront comme moi ; et maman qui craint tant la mer : nous laisserons repartir le capitaine sans qu'aucun de nous soit tenté de le suivre. Ne sais-je pas qu'en Europe les enfans d'une famille pauvre et nombreuse se dispersent de tous côtés, *pour chercher fortune*, comme on dit; et voyez le beau plaisir, quand même ils trouveraient cette fortune, qu'on ne trouve pas toujours, s'ils devenaient étrangers les uns aux autres. Autant vaudrait n'avoir point de parens , s'il faut se séparer d'eux : non, non, mon père, point d'Europe ! ici notre fortune est toute faite; nous n'avons pas besoin de cet argent qui cause, dit-on, tous les malheurs et toutes les disputes; et, si vous m'en croyez, vous donnerez à ce capitaine tout celui que nous avons trouvé dans la chambre du nôtre; il le rendra à ses parens, s'il en a, ou le gardera pour lui. Nous n'en avons que faire ici, et, puisque nous sommes heureux sans or et sans argent, ne serions-nous pas fous d'aller en Europe en chercher ou en manquer? »

Jamais je n'avais vu mon aîné ni si animé ni si éloquent. Tout cela fut dit avec un feu, une sensibilité que je n'attendais pas de lui, et qui m'enchantèrent.

« Tu as raison, mon fils, lui dis-je, et plût au ciel que ce bonheur de vivre toujours ensemble nous fût accordé! Mais, je reprends où tu m'as interrompu, mais nous ne sommes pas du même âge, et par les lois de la nature nous devons être un jour séparés. Jusqu'à présent, par une espèce de miracle, dont nous ne pouvons assez remercier la bonne Providence, aucun malheur, aucun mal ne nous ont atteints; depuis que nous habitons cette île nos santés se sont conservées; mais nous ne pouvons nous flatter que ce bonheur dure toujours : voilà déjà votre mère malade, et qui sait quelles suites.....

FRITZ. Mon Dieu, la croyez-vous en danger? retournons vite auprès d'elle; venez, je vous en conjure.

LE PÈRE. Rapportons-lui du moins ce qui pourra la soulager, et j'espère que ce bon Dieu, qui nous a protégé jusqu'à présent d'une façon si particulière, nous accordera la grâce de la conserver bien des années encore. Mais enfin celle qui doit nous séparer pour un temps de nos chers enfans, arrivera une fois, et combien ne me serait-il pas cruel de les laisser sur cette terre déserte, et de penser que l'un d'eux doit finir par y rester

seul, et qu'aucun de vous ne jouira du bonheur dont nous avons joui, que vous ne serez à votre tour ni époux, ni pères. Je te l'avoue, Fritz, cette idée me poursuit sans cesse, et me ferait désirer de retourner en Europe et de me retrouver au milieu de mes semblables où je pourrais à vous établir. Penses-y bien, mon fils, te sentirais-tu la force, si tu survivais à tes frères, de vivre tout seul ici dans cette île déserte, sans personne pour te fermer les yeux?

Fritz. Je n'y veux pas penser, mon père, c'est trop triste. Pourquoi voulez-vous que ce soit moi qui reste le dernier? Je suis venu au monde le premier, je dois donc aussi en sortir le premier.

Le Père. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, mon fils; la mort frappe à tout âge, et je dirai la même chose à tes frères. Je veux aussi les consulter, du moins Ernest, qui a dix-sept ans passés, et qui désirera peut-être continuer ses études avec plus de moyens qu'il n'en peut avoir ici. Mais arrêtons-nous un moment devant ces arbres, je crois que ce sont des tamariniers ; leur fruit doit renfermer une pulpe dont la médecine fait un grand usage, et qui conviendra, je crois, à ta mère, ainsi

que le jus d'orange et de citron. Nous en trouverons dans notre plantation près de Zeltheim; grimpe en attendant sur ce tamarinier et tâche de cueillir des gousses assez semblables à celles des fèves; remplis-en un des côtés de ton sac, l'autre sera pour des citrons et des oranges. Moi, pour ne point perdre de temps, j'irai à Zeltheim chercher les deux caisses; tu viendras m'y joindre, et tu les trouveras prêtes. »

Fritz grimpait déjà sur le tamarinier (1).

(1) Le tamarinier qui porte les fruits d'où on tire cette pulpe, est grand comme un noyer, mais plus touffu; son tronc a quelquefois dix pieds de circonférence; il est revêtu d'une écorce épaisse, brune et gercée; son bois est très-dur; il pousse des branches rameuses, qui s'étendent symétriquement; les feuilles plantées alternativement sur ces rameaux, sont d'un vert gai, un peu velues en dessous; leur saveur est acide. Les fleurs, composées de trois pétales, couleur de rose parsemé de veines pourpre, se disposent en groupes. Le pistil est crochu et seulement accompagné de trois étamines, qui se changent en un fruit ressemblant aux grosses fèves; la pulpe se trouve entre deux écorces; elle est très-acide, rafraîchissante et laxative, quoiqu'elle soit astringente. Les médecins l'ordonnent contre l'échauffement de sang et la bile. Les Turcs et les Arabes en font provision pendant leurs longs voyages pour se désaltérer. Les marins en font aussi usage. Ce fruit, commun en Egypte, au Sénégal et en Amérique, se nomme tamarin.

Nous étions près du pont de famille, je me hâtai de le traverser, et j'eus bientôt atteint notre belle grotte. Dès que j'y fus arrivé, je battis mon briquet, j'allumai une grosse bougie que je tenais prête, et j'allai dans notre magasin, où j'eus bientôt trouvé ce que je cherchais. Les deux caisses étiquetées n'étaient ni très-grosses ni très-pesantes; je les entourai de petites cordes pour les porter plus facilement sur mes épaules, et j'allai visiter nos orangers et nos citronniers, où je trouvai quelques fruits assez mûrs pour en faire de la limonade. Fritz vint m'y rejoindre avec une bonne provision de tamarin; les oranges et les citrons firent le contre-poids; il jeta le sac sur son épaule, et n'étant ni l'un ni l'autre trop chargés, nous reprîmes le chemin de Falkenhorst, marchant très-vite malgré la chaleur qui était accablante, quoique le soleil fût caché sous d'épais nuages qui nous dérobaient presque la vue de la mer. En vain Fritz, qui m'avait demandé mes lunettes, s'efforça de découvrir le vaisseau; il ne vit rien que des vagues écumantes contre les rochers. « Mon père, me dit-il, je crains que nous n'ayons de l'orage, hâtons-nous; maman s'inquiètera.

Le Père. Oui, la pluie commence déjà, et le ciel est bien menaçant.

Fritz. C'est singulier, il ne fait aucun vent et la mer est agitée comme par une tempête : voyez quelles énormes vagues ! C'est presque comme celle qui nous conduisit ici et fit échouer notre vaisseau.

Le Père. Pas tout-à-fait encore, mais je ne suis pas sans crainte sur celui du capitaine Johnson, si cette tempête augmente et la pesanteur de l'air me le fait craindre.

Fritz. Mon père, qu'en dites-vous, si j'allais prendre notre pinasse et tâcher d'aller à son secours ?

Le Père. J'aime à te voir ce bon sentiment, mais tu courrais risque de te perdre sans le sauver. Passe encore si je pouvais aller avec toi ; mais seul, et sur cette mer orageuse sans savoir même de quel côté te diriger : non, je n'y puis consentir.

Fritz. Ne puis-je pas prendre Ernest ?

Le Père. Et ta mère ! ta pauvre mère ! l'as-tu donc oubliée ? Elle mourrait mille fois pendant votre absence.

Fritz. Pardon ; je ne pensais plus, il est vrai, qu'à ce pauvre vaisseau. Mais le capitaine ne pourrait-il pas faire comme nous ;

l'abandonner entre des rochers, prendre tout ce qu'il renferme, et venir s'établir ici ? nous leur céderions un coin de notre île, et nous ne serions plus seuls. Le lieutenant Bell ne vous a-t-il pas dit s'il y avait des femmes à bord de son vaisseau ?

Le Père. Il m'a dit au contraire qu'il n'y en avait point.

Fritz. C'est dommage, maman serait plus heureuse avec une amie. »

Tout en causant nous avancions autant que nos charges et la pluie qui tombait par torrens nous le permettaient. Lorsque nous eûmes passé le pont, nous vîmes de loin une figure très-extraordinaire qui courait au-devant de nous ; nous n'aurions pu décider quelle espèce d'animal c'était. Il paraissait en apparence plus grand que les singes que nous avions vus et beaucoup plus gros, de couleur noire, ou brune ; on ne distinguait point de tête, mais deux espèces de cornes très-épaisses qui se portaient en avant, et nous paraissaient quelquefois en mouvement et changer de place. Heureusement nous n'aviens point pris de fusils pour cette excursion, car je ne doute pas que Fritz n'eût tiré sur cet animal singulier. Mais à mesure qu'il

s'approchait avec une grande vitesse, nous l'eûmes bientôt reconnu, non-seulement à sa démarche, mais au cri qu'il poussa lorsqu'il nous eut aperçus. « C'est Jack ! » nous écriâmes-nous en même temps; en effet c'était lui qui m'apportait, en toute hâte, mon grand manteau à cape enduit de gomme élastique, et mes bottes imperméables de caoutchouc. Ne me doutant pas de cet orage j'avais négligé de les prendre ; mon petit drôle s'était offert à réparer mon oubli et à m'apporter le tout à Zeltheim. Pour se garantir lui-même en allant, il avait mis le manteau sur ses épaules, la cape sur la tête, et mes bottes, trop grosses pour ses jambes, passées dans chacun de ses bras, qu'il tenait en l'air pour assurer la cape : on conçoit comme le tout présentait une singulière apparence. Malgré nos inquiétudes et notre pitoyable état (nous étions mouillés jusqu'aux os) nous ne pûmes nous empêcher de rire de sa plaisante mine.

« Papa, me dit-il, reprenez tous vos parapluies, ils m'ont tenu bien au sec; c'est mon tour d'être mouillé. »

Je n'y voulus pas consentir, je l'étais, ainsi que Fritz, au point que le trajet qui nous restait à faire n'y pouvait rien ajouter,

et mon pauvre Jack, plus délicat et plus petit, aurait été à demi noyé; je l'obligeai donc à garder son bizarre accoutrement, et je m'informai de l'état où il avait laissé sa mère.

Jack. Bien inquiète de vous et de Fritz; mais je crois pourtant qu'elle est beaucoup mieux, car ses joues sont très-rouges, ses yeux biens brillans, et elle cause beaucoup; elle voulait même absolument se lever pour aller vous chercher, mais elle n'a pu se soutenir. Ernest et moi l'avons remise sur son lit; c'est alors que, pour la tranquilliser, je lui ai dit que j'irais et que je vous porterais vos habits de pluie. Elle m'a d'abord dit: « Eh bien oui, mon enfant, va bien vite. » Alors je suis parti comme une flèche avec le manteau et les bottes; mais comme je descendais l'escalier, je l'ai entendue qui me rappelait bien fort: « Jack, Jack, reviens mon enfant, je te défends d'aller; l'eau t'entraînera, le tonnerre t'écrasera.—Mais, bah! je ne crains ni l'eau ni le tonnerre; j'ai fait semblant de ne pas entendre, j'ai couru tant vite que j'ai pu, et me voilà. J'espérais vous trouver encore à Zeltheim, pourquoi êtes-vous revenus si tôt?

Le Père. Pour t'épargner la moitié du

chemin, brave petit bonhomme, et pour retrouver ta pauvre mère. » Ce mieux dont Jack se vantait pour elle m'inquiétait beaucoup; elle avait visiblement une fièvre ardente et le sang se portait à la tête. Je doublai donc le pas sans m'embarrasser de l'orage, qui allait toujours en augmentant de fureur. Mes fils me suivirent avec la célérité de leur âge, et nous fûmes bientôt au pied de notre château d'arbre.

CHAPITRE XXXVIII.

Le coup de foudre et le conducteur.

Je montai rapidement notre escalier tournant, et j'entrai dans notre chambre aérienne, trempé d'eau, au pied de la lettre, ainsi que Fritz, comme si nous sortions de la mer. Je trouvai ma pauvre Élisabeth bien agitée : « Vous voilà, dit-elle, le ciel en soit béni ! Mais Jack, où est-il ? Ce téméraire a voulu vous aller chercher, et.. — Le voilà, s'écria-t-il en entrant, aussi sec que s'il ne vous avait pas quitté, grâces au manteau et aux bottes de caoutchouc de papa, que je viens d'ôter là-bas pour ne pas vous faire peur ; ils m'ont pris pour un animal extraordinaire, un rhinocéros tout au moins, et si M. Fritz avait eu son fusil, je ne serais pas ici à vous conter mon histoire. »

Tranquille sur lui, la bonne mère s'inquiétait sur moi, sur Fritz, et ne voulut pas permettre que nous approchassions d'elle avant d'avoir quitté nos vêtemens mouillés. Pour

la contenter nous passâmes dans un petit réduit que j'avais pratiqué entre deux grosses branches au-dessus de l'escalier, pour y loger nos caisses de linge, d'habillemens et nos provisions. Notre toilette fut bientôt faite; nous suspendîmes nos habits mouillés, et je revins auprès de ma compagne, qui souffrait de son pied, et plus encore d'un mal de tête affreux. Elle avait une fièvre ardente : je jugeai que la saignée était ce qu'il y avait de plus pressé; je commençai cependant par apaiser la soif qui la tourmentait, avec du citron mêlé d'eau et de sucre, qu'elle parut boire avec plaisir. J'ouvris ensuite la caisse d'instrumens de chirurgie. Le jour étant très-sombre et déjà avancé, je m'approchai de la grande ouverture au devant qui nous servait de fenêtre, quoiqu'elle ne se fermât que par une pièce de toile que j'y avais clouée, et qui se relevait à volonté avec de la ficelle; dans ce moment elle était entièrement relevée, tant pour donner un peu d'air à notre malade que pour contenter mes enfans, qui s'extasiaient en regardant l'orage. Les grosses vagues qui venaient se briser contre les rochers qui bordent le rivage, les châteaux de nuages sombres que des éclairs brillans et

scintillans paraissaient entr'ouvrir, le roulement majestueux et presque continuel du tonnerre, étaient pour eux le plus beau des spectacles auxquels ils étaient accoutumés dès leur plus tendre enfance. Nous avions aussi dans nos montagnes de la Suisse et sur le bord de nos lacs des orages menaçans, mais superbes à contempler lorsqu'on est à l'abri; et, comme, selon moi, il faut se familiariser avec ce qu'on ne peut éviter, j'avais accoutumé par mon exemple ma femme et mes enfans à voir, non-seulement sans effroi, mais encore avec admiration, ces grands chocs des élémens et ces convulsions de la nature. Le vent qui agitait la mer intérieurement ne soufflait pas encore sur la terre; la pluie tombant par torrens, mais perpendiculairement, n'avait point encore atteint notre asile, et les éclairs, vus au travers des nappes d'eau, présentaient quelquefois les couleurs du prisme ou de l'arc-en-ciel.

J'avais décloué la caisse, et l'attention de mes fils se porta sur les outils que j'en tirais. Les premiers étaient un peu rouillés et ne pouvaient me servir; je les donnais à mesure à Ernest, qui, après les avoir examinés, les posait l'un après l'autre sur une planche qui formait

une espèce de tablette intérieure au devant de l'ouverture. J'étais occupé à chercher une lancette en bon état, quand, tout-à-coup, un éclat de tonnerre, tel que je n'en avais entendu de ma vie, semblable à la détonation d'une forte batterie, nous donna un effroi ou plutôt une commotion si terrible, qu'elle nous fit presque tomber sur le plancher. Ce coup de foudre n'avait été annoncé par aucun éclair, mais deux immenses colonnes de feu en zig-zag prolongés l'accompagnaient, et semblaient arriver du ciel à nos pieds. Nous avions tous jeté un cri, même la pauvre malade; mais le silence de la terreur avait suivi et semblait le silence de la mort. Je me relevai bientôt, et je courus auprès du lit de ma femme; elle était sans connaissance, et ne s'aperçut pas même que je la soulevais dans mes bras. Elle retomba comme un corps privé de vie; je fus convaincu qu'elle n'existait plus, et, dans cet affreux moment, mon seul sentiment fut le désespoir de l'avoir perdue. J'aurais vu, je crois, notre habitation en flammes avec indifférence; je n'avais même aucune idée distincte de ce qui venait de se passer. La voix de mes fils me tira de cette espèce de stupeur; ils parlaient tous à la fois et vivement;

alors je me rappelai que je n'avais pas encore tout perdu, et qu'il me restait et des liens et des devoirs. « Oh! mes enfans, m'écriai-je en leur tendant les bras, venez, venez consoler votre malheureu père; venez pleurer avec lui la meilleure des femmes et des mères! » Ils s'avancèrent avec un effroi que la vue de la pâleur de leur mère et ses yeux fermés augmentèrent encore; ils se jetèrent sur elle, en l'appelant avec un accent déchirant. Seulement alors je m'aperçus que mon petit cadet François n'y était-pas; un frisson mortel me saisit à l'instant, et la plus affreuse idée se présente à mon imagination : la foudre l'a frappé... Je regarde en frémissant la place où j'avais vu tomber le tonnerre, craignant de voir tout en feu, et mon pauvre enfant consumé. O surprise! je ne vis ni feu ni flamme, rien qui annonçât ce que je redoutais. Les éclairs brillaient encore de tous les côtés de l'horizon; le tonnerre se faisait entendre sans relâche; une forte odeur sulfureuse était répandue dans l'atmosphère et dans notre tente aérienne, mais rien n'annonçait un incendie. A peine en remerciai-je intérieurement la Providence; mon cœur était déchiré par des douleurs bien plus vives que la destruction de

notre demeure, et, dans mon égarement, j'étais près de murmurer. Ingrat que j'étais! je méconnaissais les bienfaits de la miséricorde divine, au moment où elle me rendait les objets chéris que je croyais avoir perdus. François, plus effrayé de l'orage que ses frères, était allé se cacher dans le lit de sa mère, pendant que je cherchais les outils de chirurgie, sans que je m'en fusse aperçu, et s'était endormi sous la couverture. La terrible détonation l'avait réveillé; mais, ne sachant ce que c'était, et si les sauvages auxquels il pensait souvent n'étaient pas venus, il n'osait bouger : enfin, entendant la voix de ses frères inquiets aussi de ne pas le voir, il sortit sa tête blonde, et croyant sa maman endormie, il jeta les bras autour de son cou, en disant: « Maman, maman, réveille-toi; nous sommes tous là, papa, mes frères et l'orage aussi, qui est bien beau, mais qui me fait peur; ouvre les yeux, maman, regarde ces beaux éclairs, et baise ton petit François. » Soit que cette voix chérie pénétrât dans son cœur maternel et lui rendît ses facultés, soit les soins de ses fils aînés, qui ne cessaient de lui frotter les mains, les tempes, et de lui faire respirer des citrons et des oranges, elle fit un léger

mouvement, entr'ouvrit les yeux, et balbutia quelques mots, qui devinrent bientôt plus distincts. Elle m'appelait; je me hâtai d'aller auprès d'elle. J'étais hors de moi en voyant cette résurrection inespérée, et le saisissement de la joie faillit m'être plus fatal que celui de la douleur; je ne pouvais pas prononcer un mot, mais j'embrassais cette chère amie avec transport; mon âme entière se répandait alors en actions de grâces envers l'Etre tout bon et tout-puissant qui me la rendait. Mes enfans étaient aussi dans un délire de joie qui devenait trop bruyant; je leur fis signe de se taire et de s'éloigner. Je pus alors regarder à mon aise ma chère ressuscitée, et m'assurer, non-seulement qu'elle existait, mais encore qu'elle était réellement mieux qu'au moment de notre arrivée. Le pouls était calme, le regard meilleur; ses joues avaient repris une légère teinte, bien préférable au rouge pourpre qui les colorait; sa peau n'avait plus de sécheresse : elle était très-faible et très-accablée, mais n'offrait plus de symptômes alarmans. J'ai souvent remarqué qu'une émotion violente, qui occasione un grand ébranlement de nerfs, est favorable au malade qui l'éprouve, et remet, après une crise, les hu-

meurs en équilibre. D'après l'état actuel de ma femme, je jugeai que la saignée pouvait être renvoyée ; je fus doublement aise ; j'avais encore un tremblement général, qui aurait rendu cette opération très-difficile et dangereuse. Je me bornai donc à lui faire préparer par ses fils une boisson composée de jus de citron, d'orange et de tamarin, ce dont ils s'acquittèrent à l'entière satisfaction de leur mère : j'ordonnai de plus à Fritz d'aller dans notre basse-cour tuer une de nos poules, de la plumer et de la faire bouillir, pour que notre malade eût à la fois un bouillon rafraîchissant et une nourriture saine et légère. Après avoir donné mes ordres à mon fils aîné, je lui dis de prendre un de ses frères, pour l'aider dans cette opération de ménage, auquel il ne s'entendait guère. Il ne s'agissait pas là d'un coup de fusil. Jack et François, qui remplissaient souvent l'office de marmitons auprès de leur mère, s'offrirent avec joie; Ernest seul restait assis sur un banc et ne se mettait pas en mouvement ; j'attribuais à sa paresse ordinaire ce peu d'empressement, et je lui en fis honte. « Ernest, lui dis-je, tu n'es guère jaloux de servir ta mère ; on dirait, à te voir là sans bouger, que la foudre t'a paralysé.

« Elle m'a mis du moins hors d'état pour le moment d'être utile à ma bonne mère, » me dit-il tranquillement; et, sortant sa main droite, qu'il tenait cachée sous sa veste, il me la montra. Elle était complétement noire, et brûlée d'une manière effrayante. Certes, au lieu de le gronder, il fallait rendre pleine justice à son courage et à sa sensibilité; ce cher enfant, qui devait souffrir horriblement, n'avait pas laissé échapper une plainte dans la crainte d'alarmer sa mère; il me faisait signe de parler tout bas, ou de ne rien dire. Elle commençait à s'assoupir, et tomba bientôt dans un doux sommeil qui me permit de soigner mon pauvre Ernest et de le questionner sur son accident. Je compris qu'un outil long et pointu qu'il examinait près de la grande fenêtre, se penchant même en avant pour le mieux voir, avait attiré le tonnerre, qui tomba en partie sur la main dont il le tenait, et l'avait mise dans cet état. Il avait aussi sur les bras des traces visibles de l'action du feu électrique, et ses cheveux brûlés d'un côté. Mais comment, et pourquoi le feu s'est-il arrêté, et par quel miracle avions nous été préservés d'un embrasement subit et général, étant logés dans un arbre? Notre bâtisse

étant en bois très-sec et en toile aurait dû prendre feu à l'instant de tous les côtés, et mon fils m'assurait avoir vu le feu électrique suivre l'instrument qu'il tenait, et de là, tomber perpendiculairement en terre, d'où il avait entendu une nouvelle explosion. J'étais impatient d'examiner ce phénomène, et d'aller voir s'il en restait d'autres traces que sur la main de mon fils, qu'il fallait commencer par soigner. Je me rappelai avoir souvent employé avec succès dans les brûlures le plus simple et le plus facile des remèdes, si simple même qu'on n'y pense pas ou qu'on n'y croit pas, mais je saisis cette occasion de l'indiquer et d'en garantir l'efficacité. Ce remède, à la portée de tout le monde, et que les enfans peuvent s'administrer eux-mêmes, est de tremper le membre brûlé dans de l'eau bien fraîche, en ayant l'attention de la changer au moins toutes les huit ou dix minutes. L'eau a la propriété d'attirer la chaleur, et de se charger des particules de feu qui causent de si vives douleurs dans ce genre d'accident: elle les apaise promptement, et lorsqu'on l'administre au premier moment, elle prévient souvent les cloches ou vessies, et en paralyse l'effet : le moindre dessiccatif achève la guéri-

son complète. J'allai donc bien vite prendre un baquet d'eau, dont nous avions toujours provision dans notre réduit; la pluie d'ailleurs continuait à tomber avec une telle violence, qu'il n'y avait qu'à secouer une branche pour en avoir plus qu'il n'en était besoin. J'établis Ernest entre deux cuves de calebasse pleines d'une eau bien fraîche, une autre vide devant lui pour la changer; et l'exhortant à la patience et à la persévérance, je le laissai baigner sa main, et je m'approchai de l'ouverture pour tâcher de découvrir ce qui nous avait préservés et avait changé la direction du tonnerre, qui naturellement aurait dû tuer mon fils et embraser notre demeure. Je ne vis d'abord que quelques légères traces sur la tablette; mais, en regardant mieux, je trouvai que la plupart des outils de chirurgie qu'Ernest avait posés dessus étaient ou fondus ou très-endommagés. En les examinant les uns après les autres, j'en découvris un plus long que les autres qui dépassait en dehors la tablette, et qui portait des marques de feu. J'eus quelque peine à le prendre; il était sans doute arrêté par la fusion. En cherchant à le dégager, je m'aperçus qu'il touchait par la pointe en dehors à

un gros fil de fer qui avait l'air d'être suspendu au toit de notre tente. Tout alors me fut expliqué, excepté cependant l'existence de ce fil de fer placé là tout exprès pour servir de conducteur au tonnerre. Quel bon génie 'avait accroché là si fort à propos pour nous sauver? c'était pour moi une énigme inexplicable, et qui, dans les temps fabuleux, aurait fait croire à la magie. La soirée était trop avancée pour que je pusse distinguer comment il était accroché et ce qui le fixait au bas. J'eus grande envie d'aller m'en assurer; ma femme dormait paisiblement; Ernest, assis à terre entre des calebasses d'eau, continuait ses immersions, et m'assurait qu'il en était soulagé. Je crus donc pouvoir quitter un moment mes deux malades; je dis à mon fils de m'appeler de sa voix de stentor, s'il en était besoin, et je me hâtai de descendre. Je trouvai en passant mes trois jeunes cuisiniers fort occupés à faire le bouillon de leur mère, et m'assurant qu'il serait parfait. Fritz se vanta d'avoir promptement tué la volaille, Jack de l'avoir plumée sans trop l'écorcher, et François d'avoir allumé le feu et de l'entretenir. Il n'y avait plus rien à faire pour le moment, et je les pris avec moi, pour avoir quelqu'un

avec qui raisonner sur le phénomène du tonnerre. Nous fîmes le tour du gros arbre; arrivés au pied de ma fenêtre, je cherchai à terre, et j'eus bientôt trouvé un gros paquet de fil de fer que j'avais apporté de Zeltheim, il y avait quelques jours, pour faire une espèce de grillage devant notre basse-cour; je l'avais passé en dedans pour y travailler un jour de loisir, et je l'avais oublié. Par quel hasard se trouvait-il à cette place, et accroché par un des bouts au chevron de notre toit? Depuis longtemps j'avais remplacé notre couverture de toile par une espèce de ramure couverte de morceaux d'écorce d'arbres, cloués sur des liteaux; la toile fermait les côtés et le devant, et le tout aurait dû s'enflammer à l'instant où la foudre était tombée, si un bon ange ne nous avait pas pourvus d'un paratonnerre, le long duquel elle avait glissé. Nous vîmes sur la terre la place où elle s'était enfoncée, et je bénissais de tout mon cœur le ciel de ce bonheur, auquel je ne pouvais rien comprendre, lorsque le petit François, voyant que j'étais si content, s'approcha de moi et me dit: « Mais est-il bien vrai, papa, que ce soit, comme vous le dites, ce fil de fer qui nous ait tous préservés?

Le Père. Oui, sans doute, mon petit ami, et je te l'expliquerai; mais je voudrais comprendre quel bon génie l'a accroché là-haut.

François. L'aimerais-tu bien si tu le connaissais?

Le Père. Oui sans doute, et je le remercierais mille fois.

François. (Se jetant dans mes bras). Eh bien, papa, embrasse-le, mais ne le remercie pas, car il ne savait pas si bien faire.

Le Père. Comment? ce serait toi! est-ce possible? Mais comment as-tu eu cette idée, comment as-tu pu l'exécuter? explique-moi ce que tu as voulu faire.

François. Seulement accrocher quelques figues, papa. Pendant que vous étiez à Zeltheim vous et Fritz, Ernest et Jack soignaient maman; j'aurais bien voulu aussi lui faire un peu de bien, mais je ne savais comment. Je pensais qu'elle aimerait peut-être manger des petites figues de notre gros arbre qui sont si douces et si bonnes; il n'en était point tombé, ou le singe les avait toutes mangées. Mais, depuis notre fenêtre, j'en voyais beaucoup aux branches : je ne pouvais pas les atteindre; je n'avais pas de bâton assez long pour les faire tomber à terre. Je descendis

pour chercher quelque chose, et je ne trouvai rien que ce paquet de fil de fer. J'assayai d'en casser un morceau, et ne pus en venir à bout; je pensai alors à porter en haut le paquet entier, à en replier un bout de manière à faire une espèce de boucle, au moyen de laquelle je pourrais accrocher des figues, et peut-être même avancer une branche assez près de moi pour les cueillir. Tout alla d'abord fort bien : mon paquet de fil de fer était posé sur la tablette; moi tout à côté, tenant dans ma main le bout que j'avais tordu en boucle, et le dirigeant contre les figues, j'en abattis une ou deux, et, fier de mon succès, je crus pouvoir atteindre une branche que je voyais pendre au-dessus du toit, et qui en était chargée. Allongeant mon bout de fer, je m'avance un peu plus, je le tends vers la branche, et je le sens qui s'accroche, bien joyeux je tire mon fil, espérant voir descendre la branche, vous savez, papa, qu'elles plient et ne cassent pas. Elle reste immobile à sa place, ainsi que mon fil de fer, qui tenait à l'un des liteaux du toit. Je tire de toutes mes forces, il ne bouge pas, et, dans mes efforts pour l'avoir, je pousse du pied le paquet qui tombe en bas, sans que le

fil de fer se détache. Jugez comme il tient bien là-haut, car le saut n'est pas petit de notre maison jusqu'à terre.

Le Père. Et tu pouvais le faire aussi, petit téméraire, sur cette planche étroite. Pourquoi, Jack, ne l'empêchais-tu pas d'y monter?

Jack. Bah! savais-je moi ce que faisait ce petit polisson, et n'avais-je pas à m'occuper de bien d'autres choses! Maman qui rêvait, qui criait, qui voulait se lever, et puis mon voyage de Rhinocéros... C'est pendant que j'étais loin qu'il a fait cette belle œuvre: Ernest était là, mais il ne voit jamais rien.

Le Père. Très-belle œuvre en effet, puisqu'elle nous a sauvés. En te remerciant, mon cher petit François; quoique ce ne fût pas ton intention, tu n'en es pas moins notre libérateur, et je te sais doublement gré d'avoir pensé à cueillir des figues pour ta mère. Dieu t'a inspiré, et s'est servi de la main d'un enfant pour nous sauver. Ton conducteur restera où tu l'as si heureusement placé, nous pourrions en avoir encore besoin. L'orage qui s'était calmé devient plus violent, et le ciel paraît bien menaçant; remontons auprès de votre mère, et prenez de la lumière. » J'avais imaginé une espèce de lanterne portative

faite de colle de poisson, qui nous éclairait très-bien dans nos écuries; de plus, une grosse calebasse trouée avec une bougie en dedans était placée au haut du mât qui formait l'escalier tournant, et l'éclairait en entier; nous pouvions le descendre sans danger, de nuit comme de jour. J'étais inquiet cependant de la manière dont nous le ferions descendre à ma femme, si nous y étions obligés pendant qu'elle était malade; je le dis à Fritz. « N'ayez pas peur, mon père, me répondit-il, nous en viendrons bien à bout; Ernest et moi nous sommes forts à présent, et nous porterons maman comme une plume.

Le Père. Passe pour toi, mon enfant, je crois que tu le pourrais avec moi, ou même seul, s'il le fallait, mais ton frère Ernest ne te sera pas, pour le moment, d'un grand secours; le pauvre garçon est blessé.

Tous. Blessé! où, comment, par qui?

Le Père. Par le tonnerre, qui a fortement brûlé sa main droite.

François. Voilà ce que je ne lui avais pas permis, à ce tonnerre. Pourquoi mon fil de fer n'a-t-il pas garanti Ernest aussi bien que nous?

Le Père. Parce qu'il tenait de cette main

un outil en fer plus fort et plus pointu que le tien, qui a premièrement attiré la foudre.

Jack. Je n'y comprends rien; vous nous expliquerez tout cela, papa; je veux d'abord voir ce pauvre Ernest.

— Et moi aussi, dit Fritz, mais ensuite...» Il s'approcha et me dit très-bas à l'oreille: « Vous permettrez bien, mon père, que j'aille ensuite à Zeltheim, voir si la chaloupe et le capitaine n'y sont point arrivés.

Le Père. A la bonne heure, mais j'en doute; le vent est contraire, et je crains bien plutôt que l'orage ne les ait éloignés, ou peut-être...» Voyant ses frères écouter avec curiosité, je me décidai tout-à-coup à leur apprendre de quoi il était question, en leur enjoignant de n'en pas parler encore à leur mère. Je leur dis en peu de mots ce qui s'était passé. Jack, alors âgé de 14 ans, m'écouta avec un vif intérêt, ses yeux pétillaient de joie et de surprise. « Un vaisseau, des gens d'Europe! croyez-vous qu'ils viennent nous chercher? Peut-être y a-t-il de nos parens et de nos amis.

— Que je serais content, s'écria François, si ma bonne grand'maman y était, elle m'aimait tant et me donnait toujours du bonbon!»

C'était la mère de ma femme dont elle s'était séparée avec le plus grand regret; ce seul mot de notre enfant, qui était le petit favori de sa grand'mère, aurait mis ma femme au désespoir et réveillé toutes ses douleurs. Je le dis à l'enfant, en lui défendant de dire rien de pareil à sa mère, quand même nous lui parlerions du vaisseau.

Nous remontâmes tous auprès d'elle et d'Ernest; elle était réveillée, son fils était à côté d'elle, sa main enveloppée et moins souffrante, à ce qu'il m'assura; mais n'ayant pas mis l'eau au premier instant, il avait plusieurs cloches qu'il me pria de percer. Il fallut bien dire à la mère qu'il avait une brûlure : elle indiqua une foule de remèdes de bonne femme. Chacune a le sien pour la brûlure; j'hésitais pour savoir lequel j'emploierais, lorsque Fritz, avec un léger signe de l'œil, me dit : « Ne croyez-vous pas, mon père, que les feuilles de karatas, qui guérirent si vite la jambe de Jack, feraient le même bien à la main d'Ernest ? »

—Je n'en doute pas, lui dis-je, mais nous n'en avons point aux environs.—Je sais parfaitement où elles croissent, dit Fritz, c'est là-haut contre le rocher; viens avec moi, Jack,

nous serons bientôt là. Nous aurons un peu de pluie, qu'est-ce que cela nous fait; elle ne nous fondra pas, et nous prendrons un bain.»

Ma femme était partagée entre le désir de soulager Ernest et la crainte d'une course nocturne par un temps d'orage; Ernest voulait qu'on attendît au lendemain; Fritz et Jack ne voulurent rien entendre. Par accommodement la mère y consentit, pourvu que Jack mît le manteau de son père, et Fritz ses bottes, et qu'ils eussent aussi la lanterne de colle de poisson. Ainsi équipés, ils se mirent en route à la clarté des éclairs, plus brillans que leur lanterne. La lune, à demi voilée par les nuages, se montrait, de temps en temps, pour diriger leur marche : je les accompagnai jusqu'au dehors de notre arbre.

« Ne vous inquiétez pas, mon père, me dit Fritz, si nous ne sommes là que dans trois heures au plus tôt; nous pousserons le long des rochers jusqu'à Zeltheim; je suis curieux de voir ce qui s'y passe, et si l'on n'aperçoit rien sur le rivage de la mer: ce pauvre capitaine de vaisseau ne me sort pas de l'esprit. Tâchez d'endormir ma mère, de tranquilliser Ernest; nous serons près de vous aussitôt qu'il nous sera possible, avant minuit, j'es-

père. » Il était alors sept heures du soir à nos montres ; nous les réglâmes ensemble, je leur donnai ma bénédiction, et leur fis promettre de ne pas s'exposer inutilement. Je rentrai le cœur serré de cette expédition et de tous les événemens de la journée : le sort du vaisseau m'alarmait aussi ; mais celui dont la bonté a su nous garantir d'un danger imminent ne peut-il pas aussi déployer sur lui sa miséricorde.

CHAPITRE XXXIX.

Angoisse; perplexité; nuit affreuse; consolation.

Lorsque je remontai, je trouvai François assis sur le lit de sa mère, lui racontant l'histoire du tonnerre, du fil de fer, qu'on appelait *un conducteur*, des figues qu'il avait voulu cueillir pour elle, et que papa l'avait appelé lui, le petit François, *le sauveur de toute la famille*, ce dont il paraissait très-fier. Ma femme ne comprenait pas grand' chose à ce récit embrouillé comme tous ceux des enfans; et, dès que je fus entré, elle m'en demanda l'explication. Comme je ne pouvais guère la lui donner sans y mêler quelques instructions de physique, science sur laquelle je n'avais pas moi-même des notions bien étendues; que sa tête était trop faible encore pour saisir même le peu que je savais, et que je désirais que Fritz et Jack en profitassent aussi, je me contentai, pour satisfaire un peu sa curiosité, de lui dire simplement que le tonnerre se forme dans les

airs par la combinaison de plusieurs matières inflammables, telles que le salpêtre, le nitre, qui entrent aussi dans la fabrication de la poudre à canon, et produisent par leur explosion des effets semblables, le bruit ou détonation causée par la pression de l'air, le feu ou l'incendie, ou la mort des objets qu'ils frappent. L'homme, ne pouvant à son gré diriger le tonnerre comme il dirige un coup de canon ou de fusil, a fait usage de son intelligence, et d'une science qu'on nomme physique, pour éloigner de ses demeures ce dangereux météore. On a découvert, après beaucoup d'expériences, que ce qui forme le tonnerre est une matière fluide et subtile qui s'unit à presque tous les corps, mais de préférence aux substances métalliques, telles que l'acier, le cuivre, l'argent, etc., etc., qui ont la faculté de l'attirer, et bien plus sûrement lorsqu'elles se terminent en pointe. D'après cette découverte, on construisit une machine, à laquelle on donna le nom de *conducteur;* c'est un fil d'archal, ou simple ou tressé, attaché au faîte du bâtiment qu'on veut garantir, se terminant en pointe aiguë qui reçoit *la foudre* (nom que l'on donne aussi aux explosions de la matière électrique), et la conduit à terre,

ou dans l'eau, si l'on en a assez près. Il paraît, mon cher François, que ton filet aux figues a fait vraiment l'office de conducteur, mais que c'est l'outil pointu, que le pauvre Ernest tenait, qui a décidé de la chute du tonnerre; il rencontra ton fil de fer, et, au lieu de continuer ses ravages dans notre tente aérienne, il l'a suivi tranquillement jusqu'à terre, où nous en avons vu les traces. Ernest partage donc avec toi, et à ses dépens, l'honneur d'avoir sauvé notre demeure et nous-mêmes de l'horreur d'un incendie : je frémis en pensant à la difficulté que nous aurions eu à sauver ta mère.....

FRANÇOIS. Mais l'eau éteint le feu, papa, et il pleut si fort.

LE PÈRE. On assure que le feu du tonnerre résiste à l'eau ; je ne veux pas te l'assurer, mais du moins il embrase avec une telle promptitude, que l'on parvient difficilement à l'éteindre.

ERNEST. Je crois en effet, mon père, que l'eau n'y fait pas grand'chose; ma main me fait encore bien mal.

LE PÈRE. D'abord, mon cher, nous l'avons employée un peu tard, tu souffrais comme Scévola, de courageuse mémoire, sans dire

un mot; l'action du feu, n'étant point adoucie ni attirée au dehors, a travaillé dans les chairs et soulevé la peau. Il est possible aussi que cette brûlure, causée par la fermentation de matières si subtiles, et accompagnée d'un violent coup électrique, soit plus douloureuse qu'une autre. En attendant les feuilles de karatas que tes frères sont allés te chercher, et dont j'ai grande opinion, je vais te faire préparer par François une application qui du moins soulagera la douleur. » J'allai chercher quelques pommes-de-terre crues, j'appris à François à les râper avec un couteau, et à mettre cette râpure autour de la main d'Ernest, qui s'en trouva bien.

Pendant ce temps-là j'examinai le pied de ma femme, qui la faisait aussi souffrir; il était enflé et meurtri; je le bassinai avec une eau vulnéraire que je trouvai dans la caisse aux médicamens. Cette eau, composée de simples de mon pays, est connue dans toute l'Europe sous le nom d'*eau d'arquebusade*, et produit des effets merveilleux. Je trouvai aussi dans cette caisse du laudanum, ou de l'opium mitigé et liquide. Trouvant le pouls de ma femme très-élevé, j'en mis quelques gouttes dans sa boisson, désirant qu'elle dormît jusqu'au retour

de ses fils. Elle ne tarda pas à tomber dans un doux sommeil. Ernest et François suivirent bientôt son exemple, l'un appuyé sur le pied de son lit, l'autre à côté d'elle, et je restai seul avec mes inquiétudes, mais heureux de les voir tranquilles après une soirée aussi agitée. Elle l'était encore pour moi, et le devenait à chaque instant davantage : les heures s'écoulaient, et mes fils ne revenaient point! Continuellement devant ma fenêtre, écoutant si je n'entendais point leurs voix ou leurs pas, regardant si je n'apercevais point leurs figures entre les arbres, je n'entendais que la pluie tombant par torrens, les vagues se brisant contre les rochers, et le vent soufflant alors avec une violence vraiment effrayante. Mon imagination me représentait tous les dangers que pouvaient courir mes enfans dans ce voyage nocturne, devant traverser deux fois un ruisseau grossi sans doute par cette pluie continuelle, pour chercher le karatas qui croissait contre la paroi des rochers; ils avaient sans doute pris ce chemin, et Fritz, décidé à aller à Zeltheim, aurait continué sa route de ce côté, ce qui l'obligeait à passer le ruisseau à gué sur des pierres glissantes et de nuit. Je n'étais pas très en peine de Fritz, grand garçon

de dix-neuf ans, fort et vaillant, et de plus, déterminé chasseur, c'est-à-dire, ne craignant ni la peine, ni la pluie, ni la fatigue, ni les orages, et sachant d'ailleurs très-bien nager; mais mon petit Jack, hardi jusqu'à la témérité, bravant tous les dangers, et n'ayant ni la force ni l'expérience nécessaires pour s'en garantir, je le voyais s'élancer le premier dans le ruisseau, glisser, tomber, entraîné par le courant, assez rapide à cette place, et son frère ne pouvant le secourir dans l'obscurité, et n'osant pas revenir sans lui auprès de nous. D'autres fois mon imagination me les représentait se hasardant tous deux dans mon canot, pour aller au secours de la chaloupe ou du vaisseau qu'ils avaient peut-être vu en détresse, et chaque vague que j'entendais se briser contre les récifs me parraissait celle qui devait submerger leur frêle embarcation. Ah! combien le cœur d'un père est sujet à s'alarmer, et que le mien souffrait pendant cette longue attente! Que de réflexions amères et douloureuses sur notre situation isolée, sur les dangers de toute espèce dont nous étions entourés! Jusqu'alors tout nous avait si bien réussi, tout avait été pour nous si facile et si prospère, que l'idée du mal

et du danger s'était à peine offerte à ma pensée; mais tout à son tour dans la vie, et celui du malheur me semblait arrivé pour nous. Que de tourmens, que d'anxiétés depuis vingt-quatre heures; et sûrement ils ne sont pas près de finir! De minute en minute la tempête augmentait de violence, et devint enfin un véritable ouragan. Si notre arbre avait été moins immense, il aurait pu être renversé, et j'en avais toute la crainte; j'en entendais tomber à chaque instant autour du mien : heureusement les branches étaient si épaisses et si entrelacées au-dessus de nous, que le vent, quelque terrible qu'il fût, ne pouvait y pénétrer; peut-être aussi que les poutres et les planchers dont notre demeure était composée, retenus à l'arbre par des grands clous et des crampons de fer, contribuaient à le fortifier; mais ce qu'il y a de bien sûr encore, c'est qu'un Dieu puissant et miséricordieux veillait sur nous, et nous préserva de la destruction. Prosterné devant lui je l'invoquai pendant cette nuit la plus terrible, la plus affreuse dont on puisse se faire une idée! Qu'on se représente, s'il est possible, ma situation : perché à plus de quarante pieds de hauteur, sur un arbre dont j'attendais la

chute d'un moment à l'autre, et qui renfermait trois êtres chéris, hors d'état de m'aider et de s'aider eux-mêmes, deux estropiés et le troisième encore enfant, deux autres fils en butte aux élémens déchaînés, privés déjà peut-être de la vie, et moi, moi leur père, ne pouvant aller à leur secours, et m'assurer au moins qu'ils existaient! Ma femme, toujours sous l'influence des gouttes narcotiques que je lui avais fait prendre, se réveillait cependant à demi de temps en temps, lorsque quelque éclat de la tempête se faisait entendre, et me glaçait de terreur. Elle m'appelait alors avec effroi: «Qu'est-ce cela? Qu'arrive-t-il?» Je cherchais à la calmer, et j'y réussissais facilement; ses idées étaient vagues, incohérentes; elle ne s'informait pas de ses enfans, qu'elle croyait tous auprès d'elle, les nommait au hasard, et retombait endormie. François était couché auprès d'elle et ne se réveilla point; mais Ernest ne tarda pas à me donner une nouvelle inquiétude. Lorsqu'il sut que ses frères n'étaient pas revenus, et qu'il entendit l'affreux sifflement des vents, les torrens de pluie, le bruissement des vagues s'élevant comme des montagnes contre les falaises, le roulement du tonnerre, je crus

que le flegmatique Ernest deviendrait fou de désespoir; tout son égoïsme, toute sa paresse avaient disparu. « Je veux aller chercher mes frères, me disait-il, dussé-je périr avec eux! C'est pour moi, pour chercher ces maudits karatas, qu'ils sont allés s'exposer à ce danger : je veux, je dois le partager avec eux; » et sans s'embarrasser de sa main brûlée, dont il arracha l'appareil, il voulait sortir. Je fus obligé de le retenir de force, et de faire parler aussi l'autorité paternelle; je le lui défendis positivement; et, pour lui ôter au moins le remords d'être la seule cause du danger de Fritz et de Jack, je lui racontai l'histoire de la chaloupe et du vaisseau qu'il ignorait encore, et j'y gagnai d'occuper quelques instans son attention. Je lui dis qu'ils avaient montré un grand désir d'aller à Zeltheim, voir si l'on n'apercevait aucune trace des malheureux marins et de leurs bâtimens exposés sur cette mer en furie... « Et Fritz aussi y est exposé! s'écria Ernest; je le connais, il voudra tout braver; je parie qu'il est en ce moment dans le canot, luttant contre les vagues! »

— Et Jack, mon pauvre Jack? m'écriai-je à mon tour douloureusement.

— Non, non, mon père, me dit Ernest, fâché de m'avoir alarmé, soyez tranquille, Fritz n'aura pas été aussi imprudent; il aura laissé Jack dans notre maison du rocher; lui-même, ne pouvant tenir la mer dans notre canot, y sera rentré, ils attendent là sûrement que l'orage se calme un peu pour revenir. De grâce, mon père, permettez-moi d'y aller; je connais le chemin d'ici à Zeltheim comme cette chambre, que voulez-vous qu'il m'arrive? d'être un peu mouillé, vous m'avez ordonné l'eau froide sur ma brûlure, cela la guérira. »

Je ne savais comment combattre un sentiment si naturel, et que je comprenais si bien, moi qui depuis deux heures luttais contre le désir ardent d'aller au-devant de mes enfans; mais exposer mon troisième fils, je ne pouvais non plus m'y résoudre. J'eus l'idée de lui laisser le soin de veiller sur sa mère; mais pendant mon absence s'il arrivait quelque malheur.... Malgré le conducteur de François, la foudre pouvait tomber au faîte de notre arbre et l'embraser; une des grosses branches cassées par la violence du vent pouvait l'écraser. Déjà notre grande toile, au-devant de l'ouverture, avait été déchirée en mille pièces et emportée; une pluie qui donnait l'idée du déluge, chas-

sée par les tourbillons, entrait dans notre chambre, et jusque sur le lit où ma femme et mon enfant étaient couchés. Au moindre signal de destruction je pouvais les emporter, les déposer entre nos racines couvertes; Ernest avec sa main blessée ne l'aurait pas pu, et cette pensée me retint : mais l'idée d'envoyer encore un de mes fils au milieu de cette tourmente, ne pouvant être d'aucune utilité à ses frères, m'était également insupportable. Je conjurai Ernest de m'épargner cette nouvelle inquiétude, au moins jusqu'au moment où le point du jour éclairerait la route; la nuit était alors si obscure qu'il aurait pu la manquer et s'égarer, Il se rendit à mes raisons, et me fournit la preuve que, si quelque situation ou quelque sentiment peut l'emporter momentanément sur le caractère et les habitudes, on y revient bientôt. Ernest, en cherchant à me rassurer, s'était rassuré lui-même. Convaincu que ses frères étaient en sûreté, et mieux que nous, dans notre solide demeure des rochers, il se tranquillisa, me pria de remettre sur sa main de la pâte de pommes-de-terre, et puis se coucha paisiblement au pied du lit de sa mère, en m'exhortant à aller aussi me reposer dans le

hamac de Fritz en attendant le jour, me faisant promettre cependant de le réveiller alors si par *malheur* il s'endormait, et ce *malheur* ou ce *bonheur* ne lui manqua pas.

Il en fut autrement de moi, et le sommeil n'approcha pas mes paupières. A ma détresse se joignit encore la crainte d'avoir donné à ma femme une trop forte dose d'opium; son sommeil me paraissait trop pesant et trop continuel. Je lui fis respirer des sels que j'avais trouvés dans la caisse des médicamens; ils ne la réveillèrent pas, mais occasionèrent quelques mouvemens qui me rassurèrent. Dans le fond je bénissais le ciel de ce qu'elle ne partageait pas mon tourment sur nos fils, et sur la tempête qui augmentait au lieu de diminuer, et semblait devoir tout détruire. Je voyais en idée nos plantations ravagées, nos récoltes anéanties, obligés de recommencer sur nouveaux frais, et n'ayant peut-être pas assez de provisions pour nourrir ma nombreuse famille; qui m'assure encore qu'elle n'est pas déjà diminuée de deux objets chéris ! J'étais tout près alors de murmurer contre la Providence et de me livrer au désespoir; mais j'adressai ma prière à celui qui mesure le vent à la brebis

tondue, et qui sait mieux que nous ce qui nous est bon; il ne nous défend pas d'avoir recours à lui dans les épreuves qu'il nous envoie, et de le prier de les adoucir ou de nous donner la force de les supporter, et même il nous l'ordonne. Prosterné devant lui, j'osai le supplier de me rendre mes enfans, me soumettant toutefois à sa volonté : « Qu'elle soit faite et non pas la mienne! » répétais-je du fond de mon cœur, à l'exemple de mon divin Sauveur.

Cette prière, faite avec confiance, zèle et sincérité, fut sans doute entendue; en me relevant il me parut que la tempête s'était un peu apaisée; le vent et la pluie avaient diminué de violence. Quelque temps après, le jour commença à paraître; et, pour tenir ma promesse à Ernest, je le réveillai; il faut lui rendre justice, il fut bientôt sur pied et prêt à aller à Zeltheim chercher ses frères. Je renouvelai le pansement de sa main; il la plaça dans sa veste, comme dans une écharpe, et se mit en route : je lui donnai ma bénédiction et le suivis des yeux aussi loin qu'il me fut possible. La contrée entière ressemblait à un lac, et le sentier qui conduisait à Zeltheim, au lit d'un ruisseau; mais avec ses

bonnes guêtres de peau de buffle il ne s'en embarrassait guère, et fut bientôt hors de ma vue. Mes vœux ardens l'accompagnaient pour qu'il trouvât ses frères, et pour les réunir tous trois sur mon sein et dans mes bras ; ils furent exaucés, et notre Père céleste daigna dans sa grâce avoir pitié des angoisses d'un cœur paternel.

Après être encore resté quelque temps devant la fenêtre à contempler les désastres de l'orage, j'entendis ma femme qui m'appelait ; elle sortait de son sommeil presque léthargique et cherchait à rassembler ses idées. Son cher François, qui se réveilla aussi, et qui l'accabla de caresses, l'occupa d'abord entièrement ; elle pensa ensuite aux ainés. « Où sont Fritz et Jack ? dit-elle en regardant la chambre et les hamacs vides.

— Ils sont allés, dis-je, cueillir des feuilles de karatas pour la brûlure d'Ernest, et il a voulu y aller aussi.

La Mère. Quoi! quelle brûlure? (Son sommeil si profond la lui avait fait oublier.)

François. Celle du tonnerre, maman, de ce méchant tonnerre qui nous aurait tous brûlés sans mon fil de fer qui nous a préservés, excepté le pauvre Ernest, parce qu'il

tenait à la main un outil pointu, plus fort que mon conducteur; tu sais bien ce que papa nous a expliqué. »

Je laissais jaser cet enfant pour gagner du temps. La bonne mère s'inquiétait de cette brûlure; elle savait une foule de remèdes pour cet accident, qu'il aurait fallu employer; et puis elle se tranquillisa en pensant qu'il n'avait pas beaucoup de mal, puisqu'il avait pu aller chercher les feuilles de karatas. « Ce n'est pas bien loin, ajouta-t-elle; j'y suis souvent allée en cueillir avec François, pour avoir du fil. Depuis que j'en ai de phormion, comme tu appelles le lin de ce pays, je les ai un peu négligées; j'en avais auparavant toujours en provision. Pauvres enfans, comme ils seront mouillés! Je suis impatiente de les voir revenir. »

« Pauvre mère! pensais-je, si tu savais depuis combien de temps je souffre le tourment de cette cruelle attente, comme tu serais malheureuse! » Elle croyait qu'ils étaient partis seulement depuis que le jour était levé. Au moment même des voix connues et chéries se firent entendre sous la grande fenêtre. « Mon père, je vous ramène mes frères, criait Ernest. — Oui, papa, nous voici tous

en vie. — Et mouillés comme des poissons, ajoutait Jack, avec sa douce voix. — Mais non pas sans peine, disait Fritz, avec sa voix mâle et complétement formée.

—Mes enfans, mes enfans, vous m'êtes donc rendus ! m'écriai-je avec ravissement; que le ciel en soit béni ! » Je me précipitai dans l'escalier tournant au-devant d'eux; et, après les avoir tendrement embrassés tous les trois, je les menai près du lit de leur mère, qui ne comprenait rien à l'excès de ma joie. « Chère Elisabeth, lui disais-je, voilà nos fils; Dieu nous les donne une seconde fois.

La Mère. Avons-nous donc couru le danger de les perdre, ces chers enfans? Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux? dit ma femme avec inquiétude.

— Rien, ma mère, rien du tout puisque nous voilà près de vous; mais le temps est bien mauvais, répondit Fritz, qui vit que sa mère ne savait rien.

— Oui, maman, dit Jack; malgré le manteau de papa je suis mouillé jusqu'aux os, et mes frères, qui n'en avaient point, le sont bien plus que moi.

— Allez vous coucher, mes enfans, leur dis-je; tâchez de vous sécher et de dormir

quelques heures, après quoi vous nous conterez votre course. » Quoique ma curiosité de savoir ce qui leur était arrivé fût très-grande, elle céda à ma crainte que l'humidité et le manque de repos ne leur fissent du mal ; je voulais d'ailleurs prévenir ma femme sur ce qu'elle allait apprendre par leur récit, et lui parler enfin du vaisseau.

« Et la main d'Ernest, s'écria Jack, ne voulons-nous pas la guérir ? Je ne veux pas avoir apporté pour rien ce gros paquet de karatas ; il le jeta par terre. En voilà pour trente-six tonnerres au moins ; je vais arranger cela, moi qui en ai mis sur ma jambe, je sais comme la chose se pratique ; » et sortant son couteau il partagea bien vite une des feuilles dans son épaisseur, en ôta l'épine triangulaire qui est au bout, l'appliqua sur la main de son frère, l'enveloppa d'un mouchoir, en lui disant plaisamment comme les charlatans : « *Avec mon baume je m'en moque*; demain tu pourras travailler comme tu travailles toujours, je te le promets. » Cela fait, le petit moqueur deshabillé dans un clin d'œil alla se jeter dans son hamac ; ses frères en firent autant, et en moins de dix minutes tous trois ronflaient à qui mieux mieux.

Moi je m'établis sur le lit de ma femme, qui ne comprenait rien à ce qu'elle entendait et voyait. « Es-tu fou, me dit-elle, de renvoyer ces trois garçons au lit parce qu'ils ont fait une demi-heure de chemin et reçu un peu de pluie? Tu m'accuses de les gâter, mais ce n'est pas à ce point là : les faire coucher de jour quand il y a tant à ranger ici! Regarde cette chambre. » En effet, elle était remplie d'eau et de feuilles que le vent y avait jetées.

Le Père. François peut la nettoyer, chère amie; il a bien dormi cette nuit, tandis que ses frères, du moins Fritz et Jack, étaient exposés à toute la fureur de l'orage.

La Mère. Pourquoi! comment? Je ne me rappelle pas... Ma tête est si embrouillée, si pesante. Raconte-moi, je te prie, tout ce qui s'est passé depuis ce tonnerre qui a brûlé mon pauvre Ernest; j'ai dormi si fort et si long-temps que je ne me souviens de rien.

Le Père. Je prendrai mon récit de plus loin, chère amie; puisque, Dieu soit loué, tu n'as plus de fièvre, je veux tout t'apprendre. » Je commençai par le matin où j'avais, avec ma lunette, vu un vaisseau en mer à peu de distance de l'île; je parlai de ma résolution

de me rendre au rivage sans en rien dire à aucun des miens, pour ne pas leur donner un espoir trompeur dans le cas où cette ressource nous échapperait.

La Mère. Qu'appelles-tu une ressource, cher ami ? tu ne pensais pas sans doute à la possibilité qu'il échouât comme le nôtre et à en tirer parti ?

Le Père. Non certainement, mais je songeais, en cas de malheur, au moyen de pouvoir sauver l'équipage, et dans le cas contraire à retourner tous ensemble en Europe.

La Mère. Oh ! pour cela je m'y opposerai autant que je pourrai. Il faudra bien t'obéir si tu le veux absolument ; mais je déclare que ce sera bien malgré moi que je quitterai cette île où nous avons un si bon établissement, où rien ne nous manque à présent que j'ai du lin, du coton et un rouet ; où nos fils mènent une vie active, simple, à l'abri des tentations, des vices, des mauvais exemples, et sans être obligés de nous quitter pour aller se perdre dans le monde. Et pourquoi retourner en Europe ? si toutefois nous évitons les dangers d'une longue navigation qui me fait frémir, si nous ne sommes pas jetés encore sur quelque île habitée par des an-

thropophages, tandis que dans cette chère île, que le bon Dieu a faite tout exprès pour nous, nous en sommes bien à l'abri, puisque depuis quatre ans il n'en a pas paru un seul. Et que trouverons-nous dans cette Europe où il faut tant d'argent pour vivre? la misère, les guerres, et rien de tout ce que nous avons ici en abondance.

FRANÇOIS. Nous y retrouverions grand'-m a.... » Il s'arrêta tout-à-coup, se rappelant ma défense de parler de sa grand'mère; mais ma pauvre femme l'avait compris à demi mot, et ses yeux se remplirent de larmes. « Tu as bien raison, mon cher petit, lui dit-elle, c'est le seul regret que j'aie, le seul motif qui pourrait me décider à retourner dans notre patrie; et qui sait encore si je retrouverais cette bonne mère! Elle était âgée, maladive, et sans doute elle habite à présent le ciel, et veille sur nous dans cette île comme en Europe. Il n'y a plus ni distance ni séparation pour les âmes bienheureuses, et j'ai souvent pensé que notre Dieu, qui est si bon, accorderait aux bonnes mères d'être les anges tutélaires des enfans qu'elles ont laissés ici-bas, et que la mort même ne me séparera pas des miens.

François. Je veux donc être bien sage, puisque ma grand'maman me voit, pour ne pas la chagriner. »

Ma femme embrassa tendrement son fils bien-aimé. Ce commencement d'entretien l'avait si fort agitée, que, craignant le retour de la fièvre, je m'approchai et lui fit prendre une potion calmante d'éther et d'eau-de-fleur-d'orange que je trouvai dans la caisse, puis je continuai mon récit, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XL.

Suite de l'entretien; voyage de Fritz et de Jack.

« Je vois, chère amie, dis-je à ma femme, quand elle fut remise, que tu n'as nulle envie de quitter notre île; tes fils pensent comme toi, du moins Fritz m'a tenu exactement le même langage : Jack et François n'ont point encore de volonté, et sont bien partout avec nous; Ernest est le seul qui désirerait peut-être de retourner au pays des sciences; mais encore sa paresse et son attachement pour nous l'emporteront, et il aimera mieux rester où il est.

La Mère. Et toi, mon ami, tu ne me dis pas ce que tu préfères?

Le Père. Tout ce qui peut faire le bonheur de ceux que j'aime; tout ce que mon Dieu veut de moi, le lieu où il m'a placé dans sa bonté, et sans doute c'est ici qu'il veut que nous restions. Il n'y a nulle apparence que le capitaine Jonhson ait hasardé avec une telle tempête de s'approcher d'une côte rem-

plie de récifs et d'écueils; pourvu encore qu'elle ne lui ait pas été fatale, et que son vaisseau ballotté par les vents ne se soit pas brisé; je suis impatient de savoir si Fritz n'en a vu nulle trace; c'est là, c'est au rivage de Zeltheim que lui et Jack ont passé la nuit.

La Mère. Et ils ont bien fait ces courageux enfans; ils auraient pu au moins donner quelques secours aux naufragés, les placer dans notre maison des rochers; peut-être qu'ils y sont tous à l'abri; nous en aurions bien soin, n'est-ce pas?

— J'aime à te voir ce sentiment d'humanité, qui l'emporte même sur la faiblesse maternelle. Tu es plus courageuse que moi, chère Elisabeth; j'ai passé la nuit entière à gémir du danger de mes fils, et toi, femme vraiment chrétienne, tu ne penses qu'au service qu'ils pouvaient rendre à leurs semblables. »

Ma modeste compagne repoussa mes éloges. « Je n'ai pas, comme toi, me dit-elle, entendu toute la nuit mugir les vents et la mer, je dormais paisiblement pendant que tu étais en proie aux plus cruelles angoisses; et c'est pour moi, pour ne pas me quitter que tu n'es pas allé toi-même à leur secours.

Quand je vois là mes quatre fils pleins de vie, il m'est facile d'approuver leur témérité; toi, tu ne voyais que leur danger. »

François était allé auprès d'eux; il les réveilla, et bientôt ils vinrent nous joindre. « Eh bien, mon fils, dis-je à l'aîné, raconte-moi où et comment tu as passé cette terrible nuit. Mais d'abord sais-tu quelque chose du vaisseau et de la chaloupe?

Fritz. Rien, mon père; mais il me paraît impossible qu'ils aient pu résister à la fureur des vagues, qui s'élevaient comme des montagnes.

Jack. Et ces montagnes-là ne restent pas à leur place comme les autres, elles arrivaient au galop pour engloutir le grand Fritz, le petit Jack et leur beau canot d'écorce.

— Grand Dieu! s'écria ma femme dont tout le courage s'évanouit à cette image, malheureux enfans, vous hasarder ainsi de nuit sur une mer en fureur!

Le Père. Fritz, je vous l'avais défendu.

Fritz. Mais vous m'aviez dit aussi : *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait à vous-même.* Quel bonheur c'eût été pour nous, quand notre vaisseau échoua, de voir arriver un canot!

Jack. Et deux hommes courageux venant à notre secours.

Ernest (riant.) Deux hommes! pauvre petit Jack, dis plutôt un homme et demi.

Jack. Bah! cette demie vaut bien un trois-quarts, paresseux. On est mieux, n'est-ce pas, sur un bon matelas et sous une couverture que sur le lit de la mer et sous la vague. »

Ernest rougit de colère; il allait frapper son frère, mais je le retins : « Paix, paix, m'écriai-je, il n'est pas bien à toi, Jack, d'insulter ton frère, blessé et souffrant, et qui, malgré son mal, voulait à toute force vous aller joindre. » Alors Jack, dont le cœur est excellent, s'approcha d'Ernest pour l'embrasser, mais celui-ci le repoussa en l'appelant polisson. Jack allait répliquer. « Allons, qu'on se taise, dis-je de ma grosse voix; et toi, Fritz, prends ton histoire depuis le commencement, au moment où vous m'avez quitté.

Fritz. Nous allâmes d'abord droit aux rochers où croissent les karatas pour les distinguer pendant qu'il faisait encore un peu de jour, mais il pleuvait tellement, et l'eau rendait les longues herbes si glissantes, que Jack tombait à chaque instant. Enfin nous

arrivâmes aux rochers; il jeta son manteau, grimpa comme un singe sur le roc, et cueillit des karatas, qu'il me jetait à mesure, et que je mettais dans le sac que nous avions apporté. Si seulement ces bonnes feuilles n'avaient pas trois diables d'épines au bout! Le pauvre Jack avait tous les doigts en sang, mais cela ne l'arrêta pas. »

Ernest alors s'avança et tendit sa bonne main à son frère avec un touchant regard d'amitié et de reconnaissance, et la paix fut rétablie. La main de Jack portait en effet des traces d'égratignures récentes. Fritz continua sa narration; je pensai que ce n'était pas sans dessein qu'il avait fait mention des épines, et je lui en sus gré.

Fritz. Quand notre sac fut rempli nous continuâmes notre route le long du rocher, pour gagner Zeltheim; les saillies avancées nous mettaient un peu à l'abri de la pluie, que le vent chassait du côté de la mer, sur laquelle s'avançaient des vagues effrayantes. De cette hauteur, je cherchais à découvrir si je n'apercevais point le vaisseau, mais il faisait trop nuit et je ne pus rien distinguer. Une fois seulement, je crus voir dans un grand éloignement une lumière fixe qui ne me parut être ni une étoile ni

un éclair; souvent elle disparaissait, et puis reparaissait à peu près à la même place. Nous arrivâmes à la nuit presque close à la cascade que nous entendions de loin malgré le bruit de l'orage, ce qui nous fit juger qu'elle était fort grossie par la pluie qui tombait sans relâche; en effet elle l'était au point que les grosses pierres qui nous aidèrent à passer le ruisseau étaient entièrement cachées par une écume bouillonnante. J'aurais peut-être entrepris de le franchir si j'avais été seul, mais avec Jack c'était impossible; je ne voulus pas même essayer de le prendre sur mes épaules comme il en avait envie.

Jack. C'est que j'aurais été là comme dans un observatoire et j'aurais pu passer le ruisseau sans mouiller mes jambes.

Fritz. Oui, et tomber au milieu du torrent en m'entraînant peut-être; il est heureux que je sois plus prudent que toi. Je pris donc le parti le plus lent, mais le plus sage, celui de suivre le cours du ruisseau jusqu'au pont de Famille. Nous y parvînmes avec bien de la peine, la terre remuée depuis peu pour nos plantations et nos semailles, détrempée par la pluie, enfonçait sous nos pieds, et nous y étions quelquefois jusqu'aux genoux;

mais arrivés au pont, jugez de notre consternation!....

Le Père. Mon pont détruit! impossible! des poutres si fortes, dépassant le lit du ruisseau de plusieurs pieds, assurées par des quartiers de roc et d'énormes troncs d'arbres.

Fritz. Je ne vous ai pas dit qu'il fût détruit, mon père, et comme vous, je le crois impossible; mais le lit du ruisseau, resserré à cette place, grossissait tellement l'eau, qu'elle passait par-dessus les planches et les cachait si entièrement que je crus d'abord qu'il n'y était plus. Je dis alors à Jack de retourner à Falkenhorst avec le sac de karatas, et que j'allais me jeter à l'eau et la traverser à la nage. Je le crus parti et je remontai une centaine de pas pour trouver une place plus étendue et moins rapide : je m'y jetai et fus bientôt à l'autre bord. Jugez de ma surprise en voyant venir au-devant de moi une figure humaine, je ne doutai pas que ce ne fût le capitaine et.....

Jack. Et c'était le capitaine Jack, sans peur et sans reproche, qui ne pouvait se résoudre à retourner à la maison comme un poltron qui a peur de l'eau. Lorsque Fritz se fut éloigné je revins tâter le pont, et je

sentis qu'il n'y avait pas assez d'eau sur les planches pour risquer de me noyer; j'ôtai vite mes bottes qui pouvaient me faire glisser, mon manteau qui était trop pesant, et le sac de karatas; prenant mon élan, je courus bien fort, et me trouvai, sans accident, de l'autre côté du pont. Je remis mes bottes, que je portais dans mes mains, et j'allai au-devant de M. Fritz, qui me cria de tant loin qu'il me vit : « Est-ce vous, monsieur le capitaine? » Je voulais lui répondre « *Oui, sans doute* » en faisant la grosse voix, mais je riais si fort, que je ne le pus pas, et qu'il m'eut bientôt reconnu.

Fritz. A mon grand regret; j'aurais bien mieux aimé que ce fût le capitaine Johnson, je n'aurais pas la crainte qu'il ne fût avec ses gens au fond de la mer.

Le Père. Je le crains aussi; cependant le vent soufflait de terre et doit l'avoir poussé au large en pleine mer, ce qui est moins dangereux que les récifs (1) qui bordent toutes les côtes. Continue ton récit.

— Après que Jack m'eut conté sa prouesse, nous allâmes à Zeltheim, d'abord à notre mai-

(1) Les récifs sont des chaînes de rochers à fleur d'eau contre lesquels les vaisseaux se brisent.

son pour nous procurer du feu et de la lumière. Je battis le briquet, et avec l'amadou de karatas j'eus bientôt allumé au foyer de la cuisine un bon fagot, qui nous fit grand bien; le passage du ruisseau nous avait complétement inondés. Quand nous fûmes un peu séchés et restaurés d'un peu de vin, que nous trouvâmes sur la table, restant de la collation que vous aviez offerte au lieutenant, nous nous occupâmes à préparer un signal afin d'avertir le vaisseau que nous étions là pour le recevoir. Je pris au magasin une des plus grandes cannes de bambous, j'attachai fortement à l'un des bouts la lanterne de colle de poisson que vous nous aviez fait prendre, je remplis d'huile la lampe, j'y m'y une grosse mèche de coton qui donnait beaucoup de clarté, je l'allumai, et nous allâmes la planter, Jack et moi, sur le rivage, à l'entrée de la baie.

Le Père. Très-bien, mes enfans, je vous sais gré de cette bonne idée; mais, par cet effroyable vent, votre signal ne sera pas longtemps resté debout.

Ernest. Ne pensez-vous pas, mon père, que signal n'est pas le mot, et que c'était un *fanal?*

Jack. Et moi je dis que c'était un *signal*,

puisqu'il devait faire signe aux vaisseaux. Qu'as-tu à répondre, monsieur le savant?

LE PÈRE. Et moi je dis qu'Ernest a raison et profite mieux que nous de ses lectures; car je me suis aussi servi du mot impropre, *signal*, qui ne peut s'employer que lorsqu'on est convenu réciproquement de ce moyen de s'entendre. Par exemple, le canon donne le signal du départ ou le signal de la détresse. Mais ici c'est le cas d'employer le mot de *fanal;* un feu attaché sur un endroit élevé pour éclairer la marche des marins, porte toujours ce nom.

FRITZ. Eh bien donc notre fanal, *puisque fanal il y a*, ne s'est point éteint, n'a point été renversé, et s'il n'a pas été utile au vaisseau, il nous l'a été pour notre navigation nocturne. Après l'avoir bien assuré droit au-devant du rocher de la baie, où le vent de terre ne donne pas, enfoncé en terre, de trois à quatre pieds, et assujéti avec des pierres, nous allions nous reposer auprès de notre feu de ce long et pénible travail, et nous sécher un peu avant de reprendre le chemin de Falkenhorst, lorque nous vîmes assez distinctement la même lumière que nous avions déjà vue depuis les rochers, mais qui nous parut

plus rapprochée. Au même instant nous entendîmes une espèce de ronflement, qui ne nous parut pas être celui du tonnerre, mais du canon; il se répéta trois ou quatre fois à des intervalles plus ou moins éloignés. C'est le vaisseau qui nous appelle à son secours, dis-je à Jack. — Eh bien allons-y, me répond-il.

— Mon père nous l'a défendu, repris-je, mais il a dit aussi qu'il faut s'aider les uns les autres, que l'Évangile le commande, et qu'il faut obéir à ses ordres, même avant de suivre ceux d'un père; le nôtre sera bien content et nous pardonnera si nous lui amenons demain matin le capitaine, le lieutenant, et tous ceux qui auront pu entrer dans notre canot.

— Si nous prenions la pinasse, me dit Jack, tout l'équipage y pourrait tenir et nous aurions aussi des canons pour leur répondre. »

» Je lui répondis que nous ne pourrions jamais à nous deux la mettre à flot et la diriger, et quant aux canons, il nous serait plus difficile encore de les charger, n'ayant ni poudre ni balles avec nous. Mais notre canot n'avait aucun de ces inconvéniens, il était si léger et si bien construit qu'il pouvait résis-

ter aux vagues, et que les outres de peaux de chiens marins dont vous avez garni les côtés le tiennent dans un parfait équilibre. Nous le montâmes donc avec courage, et, nous aidant des rames, il fut bientôt dans la baie; après quoi la voile enflée par le vent de terre, nous suffit de reste, et nous n'eûmes plus besoin de ramer. Je m'assis au gouvernail, mon fanal nous éclairait suffisamment; et sans la pluie qui tombait par torrens sur nous, les vagues qui passaient sur le canot, notre inquiétude sur le vaisseau et sur vous, et la crainte d'être poussés par le vent en pleine mer, notre promenade maritime aurait été délicieuse. N'est-ce pas, Jack, qu'il est charmant d'être en bateau?

Jack. Oui, oui, quand il fait beau et que nous sommes tous ensemble; j'aime bien autant à présent être couché dans mon hamac qu'au fond du bateau, sous une vague. C'était pourtant drôle à voir, papa, quand elles arrivaient comme des géans, et qu'elles passaient par-dessus nous sans renverser le canot; il était quelquefois tout penché de côté, et puis il se relevait et penchait de l'autre; il montait, il descendait, c'était comme une danse, mais qui me fatiguait bien un peu.

La Mère. Au nom du ciel, mes enfans, revenez à terre, je ne puis supporter de vous voir, même en récit, sur ce canot.

Le Père. Je suis un peu en peine de savoir comment vous aurez viré de bord pour revenir ayant le vent contraire.

Fritz. Cela eût été difficile en effet si je n'avais pas alors plié la voile, au moyen des cordes que vous y aviez attachées. Lorsque nous fûmes sortis de la baie, je vis que la direction du vent nous conduisait vers le petit îlot de sable où mon gros requin alla mourir et où nous tuâmes tant de mouettes; il est au devant de la baie, et forme ainsi deux entrées. Je me proposai d'en faire le tour et d'y descendre, s'il nous était possible, pour voir de là si nous apercevrions le vaisseau ou la chaloupe; mais nous ne le pûmes pas, la mer était trop haute; nous n'aurions su d'ailleurs où amarer notre canot, n'y ayant pas un seul arbre sur cet îlot, ni rien où l'on pût l'attacher; les vagues l'auraient bientôt entraîné. On ne voyait plus la lumière que nous avions cru venir du vaisseau, on n'entendait plus ce que j'avais pris pour le canon, l'orage augmentait. Je pensai à vous, mes chers parens, à votre inquiétude; l'heure où nous avions

promis de revenir était passée depuis longtemps, je me décidai donc à rentrer par l'autre côté de la baie, en tâchant d'éviter le courant, qui nous aurait rejetés en pleine mer : c'est alors que je pliai les voiles et qu'à force de rames je revins au port. Après avoir soigneusement attaché le canot, nous prîmes, sans revenir à Zeltheim, le chemin de Falkenhorst; nous traversâmes le pont comme Jack avait fait; les planches s'étaient écartées, l'eau courant entre deux rendait le passage moins difficile, en prenant quelques précautions : nous retrouvâmes de l'autre côté le manteau de caoutchouc et le sac de karatas que Jack y avait laissés, et peu après nous vîmes venir Ernest. Comme il faisait jour je ne le pris pas pour le capitaine, mais je le reconnus bientôt : il nous raconta comment vous aviez passé la nuit dans la peine et les angoisses, et je me le suis bien reproché. Notre entreprise était imprudente, et tout-à-fait inutile; passe encore si nous avions distingué le vaisseau, ou la chaloupe, ou quelques naufragés, alors c'était notre devoir de tout quitter pour les sauver; mais nous n'avons rien vu, rien aperçu. Que pensez-vous, mon père, qui leur soit arrivé?

Le Père. Aucun autre mal, j'espère, que celui, bien assez grand, d'errer sur une mer inconnue, et semée d'écueils et de récifs de corail, qui sont à fleur d'eau, qu'on n'aperçoit qu'en les touchant, et contre lesquels le bâtiment se brisera. J'espère que le capitaine Johnson saura les éviter; mais, s'il est encore dans nos parages, nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour pourvoir à sa sûreté. Dès que la tempête sera apaisée nous monterons dans notre pinasse, et nous ferons le tour de notre île. Depuis long-temps tu me presses de le faire, mon fils; qui sait si de l'autre côté nous ne trouverons pas quelques traces des pauvres navigateurs, ou peut-être eux-mêmes.

— Il me semble que la tempête augmente,» dit ma femme en regardant du côté de la fenêtre. Elle ne voulait pas démentir l'humanité dont je l'avais si fort louée, et mettre des obstacles à la course que je méditais pour chercher le vaisseau, mais elle en chargea la tempête. « Quel terrible vent ! » ajouta-t-elle; et dans le vrai il était très-diminué; la pluie avait cessé, le soleil paraissait, et nous promettait une assez belle journée. J'en fis la remarque à mes fils, et je leur dis que puis-

que leur mère était mieux, et l'orage apaisé, je voulais aller avec l'un d'eux.

« Pas encore sur la mer, j'espère? interrompit ma femme; sans doute il est de notre devoir de secourir nos semblables, mais il est aussi de celui d'un père de veiller à la sûreté des enfans que Dieu lui a donnés, et de ne pas s'exposer lui-même.

Le Père. Rassure-toi, chère amie, je n'exposerai aujourd'hui ni moi ni les miens; la mer est encore trop agitée pour une légère marine, et l'excursion que je médite est sur la terre ferme. Je veux aller avec Fritz examiner le dommage de nos plantations, qui doivent avoir beaucoup souffert; en même temps nous verrons s'il n'y a point sur la côte quelques débris de naufrage. Sois donc tranquille, je t'en prie, et attends-nous patiemment; je te laisse tes trois cadets, qui te soigneront à merveille. N'est-ce pas, François, tu auras bien soin de maman?

François. Oh! oui, papa, je te le promets; mais avant, je voudrais bien avoir soin de mon petit taureau; entends-tu comme il m'appelle pour lui donner son déjeuner? »

En effet, les beuglemens de nos bêtes nous avertissaient qu'elles avaient faim; on enten-

dait aussi en second dessus le caquetage aigu de la volaille. « C'est par elles que nous commencerons, dis-je; Fritz, Jack et François descendront pour m'aider à cette besogne, Ernest restera près de sa mère. » Celle-ci donna ses ordres au cadet, et nous laissâmes ensemble les deux blessés.

CHAPITRE XLI.

Soins du ménage; excursion par mer et par terre; entretien.

Nos pauvres bêtes nous attendaient avec une grande impatience; les événemens de la veille, l'orage, les courses, le mal de ma femme et celui d'Ernest ne nous avaient pas permis de nous en occuper; leur ratelier était mal garni, et de plus, les torrens de pluie avaient pénétré dans leur écurie, et ils étaient à demi dans l'eau. Les canards et le flamant s'en trouvaient bien, et nageaient tout à leur aise dans le limon; mais la vache, l'âne, l'onagre, le buffle, et surtout le petit taureau de François braillaient à qui mieux mieux, chacun à sa manière, et faisaient un vacarme épouvantable; Vaillant surtout, c'est le nom que mon petit François avait donné au veau que je l'avais chargé de soigner, et qui commençait à mériter ce nom par sa belle stature et son air de fierté, criait sans cesse après son jeune maître, et ne se calma que lors-

qu'il le vit arriver. Il est inconcevable à quel point cet enfant, qui n'avait alors que douze ans, avait su s'attirer l'amitié de son élève : cet animal, quelquefois si indomptable, était doux comme un agneau avec François, qui, s'en faisant suivre seulement en l'appelant, grimpait sans crainte et s'asseyait sur son dos, le faisait aller comme il le voulait avec une petite baguette dont il lui touchait légèrement le cou, à droite ou à gauche; mais si quelqu'un de ses frères avait voulu en faire autant, il était sûr d'être renversé. Notre cavalerie était une plaisante chose à voir, Fritz sur son beau Leichtfuss onagre, Jack sur son énorme buffle, François sur son taureau; il ne restait à Ernest que notre grison, dont l'allure lente et pacifique lui convenait très-bien.

François courut à son taureau, qui lui témoigna à sa manière sa joie de le voir, en frappant doucement la terre d'un pied de devant, élargissant ses naseaux, et se battant les flancs de sa queue. Au premier appel il suivit son maître hors de l'écurie : Fritz fit de même sortir son Leichtfus, Jack son gros buffle, et moi la vache et l'âne; nous les laissâmes caracoler en liberté sur la terre humide, nous

fîmes écouler l'eau de leur écurie, et garnîmes leur auge de nourriture fraîche. Nous agitâmes ensuite si nous les monterions pour notre excursion; mais la crainte de trouver encore le pont obstrué par l'eau, et de ne pouvoir le leur faire passer, nous décida à aller à pied. Nous les fîmes donc rentrer dans leurs cases. François, premier aide-de-camp de sa mère, était chargé de la volaille, et connaissait chaque petit poulet par son nom; il les fit sortir aussi, et leur distribua leur ration de grains de maïs et de farine de cassave. C'était un plaisir de voir toutes ces gentilles et jolies bêtes emplumées caquetant et sautillant autour de ce charmant enfant. Quoiqu'il eût douze ans passés, il était très-petit pour son âge; ses joues rondes et rosées, ses cheveux blonds bouclés, son air à la fois doux et malin donnaient absolument l'idée du Cupidon de la fable, et lorsqu'il était sur son cher Vaillant, sa baguette à la main, et souvent son arc et son carquois sur l'épaule, il rappelait absolument la jolie gravure de l'Amour domptant un taureau.

Après avoir mis au sec nos animaux, et leur avoir donné leur déjeuner, nous pensâmes au nôtre. Le petit marmiton François,

fut chargé de celui de sa mère; il fit un peu de feu pour réchauffer du bouillon de poule; pour nous, nous bûmes du lait que nous venions de tirer; nous prîmes pour notre pitance quelques harengs salés et des pommes-de-terre bouillies les jours précédens, qui nous servaient de pain. J'avais souvent cherché dans mes excursions, à découvrir le précieux arbre à pain (1), dont les voyageurs modernes

(1) L'arbre à pain, nommé ainsi par les voyageurs, et par les Indiens *rimes,* s'élève assez haut, et porte une belle tête, garnie de feuilles dentelées, d'un beau vert foncé, et qui ont depuis 1 pied jusqu'à 18 pouces de longueur. Son fruit vient indifféremment le long des branches; sa figure est un ovale arrondi; il a environ sept à huit pouces de longueur; il est recouvert d'une écorce forte et épaisse. C'est l'amiral Anson qui, dans son voyage autour du monde, le découvrit dans l'île de Tinian, et l'appela le *fruit à pain.* Tout l'équipage s'en nourrit pendant son séjour dans l'île, et le préférait au pain d'Europe, d'autant qu'il se trouva être un très-bon scorbutique. Dès lors tous les navigateurs en ont fait usage, et cherchent à s'en procurer par des échanges avec les indigènes. Ce fruit croît séparément et jamais en grappe. On ne le mange que lorsqu'il est parvenu à sa grosseur; alors sa saveur ressemble à celle du cul d'artichaut lorsqu'il est cuit; il acquiert un degré de plus de douceur en mûrissant et prend le goût et l'odeur de la pêche, mais on prétend qu'il devient malsain, et cause la dyssenterie. (*Voyage de l'amiral Anson et plusieurs autres.*)

parlent avec tant d'éloge, et qu'ils ont trouvé dans la plupart des îles qu'ils ont visitées; il devait aussi croître dans la nôtre, si bien située, et cependant je n'avais pu en découvrir. Cette bonne ressource nous manquait absolument; il y avait long-temps que nos tonnes de biscuit du vaisseau étaient épuisées; nous avions, il est vrai, semé du blé, mais il n'était pas encore récolté.

Après avoir remercié Dieu en famille de sa protection miséricordieuse pendant cette nuit d'épreuve, l'avoir prié de nous la continuer; après avoir déjeuné et pansé le pied de ma femme et la main d'Ernest, nous les laissâmes paisiblement ensemble sous la garde de François, et je partis avec Fritz et Jack pour notre course préméditée. Le vent et la pluie étaient apaisés, mais les vagues étaient encore hautes, et les chemins tellement remplis d'eau, que nous prîmes le parti de nous borner ce jour-là à côtoyer le rivage, pouvant mieux marcher sur la grève que dans les herbes; notre principal but était d'ailleurs d'examiner s'il n'y avait aucune trace d'un naufrage récent. Nous n'en aperçûmes point d'abord, et, d'aussi loin que nos yeux et notre lunette d'approche purent s'étendre,

nous ne découvrîmes aucun bâtiment en mer. Fritz grimpa sur les rochers qui bordaient la côte; les vagues se soulevaient presque jusqu'à leur sommet; il lui semblait qu'il voyait, de temps en temps, au travers de l'écume, un corps étranger nageant sur l'eau et s'approchant de notre île. Il me conjura de le laisser monter dans le canot, que nous trouvâmes attaché dans la petite anse où il l'avait laissé, tout près du ruisseau; l'eau ayant coulé entre les planches, le pont était plus facile à traverser. Je consentis au désir de Fritz, mais je voulus aller avec lui pour l'aider à manœuvrer. Jack, qui craignait que je ne lui ordonnasse de rester, fut le premier à sauter dans le canot et à se saisir d'une rame. Comme nous étions à côté du courant il n'en était nul besoin : j'y dirigeai ma nacelle, et nous fûmes emportés avec la rapidité d'une flèche, au point de nous ôter presque la respiration. Fritz se tenait au gouvernail, et paraissait n'avoir aucune crainte; je ne dirai pas que le père fût aussi tranquille. Je saisis Jack, craignant qu'il ne fût entraîné; mais lui aussi riait, et disait à son frère que le canot galoppait encore mieux que Leichtfus. Nous fûmes bientôt lancés en

pleine mer, et nous dirigeâmes notre canot vers l'objet que nous avions remarqué, et qui était alors assez près de nous pour le distinguer. Nous avions craint que ce ne fût la chaloupe renversée : c'était un tonneau, passablement gros qui, sans doute, avait été jeté à la mer par le vaisseau en détresse pour l'alléger; nous en vîmes encore au loin quelques autres, mais aucun mât, aucune planche, ne put donner l'idée que le vaisseau et la chaloupe eussent péri. Fritz aurait voulu que nous fissions le tour de l'île pour nous en assurer mieux encore; mais je m'y refusai absolument; d'abord pour ne pas inquiéter ma femme en restant trop long-temps absens, ensuite la mer était encore trop agitée pour notre frêle embarcation, où nous n'avions d'ailleurs aucunes provisions. Si mon canot n'avait pas été aussi bien construit, il aurait couru grand risque de chavirer par la force des vagues, qui passaient souvent sur nous. Jack alors se couchait sur le ventre au fond du canot, disant qu'il aimait mieux les recevoir sur le dos que dans la bouche; puis il se relevait quand elles avaient passé, et s'occupait à vider l'eau du canot, qu'une nouvelle vague venait remplir de nouveau. Mais, grâces à mes

balanciers et à mes outres, il se maintint dans un parfait équilibre, et je consentis d'aller jusqu'au promontoire de l'*Espoir trompé*, qui mérita ce nom une seconde fois, car nous n'y trouvâmes aucune trace quelconque du vaisseau, quoique nous montâmes sur la colline d'où l'on apercevait un horison immense. Nous promenâmes aussi nos regards sur la contrée; comme elle nous parut dévastée! des arbres déracinés, des plantations couchées sur la terre, des amas d'eau ressemblant à des lacs; tout autour de nous annonçait la désolation et le ravage, et la tempête paraissait se réveiller avec force. Le ciel s'obscurcit, les vents soufflèrent violemment, ils étaient contraires au retour, et je jugeai qu'il serait très-imprudent et même téméraire de nous remettre dans notre canot à la merci des vagues, qui augmentaient graduellement. Il fut solidement attaché à un gros palmier qui se trouvait au bas de la colline, assez près du rivage; nous nous mîmes ensuite en route pour revenir par terre à notre domicile (1). Nous gagnâmes d'abord le bois des Calebasses, et de là, celui des

(1) Voyez la planche de l'île dans les précédens volumes.

Singes, qui nous laissèrent passer paisiblement, malgré les agaceries de Jack pour les faire descendre des arbres où ils se tenaient cachés : nous arrivâmes ensuite à notre métairie de Waldeck, qui, à notre grand plaisir, n'avait pas beaucoup souffert de la tempête. Les provisions de nos écuries étaient presque consommées, ce qui nous fit juger que le bétail que nous y avions laissé s'y était mis à l'abri pendant l'orage; nous remplîmes de nouveau les crèches avec le foin que nous avions en réserve sous le toit, et, voyant que le temps devenait de plus en plus menaçant, nous nous hâtâmes de reprendre le chemin de notre demeure, dont nous étions assez éloignés. Pour éviter le marais des Flamans, du côté de la mer, et celui de Ris, du côté des rochers, nous traversâmes le bois des Glands doux, à l'abri du vent, qui aurait pu sans cela nous renverser. « Comme il devient terrible! disait Fritz; croyez-vous possible, mon père, que le vaisseau ne soit pas submergé?

Le Père. Il court au moins le risque d'être jeté contre quelque écueil, et ce qui m'inquiète, c'est que le lieutenant m'a dit qu'il était déjà fort endommagé; peut-être aussi

aura-t-il pu se réfugier dans quelque baie ou trouver quelque bon mouillage, quelque plage hospitalière, où il aura pu aborder et faire réparer le bâtiment.

JACK. Ah oui ! peut-être aussi dans quelque île de ces vilains anthropophages, qui mangent les hommes comme si c'était des lièvres ou des moutons. Ernest m'a donné un livre de voyages où j'ai vu tout cela.

FRITZ. Et toi, petit imbécille, tu crois tout ce qui est imprimé. Bah ! qui dit *voyageur*, dit *menteur ;* moi, je ne crois pas un mot de ces sauvages, mangeurs d'hommes, pas plus qu'aux ogres, dont notre nourrice nous faisait des contes bleus. Des hommes en manger d'autres ! quelle idée bizarre ! ils seraient donc plus méchans que les animaux les plus féroces, qui du moins ne mangent jamais ceux de leur espèce.

JACK. Mais pourtant Robinson Crusoé dit qu'il en a vu dans son île, ceux dont il sauva Vendredi, qui allait aussi être mangé ; tu ne diras pas que Robinson soit un menteur.

FRITZ. Non pas lui, qui n'a jamais, je crois, existé, mais celui qui s'est amusé à écrire son histoire, comme on écrit un roman. N'est-ce pas ainsi, mon père, qu'on appelle

les livres d'histoires qui ne sont pas vraies? Robinson Crusoé est un de ces livres de pure imagination.

Le Père. Non, mon fils, on ne peut pas lui donner ce nom. Peut-être Robinson Crusoé, avec tous les détails de son histoire, n'a-t-il jamais existé, mais tous ces détails sont fondés sur la vérité et sur les témoignages de voyageurs éclairés, à qui on peut se fier, et les relations de plusieurs individus, qu'un naufrage ou quelque autre malheur ont fait habiter des contrées inconnues. Si jamais notre journal s'imprime, bien des gens croiront aussi peut-être que c'est un roman, un ouvrage de pure imagination.

Fritz. Du moins, on n'y verra ni sauvages ni anthropophages; aucun de nous ne sera croqué à belles dents.

Le Père. Je l'espère, et je remercie Dieu tous les jours de nous avoir préservés jusqu'à présent; mais ce qui n'est pas arrivé peut nous arriver encore.

Jack. Quoi! des sauvages! croyez-vous qu'il en vienne? J'aimerais à en voir s'ils n'étaient pas si méchans.

Le Père. Ils ne le sont pas tous. Le célèbre navigateur Cook, et plusieurs autres

en ont découvert qui paraissent doux et bons, particulièrement dans l'île d'Otaïti et dans quelques îles voisines; mais, à la honte de l'humanité, il en existe aussi de bien cruels, de bien barbares, et qui se portent à tous les excès, surtout envers leurs ennemis et leurs prisonniers. Puisse la divine lumière du christianisme pénétrer chez ces malheureuses peuplades idolâtres et les éclairer! Puisse le zèle et le dévouement des missionnaires recevoir cette récompense!

Fritz. Vous deviez, ce me semble, être missionnaire à Otaïti.

Le Père. Oui, je suis parti dans ce dessein, le ciel en a ordonné autrement; mais cette œuvre excellente s'exécutera sans doute, et le jour viendra où toutes les nations de la terre adoreront et connaîtront le vrai Dieu.

Jack. Ah! je m'en réjouis bien! Nous n'aurons plus peur des sauvages, et s'il en vient dans notre île nous les recevrons comme des frères.

Le Père. Prions plutôt qu'il n'en vienne point, ils ne sont pas tous convertis.

Fritz. Pourquoi, mon père, n'y en a-t-il point dans cette île, qui est si délicieuse à habiter?

Le Père. Je ne puis te le dire, mon fils, et je m'en suis souvent étonné : sans doute elle est inconnue et trop éloignée des autres îles dont cette mer abonde. Les voyageurs en ont remarqué plusieurs qui leur ont paru très-fertiles et inhabitées ; peut-être que la chaîne de récifs qui l'entoure en empêche l'abordage, et qu'on n'a pas découvert encore notre petite baie du Salut, par où nous y avons pénétré.

Fritz. Et la grande baie de l'Espoir trompé?

Le Père. Nous ne l'avons pas sondée, peut-être a-t-elle aussi ce qu'on appelle en termes de marine des *bas-fonds*, c'est-à-dire pas assez d'eau pour y naviguer. Cependant puisque notre canot a pu aborder, des pirogues de sauvages le pourraient aussi ; Dieu veuille qu'ils ne s'en avisent pas !

Fritz Je voudrais bien cependant faire le tour de notre île, pour en connaître la grandeur, et savoir si de l'autre côté elle est bordée de rochers, comme de celui-ci.

Le Père. Je le crois, mais enfin nous pourrons nous en assurer ; dès que la tempête sera passée et ta mère assez bien pour aller s'établir à Zeltheim, nous monterons notre pinasse et nous ferons le tour de l'île.

Fritz. J'ai le projet d'une espèce de voiture pour maman, qui ne la fatiguera pas du tout, et dans laquelle elle pourra bientôt aller à Zeltheim. Puisque nous sommes près du marais, permettez-nous d'aller y couper des joncs dont j'ai besoin. » J'y consentis et j'y allai avec eux. Il m'expliqua, chemin faisant, son idée ; il voulait tresser avec ces joncs, qui sont très-forts, une espèce de panier en carré long, dans lequel sa mère pourrait être assise ou à demi couchée, et qui serait suspendu entre deux cannes de bambou par des anses de corde ; deux de nos plus paisibles animaux, la vache et l'âne, seraient attelés, l'un devant et l'autre derrière, entre ces brancards, et montés chacun par un des enfans pour les diriger, au moins sur celui du devant; l'autre suivrait naturellement, et la bonne mère serait ainsi, comme dans une litière, sans éprouver aucun cahot. Cette idée me plut ; j'en louai mon fils aîné, et nous nous mîmes vite à l'ouvrage pour emporter chacun un gros paquet de joncs. Ils me prièrent tous deux de n'en point parler à ma femme, pour lui ménager une surprise agréable. Il ne fallait pas moins que notre tendresse filiale et conjugale pour faire cette

cueillette par un temps aussi désastreux. Il pleuvait à verse, et le terrain auprès du marais était si mou et si détrempé, que nous pouvions craindre d'enfoncer à chaque pas. Rien ne rebuta mes fils, et j'aurais eu honte d'être moins courageux. Lorsque nous en eûmes coupé ou arraché une charge suffisante pour chacun de nous, nous les liâmes en paquets attachés avec les joncs les plus minces. Jack mit les siens sur sa tête en tous sens; il se fit ainsi une espèce de parapluie qui le garantissait passablement, et nous suivîmes son exemple : de là nous fûmes arrivés bientôt à Falkenhorst, où nous étions attendus avec impatience. Avant d'arriver à notre arbre, je vis de loin briller un feu qui m'effraya; je doublai le pas, et je trouvai avec plaisir que ce n'était qu'une attention de mon François, ou plutôt de sa mère. Lorsqu'elle vit, de son lit, tomber la pluie, elle ordonna à son petit aide-de-camp d'aller allumer un bon feu à notre foyer, placé à peu de distance de l'arbre, et couvert, en forme de demi-tente, d'une toile de voile, enduite de gomme élastique, qui le garantissait de la pluie. Mon jeune marmiton entretenait un bon feu pour nous sécher au retour, et il en profitait pour rôtir

deux douzaines de ces excellens oiseaux que ma femme avait conservés dans du beurre, enfilés dans l'épée qui nous servait de tournebroche; ils étoient prêts à manger, et le feu et le rôti firent grand plaisir aux trois voyageurs, épuisés par leur longue course et mouillés jusqu'aux os.

Cependant, avant même que de nous asseoir, nous montâmes vite l'escalier tournant pour embrasser et rassurer nos chers blessés, que nous trouvâmes assez bien, mais inquiets de notre absence et de la tempête. Ernest, avec sa bonne main et l'aide de François, était parvenu à décrocher les quatre hamacs où lui et ses frères couchaient, et, en les plaçant debout les uns à côté des autres au-devant de l'ouverture, à en faire un rempart contre la pluie, qui sans cela les aurait inondés; je louai son invention. Comme ils interceptaient aussi la lumière, ils avaient déjà allumé le gros cierge des soirées pluvieuses; et, pour distraire sa mère, Ernest lisait dans un livre de voyages de la bibliothèque portative du capitaine. Par un hasard singulier, tandis qu'en cheminant nous nous entretenions des sauvages, ils en étaient aussi profondément occupés. Ma femme frémissait

au récit de leurs cruautés, et croyait déjà les voir arriver dans des centaines de pirogues, armés de leurs zagaies, de leurs lances, de leurs frondes et de leurs flèches empoisonnées. Elle s'effrayait aussi des tempêtes; enfin, je la trouvai très-agitée, et je grondai Ernest d'avoir choisi ce moyen de distraction. Après l'avoir un peu calmée, j'allai me sécher au feu de François et manger avec appétit la collation qu'il nous avait préparée. Outre les oiseaux, il nous avait fait cuire des œufs frais et des pommes-de-terre. Il me raconta que maman l'avait installé à sa place dans l'emploi de cuisinier, et nous promit qu'il s'en acquitterait très-bien pourvu qu'on lui fournît des provisions. Fritz devait chasser, Jack devait pêcher, moi commander les repas, et lui les apprêter. « Quand nous n'aurons trouvé ni gibier ni poisson, lui dit Jack, nous ferons main-basse sur ta basse-cour. » Ce n'était pas le compte du bon petit François, qui chérissait ses poules et ses poulets, et aurait voulu qu'on n'en tuât jamais; il avait presque pleuré la belle poule dont on avait fait le bouillon de sa mère : il fallut lui promettre de n'en tuer que pour cet usage, et d'avoir recours à nos tonnés de poisson

salé quand la chasse et la pêche ne suffiraient pas. Par accommodement, il nous permit cependant de disposer de quelques oies et canards dont le caquetage l'ennuyait.

Après avoir mangé, bu et causé, nous remontâmes chez nos pauvres blessés, à qui nous apportâmes leur part de notre régal. Il fallut ensuite raconter notre course par mer et par terre, qui fit encore frémir ma femme, quoique nous n'eussions couru aucun danger; elle ne voyait plus que tempête et sauvages.

« Ainsi donc, chère amie, lui dis-je, te voilà décidée actuellement à quitter cette île orageuse, et si le ciel nous envoie un vaisseau, à en profiter bien vite pour retourner en Europe?

La Mère. Moi! le ciel me préserve de remettre jamais moi et les miens sur cette maudite mer où l'on n'est pas une heure en sûreté, où les vents vous poussent de côté et d'autre à leur gré, où le moindre des dangers que l'on court est de se noyer quand le vaisseau se brise, comme le nôtre et tant d'autres qui ont été jetés sur des bancs de sable, à la merci des sauvages. Grâces à Dieu, ce dernier malheur nous a été épargné, n'allons pas le chercher ailleurs; puisqu'il n'en

est pas venu ici, il n'en viendra point, et la tempête ne brisera pas notre maison de rochers. Promets-moi que nous y resterons.

Le Père. Il le faudra bien; je n'ai plus d'espoir que ce vaisseau arrive; l'orage l'aura écarté de sa route; le ciel sait où il est en ce moment.

La Mère. Il est où sont presque tous les vaisseaux qui voyagent sur ces mers, échoué contre quelque rocher, et tout son monde à la merci des sauvages : lis seulement le livre d'Ernest, c'est l'Histoire des naufrages.

Le Père. Je la connais, et je conviens qu'elle n'est pas gaie; mais je t'en chercherai d'autres où tu verras que tous les voyages ne sont pas malheureux, ni tous les sauvages méchans. Tu liras avec plaisir les relations de plusieurs voyages à Otahiti et dans l'Ile des Amis, et surtout des îles Pelew (1). Si jamais nous devons être visités par des insulaires, je désire que ce soit par ceux-là, dont nous nous ferons des amis. »

(1) Voyez dans l'Abrégé des Voyages modernes, par M. Eyriès, vol. II, la relation de deux voyages à l'île Pelew par le capitaine Wilson et Macluer, 1783 et 1790.

Ainsi finit cet entretien qui amena l'heure du repos, troublé par la tempête qui continuait encore; mais les hamacs, que j'assujétis mieux qu'ils ne l'étaient, nous garantissaient du vent et de la pluie. Mes fils s'étendirent par terre sur les petits matelas de coton que leur mère leur avait faits; je m'établis aussi à côté de ma compagne, et, malgré les sifflemens du vent et le bruissement des vagues, l'excès de la fatigue me procura un assez bon sommeil dont j'avais grand besoin.

CHAPITRE XLII.

Retour du beau temps; désastres; le petit François; le panier.

La tempête continua toute la journée suivante et jusqu'au surlendemain avec la même violence. On aurait dit que les élémens allaient se dissoudre et que c'était la fin du monde; la grêle et des torrens de pluie se succédaient sans interruption; les vents étaient déchaînés et quelquefois impétueux. Cependant notre arbre tint bon et ne fut point ébranlé, mais il y eut beaucoup de branches cassées, entre autres celle où tenait le fil de fer de François : je le remis avec plus de soin; il dépassait de beaucoup notre toit, et j'y adaptai, à son extrémité supérieure, l'instrument pointu qui avait si bien attiré la foudre. Tranquille de ce côté-là, je substituai aux hamacs, devant la fenêtre, des planches assez fortes, qui m'étaient restées depuis ma bâtisse, et que mes fils m'aidèrent à monter avec la poulie; après les avoir

sciées à la hauteur convenable, j'y fis aussi plusieurs trous ou lucarnes, pour donner de l'air et du jour; et, pour que la pluie n'y entrât pas, j'y enchâssai des bouts de tuyaux, faits d'une espèce de bois que j'avais découvert depuis peu, sans savoir son nom. Il m'a paru tenir du sureau par la moelle dont les branches et le tronc sont remplis; ce dernier, de la dimension d'un sapin ordinaire, se perce et se vide très-facilement, cette moelle ou susbtance très-tendre remplissant presque la capacité de l'arbre jusqu'à l'écorce, très-épaisse et très-dure, et résistant à l'humidité. Cet arbre croît au bord des marais; j'en avais fait très-facilement des conduits d'eau pour notre fontaine, et quelques bouts qui en étaient restés me servirent pour mes fenêtres. J'employai les jours où je ne pouvais sortir à différens ouvrages sédentaires, à tirer des graines et semences dont je prévoyais avoir besoin, à raccommoder des outils, pendant que mes fils, nichés sous l'arbre, entre les racines, travaillaient sans relâche à la voiture de leur mère. Grâces aux karatas, la main d'Ernest avançait vers sa guérison, et déjà il pouvait aider ses frères à préparer le jonc; Fritz et Jack les

passaient dans des baguettes de bois aplaties avec lesquelles ils avaient fait la forme de leur panier, et il en résulta un tissu si fort et si serré, qu'on aurait pu y transporter des liquides. La jambe de ma femme suivait le cours ordinaire des membres cassés, qui ne sont consolidés qu'au bout de six semaines; le pied était toujours très-enflé. Je profitai de ce temps de réclusion pour lui faire des lectures, qui la calmèrent un peu sur le danger des voyages; et pour raisonner avec elle sur le triste avenir de nos fils, s'ils restaient dans cette île déserte et si éloignée de tout lieu habité. Elle en convenait, et disait qu'elle serait heureuse de voir les enfans de ses enfans. « Mais, ajoutait-elle, si c'est la volonté de Dieu qu'ils en aient, il saura bien les faire sortir d'ici, ou leur envoyer des femmes; ne peut-il pas arriver un vaisseau, si ce n'est à présent, au moins dans quelques années; la passion des découvertes s'augmente tous les jours, et quelque marin découvrira bien une fois cette île. Quand nous n'y serons plus, nos fils feront ce qu'ils voudront; s'ils s'ennuient ici, ils retourneront en Europe. N'ont-ils pas, au besoin, la belle pinasse, avec laquelle, si la fantaisie leur en

prend un jour, ils pourront quitter cette île? En attendant nous y sommes bien, et je ne veux pas m'inquiéter d'avance; à chaque jour suffit sa peine. Si seulement la grêle et la pluie n'ont pas abîmé mon beau jardin potager, je prendrai mon parti du reste.

Le Père. Il faut bien t'y attendre, chère amie, et je crains beaucoup aussi pour mes plantations de maïs, de cannes à sucre, etc., et mon beau champ de blé et d'avoine.

La Mère. Eh bien! en tout cas, nous recommencerons à travailler sur nouveaux frais pour les remettre en état; tout notre temps est à nous, et nos ouvriers aussi; nous avons encore des semences en réserve, et Dieu nous aidera. Pourvu que je puisse bientôt marcher, pour aller voir ce qui en est, et me remettre à l'ouvrage! »

Enfin la tempête s'apaisa, les nuages se dissipèrent, et la lune, dans tout son éclat, nous fit espérer le retour du beau temps. Pour jouir en plein de cet espoir, ma femme me pria de lever les planches que j'avais mises au-devant de la grande ouverture, et le bel astre des nuits répandit sa douce lumière au-dessus de notre arbre et dans notre chambre; un vent léger venait nous ra-

fraîchir, et nous étions si enchantés de cette nuit, et de ne plus entendre les éclats de la tempête, qu'aucun de nous ne pouvait se résoudre à dormir. Nous la passâmes presque entière à faire, pour les jours suivans, des projets d'excursions et de travaux; la bonne mère seule s'affligeait de ne pouvoir en être.

« Il faut pourtant que vous en soyez, lui dit Fritz; moi et mon père nous vous porterons sur nos mains.

LA MÈRE. Pas bien loin, j'espère? Vous me laisseriez bientôt tomber; je suis pesante.

JACK. Alors, maman, François et moi nous prendrons leur place; chacun son tour.

LE PÈRE. Pourquoi, chère Elisabeth, n'irais-tu pas dans notre char, conduit par moi ou par un de tes fils ?

LA MÈRE. Je crains de ne pouvoir le soutenir, il est trop dur; ma tête est trop faible et mon pied trop douloureux pour supporter le bruit des roues et des cahots. »

Fritz et Jack sourirent en se regardant d'un air d'intelligence; ils pensaient à leur chaise à brancard, qui était près d'être finie. Enfin la lune se coucha, et nous de même. Le lendemain le soleil le plus brillant nous réveilla : nous en remerciâmes Dieu en famille, puis

nous descendîmes pour soigner l'écurie et la basse-cour, et commencer nos travaux de la journée. Fritz et Jack me prièrent de les laisser achever leur voiture sans roues. Ernest resta avec ma femme, et cette fois je pris avec moi François pour le mener au grand jardin de Zeltheim, que lui et sa mère avaient si bien arrangé, et dont elle était impatiente d'avoir des nouvelles. Nous passâmes facilement le pont; la force de l'eau avait écarté quelques planches, ce qui facilita l'écoulement. Mon petit garçon s'en tira à merveille; ses frères n'auraient pas mieux sauté d'une planche à l'autre, quoique la distance fût quelquefois assez grande. Il était si fier et si content de faire une course tout seul avec moi, qu'il ne touchait pas terre, et courait toujours en avant; mais il eut un grand rabat-joie en arrivant à son beau jardin, dont il ne trouva plus la moindre trace. Tout était détruit, ravagé, creusé; les sentiers, les belles planches de légumes, les plantations d'ananas et de melons, tout avait disparu, tout était anéanti. François fut tellement saisi au prémier moment, en voyant cette destruction, que j'en fus effrayé; il restait comme une statue de marbre, et il était devenu presque aussi

pâle. Enfin, des larmes sortirent de ses jolis yeux bleus, et il fut soulagé. « Oh! ma bonne maman, dit-il en joignant les mains, que dira-t-elle quand elle saura ce désastre, et que toutes nos peines sont perdues? Mais il ne faut pas qu'elle le sache, reprit-il après un moment de silence; n'est-ce pas, cher papa, il ne faut pas lui dire, elle en aurait trop de chagrin? Elle ne peut pas venir le voir encore, et si vous et mes frères vous voulez m'aider, tout sera réparé quand elle pourra marcher. Les plantes ne seront pas aussi grandes, mais à présent que la terre est mouillée, elles croîtront vite, et je travaillerai de bon courage pour remettre tout en ordre. » J'embrassai tendrement ce cher enfant, et je lui promis que ce serait notre premier ouvrage; j'en prévoyais bien d'autres ailleurs, mais un enfant de douze ans me montrait l'exemple de la résignation et de la force. Nous convînmes de dire seulement à la mère que son jardin avait besoin de quelques réparations, et que dès le lendemain nous viendrions y travailler. Il était trop bien situé pour l'abandonner; s'élevant en douce pente au pied des rochers, qui le garantissaient du vent du nord, à portée de la cascade, qui l'arrosait sans peine.

Je résolus seulement d'y faire une espèce de digue ou terrasse pour le mettre à l'abri des grosses pluies, telles que celles que nous venions d'avoir. François, à qui je fis part de mon idée, en fut si enchanté, qu'il commença vite à relever les pierres dont le jardin était encombré, et à les mettre en tas à la place où je voulais établir ma digue. Il y aurait travaillé tout le jour si je l'avais permis, mais d'autres soins, d'autres inquiétudes m'appelaient ailleurs; je voulais examiner mes plantations de jeunes arbres, celles de cannes à sucre, mes champs de blé et de maïs; et, d'après l'état piteux du jardin, j'avais tout à craindre. Je pris donc tristement le chemin de l'allée d'arbres fruitiers qui conduisait à Zeltheim, m'attendant à les trouver tous cassés, arrachés, et n'existant plus. O douce surprise! ils étaient, il est vrai, à demi couchés sur la terre, ainsi que les bambous qui les soutenaient, et les avaient fait plier comme eux sans se casser. Très-peu étaient déracinés, aucun entièrement; et je vis que, dans deux ou trois journées de travail, moi, Fritz et Jack nous pourrions les relever. Quelques-uns avaient déjà commencé à donner du fruit; il était tombé, et la petite

récolte de cette année était perdue ; mais c'était peu de chose auprès de ce que j'avais craint ; n'ayant plus de plant de ces fruits européens, je n'aurais pu les remplacer. Décidé d'ailleurs à habiter à présent toute l'année, ma solide maison de Zeltheim, à l'abri de la foudre et de la pluie, il était essentiel pour moi d'y avoir de l'ombre ; mes nouvelles plantations en donnaient peu encore, et je tremblais de proposer à ma femme, qui craignait la chaleur, de venir habiter entre ces rochers brûlans. Je l'avoue, je regrettais alors amèrement que le capitaine Jonhson n'eût pu venir nous emmener. Je réfléchissais tristement en regardant la masse de rochers immenses au-dessus de notre demeure, et la petitesse des arbres qui l'environnaient. François cherchait et cueillait des fleurs pour porter un bouquet à sa mère ; notre île en produisait de très belles, inconnues en Europe et dont j'ignorais le nom. Lorsqu'il en eut assez, il vint me les montrer : « Vois-tu, papa, me dit-il, la pluie les a un peu gâtées, mais aussi elle les a rafraîchies. Je voudrais qu'il plût encore, il fait si chaud ici ; s'il y avait seulement un peu d'ombre !

Le Père. Oui, c'est à quoi je pensais ; il y

en aura assez quand nos arbres seront grands; mais en attendant....

François. En attendant, papa, je vais te dire ce qu'il faut que tu fasses.

Le Père. Quoi donc, mon cher petit? quelle est ta bonne idée?

François. C'est de faire au-devant de notre maison une longue, longue galerie, qui soit large aussi; tu la couvriras de toile ou de ce que tu voudras; elle sera ouverte devant, mais elle nous garantira du soleil, et maman sera bien contente de pouvoir être à l'air et à l'ombre en même temps.

Le Père. Bien pensé, mon ami, excellente idée! je te promets que je vais la mettre à exécution le plus tôt possible, et que nous appellerons notre jolie galerie la *Franciade*, en ton honneur et gloire. »

Le bon enfant fit un saut de joie et vint m'embrasser en me disant: « Bien obligé, papa, mais n'en dites rien à maman, je vous en prie; je veux aussi lui ménager une surprise comme mes frères avec la voiture. Oh! si seulement la Franciade pouvait être finie avant que son pied fût guéri, et le jardin raccommodé; mais Fritz et Jack vont la tourmenter pour l'amener ici dans leur voiture.

Le Père. Nous leur parlerons là-dessus ; comme il faut qu'ils travaillent ici, ils n'auront pas le temps de la finir encore, et ta pauvre mère est loin de pouvoir descendre l'escalier. » En effet, en pansant son pied, le matin, je n'en avais pas été content ; l'eau d'arquebusade avait guéri les contusions, mais l'enflure et la douleur étaient les mêmes, et j'avais lieu de craindre que l'articulation ne fût pas remise. Mes connaissances en chirurgie n'allaient pas jusqu'à risquer une opération. Je voulus au moins, avant de l'entreprendre, essayer un remède aussi simple que l'eau fraîche pour les brûlures, et qui m'avait souvent réussi avec des villageois ; je l'avais d'abord proposé, mais elle s'y était refusée. Je me promis d'insister, et d'ordonner même, s'il en était besoin.

Nous reprîmes le chemin de Falkenhorst, mon petit François sautant de joie à chaque pas de ce que j'avais adopté son idée, et ne parlant que de sa jolie galerie. Je m'en occupais aussi, et j'en combinais l'architecture, qui me paraissait simple et facile : une rangée de fortes cannes de bambous plantées à distances égales au-devant de la façade de notre maison de rocher, et réunies dans le haut par

sont pour maman. Voyez, mon père, comme elle y sera bien. Nous avons voulu essayer la voiture dès qu'elle a été finie : maman dormait, Ernest, qui était à la fenêtre, nous aperçut, il descendit, et nous l'avons mis dedans pour qu'il pût nous dire si on y était bien.

ERNEST. A merveille ! mais il y faudrait deux coussins, un pour s'asseoir, l'autre pour s'appuyer, cela irait encore mieux. »

Toujours mon paresseux, pensai-je ; mais je saisis cette idée pour retarder la sortie de ma femme. Il s'agissait d'aller chercher du coton, de le préparer, de coudre les toiles, et tout cela devait nous laisser le temps de réparer le jardin et de faire la galerie. Je mis François dans le panier à côté de son frère, je dis à Fritz d'aller avec la voiture et ses frères visiter nos terres ensemencées, et je revins auprès de ma femme, qui dormait encore paisiblement. A son réveil, je lui dis ce dont nous étions convenus ; que le jardin et les arbres avaient besoin de quelques jours de travail, et que nous le commencerions dès le lendemain, en lui laissant Ernest pour la soigner et lui faire sa lecture. La main de ce dernier allait assez bien pour pouvoir rendre à sa mère tous les services dont elle avait be-

soin, mais il n'aurait pu encore travailler à la terre. Je dis à ma femme que je les avais envoyés tous quatre visiter nos champs. Ils revinrent vers le soir, et nous en rendirent un triste compte; le blé était complétement perdu, tant par la grêle que par l'éboulement des terres; nous le regrettâmes d'autant plus, qu'il nous en restait très-peu pour semences : nous nous étions fait une fête de manger du vrai pain, il fallut l'ajourner jusqu'à l'année suivante et nous contenter de gâteaux de manioc ou cassaves, et de pommes-de-terre. Le maïs avait moins souffert, et nous offrait aussi une ressource pour la farine; mais ce gros grain si dur nous donnait beaucoup de peine à réduire en poudre fine pour le pétrir. Fritz en revenait souvent à la nécessité de construire un moulin près de la cascade de Zeltheim, mais ce n'était pas l'ouvrage d'un moment, et nous avions le temps d'y penser; nous n'étions pas encore prêts à avoir du blé à moudre.

Sur quelques propos de mes aînés, je compris que François leur avait conté tous nos projets; ils ne dirent rien cependant qui pût les trahir, mais il fut convenu que, dès le lendemain de grand matin, je me rendrais à

Zeltheim avec Fritz, Jack et François, qui demanda à être de la partie, en disant, d'un petit air important, qu'il dirigerait les travaux du jardin, l'ayant déjà fait une fois avec sa mère. Celle-ci donna ses directions, se fit apporter sur son lit le sac des graines de légumes; elle les tria, les étiqueta, en indiquant le site qui convenait le mieux à chacune, et soupira en pensant que ce n'était pas elle qui les sèmerait.

Je pris ce moment pour insister sur le remède qu'elle avait refusé jusque alors; l'impatience d'être guérie lui fit consentir à l'employer. Elle s'en trouva si bien, que je me crois obligé de l'indiquer comme le meilleur spécifique contre les entorses ou luxations et foulures (1). Quand son pansement fut terminé, que nous eûmes fait un léger souper et adressé nos prières à Dieu, nous allâmes nous coucher pour nous préparer aux travaux du lendemain.

(1) Remède très-simple, et pour lequel on doit surmonter sa répugnance. Il consiste à envelopper le pied brûlé dans des linges trempés dans de l'urine humaine chauffée, et à renouveler souvent le pansement.

CHAPITRE XLIII.

Les projets pour Zeltheim; la caisse; le jardin, etc., etc.

Le lendemain nous nous levâmes tous de bonne heure et animés du même zèle; le paresseux Ernest même s'affligeait de ne pouvoir travailler avec nous, ainsi que la bonne mère. Après les soins ordinaires du matin, nous les quittâmes pour toute la journée, en leur donnant notre bénédiction et les provisions nécessaires pour leur dîner; nous emportâmes de notre côté une oie cuite de la veille et des pommes-de-terre prêtes à manger. Je fis atteler le char avec le buffle et le taureau, et j'envoyai Fritz et Jack au bois des bambous avec l'ordre d'en mettre sur le char autant qu'il en pourrait contenir, et d'en choisir des plus gros pour ma galerie; les autres étaient destinés au soutien de mes jeunes arbres, et c'est par eux que je voulais commencer mes travaux. François aurait désiré que ce fût par la Franciade ou le jardin: mais il se rendit en pensant aux bons fruits

que nos arbres nous donneraient si nous les empêchions de périr : des pêches, des pommes, des poires, et surtout des cerises ne lui étaient rien moins qu'indifférentes. Il consentit donc à m'aider plutôt que d'aller à ses tas de pierres, et à soutenir les arbres à mesure que je les relevais et que je les buttais autour des racines; il alla ensuite couper des roseaux pour les attacher. Il y était à peine, que ses cris attirèrent mon attention : « Papa, papa, il nous arrive de je ne sais où une grosse caisse, venez vite la recevoir. » Je courus, et j'aperçus en effet la caisse que nous avions vu flotter sur la mer, et que nous avions prise de loin pour une chaloupe; les vagues l'avaient amenée jusqu'à notre baie, elle s'était engagée dans les roseaux qui y croissent abondamment, et me parut même s'être enfoncée dans le sable. Il m'aurait été impossible de la tirer de là, seul avec mon petit François, et, malgré notre curiosité de savoir ce qu'elle contenait, il fallut attendre le retour de mes deux autres fils. Nous continuâmes à soigner nos arbres, et notre ouvrage était bien avancé, quand le chariot chargé de bambous arriva avec deux conducteurs harassés de faim et de fatigue. Il fallut com-

mencer par manger notre oie en nous reposant, et pour notre dessert quelques goyaves et des glands doux, échappés à l'orage, que mes fils avaient apportés. Fritz avait aussi tué dans le marais un très-gros oiseau, que je pris d'abord pour un jeune flamant, qui n'avait pas encore sa belle couleur pourpre, mais c'était un jeune casoar (1), le premier que j'eusse vu dans notre île. Cet oiseau est remarquable par sa grosseur extraordinaire, et par son singulier plumage, si court, si délié, qu'il ressemble plutôt à du poil qu'à des

(1) Le casoar, oiseau des Indes, trouvé depuis aux terres australes, est appelé *Emé* par les naturels du pays. Cet oiseau, ou plutôt ce bipède, car il marche plutôt que de voler, est plus grand que l'autruche, avec qui il a cependant plusieurs rapports, mais ses jambes et son cou étant moins longs, sa forme est plus élégante et plus gracieuse. Ainsi que l'autruche, ses ailes sont très-courtes; ses plumes sortent deux à deux d'un tuyau très-court attaché à sa peau. Elles ont les barbes dures, pointues, clairsemées, noires, luisantes, et ressemblent plus à du crin qu'à des plumes; celles du cou et de la tête sont si courtes et si claires que la peau se voit à découvert; on remarque au bout des ailes cinq piquans de différentes grosseurs, courbes en arc et dans les mêmes proportions que les cinq doigts de la main. Sa tête porte une crête rouge en forme de casque qui fait portion du crâne. Cet animal est très-difficile à atteindre par la rapidité de sa course.

tres, beaucoup de couteaux, parmi lesquels François eut le choix, et des ciseaux qui furent mis à part pour la maman; les siens commençaient à s'user; et moi, j'eus le plaisir de trouver au fond bon nombre de clous de toutes grandeurs et de toute espèce, et même quelques pattes et crampons de fer, dont je manquais absolument, et qui m'étaient bien nécessaires : je n'avais presque plus de ceux de notre vaisseau. Après que mes enfans se furent amusés à sortir et à regarder tous ces objets, et que j'eus mis à part ceux dont nous avions besoin pour le moment, je refermai la caisse, et, avec l'aide de mes fils, je la portai à Zeltheim et l'enfermai dans notre magasin. Comme l'inventaire de la caisse nous avait pris assez de temps, à peine pûmes-nous achever de relever, de buter et d'attacher tous nos arbres avant la nuit; elle était close quand nous arrivâmes à Falkenhorst, mes fils sur notre char, et moi le conduisant. Ma femme s'inquiétait, le flegmatique Ernest cherchait à la calmer, mais notre présence y réussit mieux. « Mère, lui dis-je en entrant, voilà tous tes poussins que je remets sous ton aile.

JACK. Et qui ne vous arrivent pas les

mains vides; voilà pour vous, maman, une belle paire de ciseaux, un gros paquet d'aiguilles, un autre d'épingles et un dé à coudre. Comme vous allez être riche à présent! et quand votre jambe et votre pied seront guéris, vous me ferez une jolie veste et un pantalon, dont j'ai grand besoin.

François. Et moi, maman, je vous apporte un miroir, pour que vous voyiez que vous êtes encore jolie; vous avez souvent grondé papa de ne vous en avoir pas pris un dans le vaisseau pour mettre droit votre bonnet; à présent vous serez bien coiffée. (Et il posa sur le lit de sa mère un petit miroir renfermé dans un étui de carton.) C'est pour donner aux sauvages, dit-il en riant, et je commence par vous.

— Je crois que je leur ressemble beaucoup, » dit ma bonne Lisbeth en arrangeant un peu le mouchoir de soie rouge et jaune qu'elle portait ordinairement autour de sa tête.

Jack. Oh! ce n'est que lorsque vous mettez le drôle de chapeau pointu que vous a fait Ernest.

François. Il pourrait aussi servir de conducteur au tonnerre.

— Que m'importe qu'il soit rond ou pointu, dit ma femme, il me garantira du

soleil, et c'est l'ouvrage de mon Ernest; lui seul m'a rendu ce bon office, et je lui en ai bien de l'obligation. »

Ernest était adroit et patient; ayant entendu sa mère se plaindre de n'avoir pas de chapeau, il avait essayé d'en faire un, en tressant des pailles de riz. Il y avait réussi, mais n'avait pas su arrondir le fond, qui se terminait en pointe, et était le sujet éternel des railleries de ses frères.

« Maman, dit Ernest, de son ton grave et réfléchi, je ne veux pas que vous ayez l'air d'une sauvage, encore moins que vous serviez de conducteur au tonnerre, ainsi mon premier ouvrage, quand je pourrai me servir de ma main, sera de vous faire un chapeau à forme ronde; vous me prêterez une de vos grosses aiguilles, et je prendrai, pour le coudre, la tête de Jack ou celle de François.

— Comment, ma tête! s'écrièrent-ils tous les deux.

Ernest. Oui, votre tête : mais rassurez-vous, je ne l'ôterai pas de dessus vos épaules; il suffira que celui qui me servira de modèle soit à genoux devant moi, seulement pendant une journée, et ne crie pas trop quand l'aiguille percera. »

Cette fois, les rieurs furent du côté de mon philosophe, et les railleurs se turent. Leur mère s'amusa de ce dialogue. Il fallut ensuite lui expliquer où nous avions trouvé ce que nous lui apportions. Mon présent était une hache légère, dont elle pouvait se servir pour couper le bois de son foyer; et un chaudron de fer battu, plus petit et plus commode que celui qu'elle avait. Fritz avait disparu, et revint, traînant avec peine son gros casoar : « Tenez, maman, dit-il en entrant, je vous apporte un petit poulet pour votre dîner; » et les rires et l'étonnement recommencèrent. Le reste de la soirée fut employé à le plumer pour en mettre cuire quelques morceaux le lendemain; puis nous nous couchâmes afin de pouvoir aller de grand matin travailler à notre jardin. Ernest prenait son parti de rester à la maison avec ses livres et sa mère, à qui il lisait beaucoup pour l'amuser et pour s'instruire; il arrangea aussi, avec des matelas, une espèce de dossier au moyen duquel ma femme pouvait être assise dans son lit, et travailler à la couture. De cette manière elle supporta, sans trop d'impatience, sa réclusion de six semaines, et mit tous nos vêtemens en bon

état. François faillit étourdiment trahir le secret de nos bâtimens; il la pria de commencer par lui faire un tablier de maçon.

La Mère. De maçon! cher enfant, est-ce que tu veux te bâtir une maison?

François. Je voulais dire de jardinier, je me suis trompé.

La Mère. A la bonne heure; j'aime mieux ce métier, où nous pourrons travailler ensemble. »

En attendant nous travaillâmes avec zèle, moi et mes trois fils, au jardin. Il y avait beaucoup à faire, mais trois ouvriers zélés et de bon courage avancent bien la besogne. Il s'agissait, non-seulement de le rétablir tel qu'il était avant l'orage, mais de faire la digue qui devait le garantir à l'avenir des inondations; c'est ce qui nous donna le plus de peine. Pendant que nous étions à l'ouvrage Fritz me proposa de pratiquer un conduit en pierre, pour faire écouler dans notre potager de l'eau du ruisseau, qui y rentrerait après avoir circulé autour de nos planches de légume. Cette idée nous épargnait tant de peines à l'avenir qu'il fallut bien l'adopter, et faire ce travail. Il fut considérable; il fallut creuser la terre assez profon-

dément à près d'un quart de lieue de longueur, et construire au fond notre conduit d'eau, en ayant soin de bien observer la pente. Fritz, assez bon géomètre, m'aida pour cette partie; Jack choisissait les pierres dans le lit du ruisseau, lui et Fritz les apportaient sur une claie, et François me les tendait à mesure. Je creusai aussi un étang au-dessus du jardin, où la conduite amenait l'eau, qui se réchauffait au soleil, et pouvait remplir à volonté, au moyen d'une écluse, les petits canaux d'arrosement : cet étang pouvait aussi nous servir de réservoir pour des petits poissons et des écrevisses, que nous trouverions tout prêts au besoin.

Nous nous occupâmes ensuite de la digue. J'avais été avant mon mariage instituteur en Hollande, ce qui m'avait donné l'idée d'une pareille construction, que je fis très-légère afin de pouvoir remédier facilement aux défauts que j'y trouverais. Elle devait nous garantir de la crue extrême du ruisseau, dans les temps de forte pluie, et de l'eau découlant des rochers. Nous traçâmes ensuite nos compartimens de jardin sur le plan que ma femme avait adopté; je fis seulement les sentiers plus larges et plus bombés, et j'en tra-

çai un qui allait en ligne droite à notre maison; je me promis d'y planter des arbustes en automne, pour que ma femme pût aller à l'ombre à son jardin, où j'arrangeai aussi une place pour une tonnelle de verdure, garnie de bancs sur lesquels elle pût se reposer. Il croissait contre les rochers une telle quantité de plantes grimpantes produisant des fleurs charmantes, que je n'avais qu'à choisir pour garnir bien vite mon treillage.

Tout cela et la fermeture du jardin, qui fut enclos d'une palissade de bambous contre les invasions des chiens et des chakals, nous prit près de quinze jours, pendant lesquels la guérison de nos chers blessés avançait. Ils se trouvaient si bien ensemble, qu'ils prenaient leur parti de nos absences nécessaires. Je leur laissais souvent François pour les soins du ménage et pour faire plaisir à sa maman; elle aimait aussi beaucoup Ernest, plus doux, plus tranquille que Fritz et Jack, et qui l'amusait par ses lectures.

Enfin le jardin fut fini, et François me tourmenta pour commencer sa galerie. Ses deux frères furent enchantés de mon plan, qui donnerait très-bonne façon, disaient-ils,

à notre demeure et l'empêcherait de ressembler à une caverne.

JACK. Une caverne, avec des portes et des fenêtres! où as-tu vu cela?

FRITZ. Ou bien une grotte de sel, si tu l'aimes mieux; mais elle n'en est pas moins bonne et commode, et le sera plus encore quand elle aura un joli balcon en colonnade, et à chaque bout un petit pavillon avec une fontaine au milieu.

LE PÈRE. Je n'ai pas dit un mot de ces pavillons; comment l'entendez-vous?

JACK. Oh bien nous, papa, nous en avons parlé; j'entends Fritz et moi. Ces pavillons sont de notre invention; la galerie s'appelera *Franciade*, à la bonne heure; mais l'un des cabinets s'appellera *Fritzia*, et l'autre *Jackia*, à vous servir.

LE PÈRE. Fort bien; mais où prendrez-vous l'eau pour vos fontaines?

FRITZ. A la cascade, mon père; elle n'est pas épuisée, et un filet d'eau viendra fort bien jusque chez nous.

LE PÈRE. Par enchantement, sans doute? je ne vois pas d'autre moyen de lui faire franchir cette distance.

JACK. Et n'y a-t-il pas des bambous dans le

monde, des cannes à sucre, des palmiers à sagou, dont un seul suffirait, et votre arbre à moelle, et tant d'autres qui ne demanderont pas mieux que d'apporter de l'eau dans nos fontaines ?

Le Père. Et de se percer tout seuls ? Petit fanfaron, je voudrais bien voir comment tu t'y prendras pour faire couler l'eau dans les tuyaux et les attacher l'un à l'autre.

Fritz. Laissez-nous faire, mon père, nous en viendrons bien à bout; puisque ces pavillons seront nos filleuls, c'est à nous à en avoir le soin. Si vous voulez bien seulement nous aider à les construire, nous nous chargeons des fontaines; pensez quel plaisir elles feront à ma mère! »

J'étais charmé de voir à mes fils de l'imagination, de l'invention et du zèle pour obliger leur mère : son malheur avait donné plus de force à leur amour filial; ils ne pensaient tous qu'à la consoler, à la distraire, à la caresser. Elle me disait quelquefois qu'elle bénissait cet accident, qui lui avait appris combien elle était aimée de ceux qu'elle chérissait.

CHAPITRE XLIV.

La forge; les fontaines; divers travaux.

Le lendemain était un dimanche, et j'en fus bien aise. Outre la solennité de ce jour, où j'aimais à m'occuper plus particulièrement avec ma famille de notre Créateur et de notre Sauveur, mes enfans, à l'exception d'Ernest, avaient besoin de ce jour de repos. Ils avaient mis un si grand zèle, une telle activité à l'exécution de nos projets pour procurer à leur mère une agréable surprise, que je craignais que Jack et surtout François n'eussent excédé leurs forces. Quand je laissais ce dernier à Falkenhorst, il se dépêchait vite de faire son ouvrage, et, dès qu'il avait préparé le dîner de sa mère, il se hâtait de nous joindre à Zeltheim pour nous apporter le nôtre, et travailler tout le reste du jour. Quelquefois, lorsqu'il était trop chargé, il montait sur le cou de son taureau; mais le plus souvent il venait à pied, et je le préférais, craignant toujours quelque incartade

de maître Vaillant, qui avait alors toute la fougue de la jeunesse. Je déclarai donc que je voulais que le jour du repos *du Seigneur* lui fût entièrement consacré et fût aussi celui de ma famille. La mère, heureuse de nous voir tous rassemblés autour d'elle, nous assura qu'elle serait bientôt guérie.

« Non pas sitôt, je vous en prie, lui dit Jack, pas avant quinze jours.

La Mère. Comment, mon cher enfant, serais-tu donc fâché de me voir debout avant quinze jours?

François. Oui, bien fâché. Vous voudriez courir, travailler, et vous vous casseriez encore la jambe; n'est-ce pas, mon père, il faut que maman ne se lève pas avant quinze jours, lorsque son jardin commencera à lever? » Elle rit et le lui promit.

Après une journée passée en actes de dévotion et en doux entretiens, mes fils aînés me demandèrent la permission d'aller se promener jusqu'à notre ferme de Waldeck, et j'y consentis. Ernest, qui depuis long-temps n'avait pas fait d'exercice, était bien aise de faire cette course; François n'aurait pas mieux demandé, mais j'exigeai de lui de rester avec nous, et lui donnai une leçon

de lecture et d'écriture. Ses frères revinrent avant la nuit : Fritz, avec un léger signe d'intelligence, me dit qu'il avait trouvé là bien du désordre, et qu'il serait essentiel d'y travailler quelques jours, ainsi qu'à nos plantations de maïs et de pommes-de-terre. C'était prendre ma bonne Elisabeth par son faible que de lui parler des provisions du ménage; elle nous encouragea à ce travail, en s'affligeant de ne pouvoir pas nous aider.

Le lendemain, quoique éveillé de bonne heure, je trouvai que Fritz et Jack étaient partis depuis long-temps. Je supposai qu'ils étaient à Zeltheim, où je me proposais de les aller rejoindre après avoir soigné notre bétail; mais, à ma grande surprise, je ne trouvai dans nos écuries que l'âne, s'ennuyant de sa solitude et faisant des *hi, ha,* à en perdre la tête; je l'apaisai en lui donnant à manger, et je fus bien aise de l'avoir pour faire cheminer sur lui mon bon petit François. Je m'aperçus aussi que mon chariot était démonté, et qu'ils avaient emporté les quatre roues; cela m'expliqua le but de leur émigration. Dans leur promenade de la veille, ils avaient sûrement cherché et découvert quelque arbre propre à faire les tuyaux de leurs

fontaines, et ils étaient occupés à l'abattre et à le transporter à Zeltheim. Comme je ne savais où les trouver, je les laissai à leur ouvrage, et j'allai prendre congé de ma femme et d'Ernest, qui était presque guéri; mais il n'aurait pas encore pu nous aider à notre grosse besogne, et soignait très-bien sa mère. L'âne porta François, qui sautait de joie de ce que j'allais enfin commencer sa galerie. J'en traçai d'abord le plan sur le terrain en prenant toutes mes mesures. A la distance de douze pieds environ du rocher qui formait la façade de notre maison, je marquai une ligne droite d'environ cinquante pieds que je divisai en dix espaces, de cinq pieds en cinq pieds, pour ma colonnade; les deux bouts furent réservés pour les pavillons que mes fils voulaient construire. J'étais occupé de mon calcul, et de faire planter par François des petits jalons aux places où je voulais creuser, quand j'entendis rouler le char, et que je le vis bientôt paraître escorté de mes deux braves ouvriers, la hache sur l'épaule. J'avais bien deviné : ils avaient cherché et trouvé la veille une espèce de pin qui leur avait paru ce qu'il fallait pour leurs tuyaux; ils en avaient abattu quatre de

quinze à vingt pieds chacun, et de la grosseur d'un sapin ordinaire, puis, ayant posé leurs arbres sur les roues à la distance nécessaire, ils avaient attelé leurs quatre bêtes à ce train, Jack les conduisait, et Fritz, placé derrière, veillait à ce que rien ne s'accrochât aux arbres et aux longues herbes. Ils avaient eu beaucoup de peine, mais le plus difficile restait à faire; il fallait percer ces arbres et les réunir solidement; nous n'avions aucun outil de fontainier propre à cet usage, ni tarière, ni boîtes en fer. J'avais, il est vrai, établi une petite fontaine à Falkenhorst, près de mon château d'arbre; mais le ruisseau était très-près, et mon sagoutier avait suffi, lorsque je l'eus vidé et partagé, pour conduire l'eau près de chez nous dans notre écaille de tortue. Ici la distance était plus grande, le terrain inégal, et pour avoir l'eau pure et fraîche, des tuyaux de fontaine souterraine étaient ce qu'il y avait de mieux. J'avais eu l'idée de prendre de nos grands bambous, Fritz me fit remarquer qu'il y avait des nœuds et qu'il serait difficile de les réunir solidement.

« Crois-tu, lui dis-je, que ce sera beaucoup plus facile avec tes arbres?

— Laissez-moi faire, mon père, me répondit-il; j'ai vu fabriquer des fontaines en Suisse, et j'espère y parvenir; commençons toujours par établir la galerie. Oui, cela va très-bien; allons vite, que chacun fasse un creux, je vais chercher les bambous que nous voulons y placer. »

Il en apporta douze, qu'il choisit parfaitement égaux pour la hauteur et l'épaisseur. Lorsqu'ils furent plantés en ligne, à cinq pieds de distance, ils formaient une colonnade très-agréable à l'œil et très-régulière; nous les assujétîmes fortement en terre, et cet ouvrage assez long et pénible termina notre journée. François courait du haut en bas de la galerie, et l'appelait *le palais de maman.* « Et c'est moi pourtant qui l'ai inventé, » disait-il en se pavanant. Ses frères rabattirent son petit orgueil en vantant leurs deux pavillons et leurs fontaines comme le principal ornement de la galerie. « Elles ne coulent pas encore, répondait François, et mes colonnes sont déjà de bout. » Pour terminer ce petit débat de vanité je donnai le signal du départ. François monta l'âne, Fritz son Leichtfus, Jack son buffle, et moi je conduisis la vache et le taureau qui traînaient le chariot.

Nous fûmes obligés d'altérer un peu la vérité en rendant compte à ma femme des travaux de la journée. Quoique nos mensonges fussent très-innocens, je n'aimais pas à donner cet exemple à mes fils et à leur apprendre qu'on peut transiger avec la vérité, aussi je me hâtai de couper court aux questions, en en faisant à mon tour sur les lectures d'Ernest, auxquelles ma femme prenait chaque jour plus de goût; jusqu'alors, toujours occupée de son ménage et de sa nombreuse famille, elle avait eu peu de temps à donner à la lecture et à l'étude. La petite bibliothèque de notre ancien capitaine était très-bien composée; outre beaucoup de voyages sur mer, qui l'intéressaient vivement, il y avait aussi quelques bons historiens et quelques ouvrages de poésie pour laquelle Ernest avait du goût et même du talent. Il lisait bien et pouvait expliquer à sa mère ce qu'elle ne comprenait pas; leur amour-propre à tous deux en était flatté, Ernest était fier de montrer sa science, et ma femme d'avoir un fils savant, aussi se plaisaient-ils beaucoup ensemble. Cependant Ernest demanda la permission de venir avec nous à Zeltheim le lendemain, et j'admirai

le bon cœur de François, qui tenait si fort à la construction de sa galerie, et qui offrit tout de suite à son frère de le remplacer auprès de maman; mais qui sait s'il n'y avait pas aussi là-dessous un peu d'amour-propre? on peut toujours en découvrir dans les meilleures actions des hommes. Il était bien aise que son frère Ernest vît sa belle invention de la Franciade, et lui donnât à son retour les éloges qu'il pensait lui être dus. Quoi qu'il en soit, Ernest accepta, et le lendemain je me mis en marche avec lui; Fritz et Jack avaient encore pris les devans. Pendant la promenade du dimanche ses frères lui avaient raconté leurs projets, et sa curiosité était excitée; mais en même temps je vis qu'il éprouvait un sentiment pénible de n'être pour rien dans les surprises que ses frères préparaient à leur mère. « Ce n'est pas ta faute, lui dis-je pour le consoler, et tu n'es pas en arrière avec ta bonne maman; tu soignais ses maux, tu cherchais à l'en distraire pendant que tes frères lui ménageaient des surprises; et ne lui as-tu pas fait un chapeau de paille?

— Vous m'y faites penser, me dit-il; la forme n'en est pas gracieuse, je veux lui en

faire un autre qui lui plaira davantage; j'irai moi-même demain matin choisir des pailles. »

Tout en discourant, nous arrivâmes à Zeltheim. Depuis que nous en approchions, nous entendions un bruit singulier, qui se répétait en écho contre les rochers, cessait quelquefois tout-à-fait, et recommençait ensuite. Je n'aurais pu définir ce que c'était, mais j'en connus bientôt la cause. Dans une anfractuosité du rocher, j'aperçus un feu ardent sur lequel Jack, armé d'un petit bambou, soufflait sans cesser, pendant que Fritz tournait et retournait sur les charbons une barre de fer; lorsqu'elle était rougie, il la posait sur une enclume que j'avais apportée du vaisseau; chacun d'eux à l'envi frappait dessus avec un marteau pour *l'appointir*.

« Bravo, mes apprentis forgerons, m'écriai-je, il faut essayer de tout, et retenir ce qui est bon. Viendrez-vous à bout de votre tarière (instrument à percer)? je suppose que c'est là votre but.

Fritz. Oui, mon père, nous réussirions si nous avions un bon soufflet de forge, c'est là ce qui nous manque; voyez cependant, notre barre est déjà très-appointie.

Le Père. Ce n'est pas le tout, il faudrait

qu'elle fût arrangée en vis sans fin, et tranchante, sans quoi vous n'en viendrez pas à bout. »

Fritz était un petit opiniâtre, que rien ne rebutait, et qui ne voyait rien d'impossible. Il avait tué la veille un kangurou, ce qui lui arrivait souvent; il l'avait écorché et fait cuire pour notre dîner; la peau lui servit pour se faire un soufflet de forge. Il la cloua, le poil en dehors, n'ayant pas le temps de la tanner, à deux planchettes de bois percées de quelques trous; il y adapta un roseau, le suspendit, au moyen d'une longue corde et d'un pieu à côté de son foyer, et Jack avec la main ou le pied fit agir le soufflet sur les charbons, si bien que dans l'instant le fer était rougi et très malléable. J'avais aussi apporté du vaisseau le soufflet pour la forge, mais, faute d'autre, ma femme l'avait démonté et s'en était servie dans sa cuisine. Je lui montrai à tourner le fer de manière à en faire une vis assez grossière, mais qui me parut pouvoir remplir son but; à l'autre bout on forma un anneau, dans lequel on plaça un morceau de bois transversal, afin de pouvoir tourner la vis. Nous en fîmes d'abord l'essai; un des arbres fut posé sur deux

appuis, et Fritz et moi nous tournâmes si bien le foret, en retirant les copeaux à mesure, que nous eûmes percé notre arbre en assez peu de temps, en commençant à chaque bout. Fritz ne se sentait pas de joie. Jack ramassait les copeaux à mesure et les portait dans notre cuisine, disant que sa mère serait charmée de les avoir pour allumer son feu. Ernest se promenait en dedans des colonnes, marquait la place où il s'établirait pour lire, donnait des conseils à ses frères pour l'architecture de leurs deux pavillons, et, s'apercevant qu'on se préparait à percer encore un arbre, il alla se promener au jardin pour voir la digue. Il en revint très-enchanté, mais avec un air préoccupé, et cependant, plus actif qu'à l'ordinaire, il voulut absolument aider à percer les tuyaux, m'assurant que sa main, que la peau commençait à peine à recouvrir, ne lui faisait plus de mal. Comme nous n'avions qu'un seul outil pour cet ouvrage, nous ne pouvions y travailler tous les quatre, je m'en chargai seul, et j'envoyai Ernest aider ses frères à la forge; il pouvait activer le soufflet sans se faire mal, et mes jeunes forgerons aplatir le fer dont ils voulaient faire des *boîtes* pour tenir ensemble leurs

tuyaux : ils y réussirent assez facilement, et s'occupèrent ensuite à creuser la terre pour les placer. Ernest, qui savait assez bien la géométrie et l'arpentage, leur fut utile pour donner à leurs tuyaux la pente et les niveaux nécessaires, et les comblait de joie en leur disant qu'ils pourraient facilement avoir un jet d'eau. Mais je ne fus pas de cet avis ; outre que tout ce qui annonçait des prétentions et du luxe me paraissait déplacé dans notre île, si simple, si agreste, nous n'avions pas les moyens de faire les tuyaux et les boîtes de fonte, et cette recherche inutile prendrait un temps qui pouvait être mieux employé. Je trouvais déjà que les pavillons étaient de trop, et que nous aurions pu nous borner à la simple galerie, mais je ne voulus pas contrarier mes fils dans le projet de causer une surprise agréable à leur mère; une fontaine à sa portée était d'abord de première nécessité, et deux n'y gâtaient rien. Je les laissai donc combiner ensemble leur élégante architecture, et je m'occupai du moyen de couvrir mon long balcon ; il fut bientôt trouvé. Lorsque j'eus posé au-dessus de mes colonnes une planche taillée en arcade, qui les réunissait, et qui fut solidement clouée, j'établis

dessus des bambous, qui s'appuyèrent en pente contre le rocher; et puisque j'avais à présent une forge et des forgerons, je leur fis faire des crampons de fer au moyen desquels je les attachai au roc avec un ciseau de maçon, qu'ils me firent aussi très-passablement, et ils réalisèrent à la lettre le proverbe : *En forgeant on devient forgeron.* Lorsque mon toit de bambous fut solidement établi, les cannes aussi près qu'elles pouvaient l'être, je garnis les intervalles de terre grasse que je trouvai près du ruisseau; je coulai de la gomme par dessus, et j'eus un toit imperméable et très-brillant : on aurait dit qu'il était vernissé et rayé de vert et de brun. Je relevai ensuite le terrain d'un pied pour qu'il n'y eût point d'humidité, et je pavai l'intérieur de la galerie avec mes carrés de pierres du rocher, que j'avais gardées en provision. On comprend que tout ce que je viens de détailler fut l'ouvrage de plusieurs jours, avec l'aide de Fritz et de Jack, tous deux bons travailleurs, et dans la force de l'âge; et d'Ernest et de François tour à tour. L'un restait alternativement auprès de la mère, qui commençait à se lever, mais n'osait encore hasarder de marcher. Dans les momens où

il n'était pas auprès d'elle, Ernest travaillait à lui faire un chapeau, et n'empruntait point la tête de ses frères pour modèle; il leur cachait au contraire son ouvrage, mais leur aidait pour leurs pavillons, au moins par son intelligence. Ils leur donnèrent une forme très-élégante, un peu dans le genre chinois; ils étaient exactement carrés, formés par quatre colonnes, un peu plus hautes que le toit de la galerie; le toit, à quatre pans, finissait en pointe, et donnait l'idée d'un grand parasol. Les précieuses fontaines furent placées au milieu; le bassin, à hauteur d'appui, fut encore formé de la carapace de deux tortues de notre réservoir maritime, qui furent impitoyablement sacrifiées à cet usage, et fournirent abondamment à la cuisine pendant plusieurs jours. Elles succédèrent au casoar qui nous avait fait une bonne nourriture; sa chair a le goût du bœuf, et fait un excellent bouillon.

Pour en revenir à nos jolies fontaines, Ernest fournit l'idée de masquer le bout du tuyau perpendiculaire qui amenait l'eau dans le bassin, d'un massif de coquillages; on en trouvait de toute espèce au bord de la mer, des plus brillantes couleurs, et des formes les

plus bizarres et les plus variées. Ernest, qui aimait avec passion l'histoire naturelle, en faisait une collection et cherchait à les nommer d'après les descriptions qu'il trouvait dans les livres de voyages. Il découvrit des moules qui, dépouillées de leur enveloppe maritime, offraient les couleurs les plus vives du prisme et ressemblaient à des pierres précieuses, et plusieurs autres décrites par les naturalistes; l'étoile de mer, les trochus, le cône ou rouleau orangé; d'autres, du lapis le plus pur ou d'un beau couleur de rose; des volutes de toute espèce, etc. Ces différens coquillages, d'une beauté éblouissante, furent placés autour du tuyau enduit de terre glaise; une volute, en forme gracieuse de coupe antique, reçut l'eau et la fit retomber avec grâce en petite nappe dans la grande écaille de tortue; un petit canal la conduisait ensuite hors des pavillons. Le tout fut exécuté bien plus vite que je ne l'aurais imaginé; l'effet surpassa aussi de beaucoup mon attente, et donna un prix infini à notre demeure, en la garantissant de la chaleur. Gloire en fut rendue au premier inventeur, M. François, et le nom de la Franciade fut écrit en grosses lettres sur l'arcade du milieu; *Fritzia* et *Jacktia*

furent écrits de même au devant des pavillons. Mon pauvre Ernest seul n'était pas nommé et n'en paraissait pas trop affecté; il avait pris un grand goût pour la promenade et la botanique, et l'avait communiqué à Fritz. Quand nos ouvrages de Zeltheim furent terminés, ils nous laissaient à notre tour soigner notre chère convalescente, et faisaient ensemble des excursions qui duraient quelquefois des journées entières. Comme ils en rapportaient presque toujours quelque pièce de gibier ou quelque fruit nouveau, nous leur pardonnions leurs absences, et ils étaient toujours bien reçus. Tantôt c'était un kanguroo ou un agouti dont la chair ressemble au lapin de garenne, mais est plus succulente; quelquefois des cygnes, des pigeons, des canards de mer, et même des perdrix. C'était la chasse de Fritz, qui ne sortait jamais sans son fusil et ses chiens. Ernest nous apportait des curiosités naturelles très-amusantes, des cailloux, des cristaux, des pétrifications, des insectes, des papillons de toute beauté; quelquefois aussi des fleurs admirables par leurs formes et la variété de leurs couleurs, par leur parfum, et dont aucune fleur d'Europe ne peut donner l'idée; ou des fruits que

nous commencions toujours à faire goûter à notre singe, et dont quelques-uns se trouvèrent excellens. Je citerai d'abord entre autres précieuses acquisitions deux palmiers bien intéressans, celui nommé papyracée (1) ou guajaraba et le palmier-dattier (2); ce

(1) Papyracée ou guajaraba; sa tige est ronde, compacte, rougeâtre; sa feuille est fort grande, vert brun, épaisse et ronde; on peut écrire dessus avec un stylet. Son fruit est une espèce de raisin, gros comme une aveline, de la couleur des mûres, contenant un noyau fort dur. Ce fruit est très-bon à manger.

(2) Le palmier-dattier est un arbre de la grande espèce des palmiers; le tronc est gros, droit, cylindrique et sans branches; sa hauteur surpasse huit brasses; son écorce est épaisse et chargée d'écailles, placées symétriquement, six par six, et en quinconce régulière, ce qui donne de la facilité pour monter au-dessus et cueillir son fruit. La couleur du tronc nu est fauve; il est composé de longues fibres épaisses, ligneuses, et cependant légères. Le jeune palmier-dattier a dans le milieu de son tronc une espèce de moelle bonne à manger; avancé en âge, cette moelle se durcit, on n'en trouve plus que dans le sommet; plus vieux encore, il n'y en a que dans les boutons du sommet: molle, blanche, charnue, douce et savoureuse, les Arabes en sont très-friands; mais comme cette moelle est le germe productif des branches, l'arbre meurt lorsqu'on le coupe. La palmier-dattier est terminé par une seule tête conique composée de quarante à quatre-vingts branches feuillées et disposées en couronne; les plus anciennes se courbent en arc et se

dernier surtout présente une telle utilité dans toutes ses parties, que nous ne pûmes

fanent. Des aisselles des branches sortent des grappes qui ont chacune leur enveloppe, et qui portent des fleurs dans le palmier mâle et des fruits dans le palmier femelle. La côte de la branche feuillée est très-grande, verdâtre, lisse et luisante; étant vieille elle se creuse en gouttière. Cette côte est terminée par des feuilles semblables à celles du roseau et qui sont persistantes; elles sont en très-grand nombre, soutenues sur des espèces de queues ligneuses et tellement adhérentes à la côte qu'on ne peut les en arracher qu'à grande peine. Elles sont larges de deux pouces, longues d'une coudée, fort pointues, d'un vert pâle et pliées par le milieu. Au sommet du palmier et à la base des côtes se trouvent plusieurs sortes d'enveloppes à réseau, semblable à l'étoupe ou gros chanvre, représentant une nasse de chasseur. Ces enveloppes de couleur jaune servent à mettre à couvert, non-seulement les branches feuillées, mais les jeunes grappes. Les fleurs naissent encloses dans une autre grosse enveloppe que l'on nomme *élaté;* cette enveloppe s'ouvre et laisse paraître des fleurs blanches, disposées en grappes, et à ces fleurs succède le fruit, de même en grappes appelées *régime*, portant cent quatre-vingts à deux cents dattes, qui sont mûres dans le mois d'août.

Le palmier-dattier se plaît dans les terrains sablonneux et les pays chauds; on les acclimate en Italie et même dans la France méridionale. Cet arbre, précieux sous tous les rapports, sert en Afrique de bois de charpente; on en fait des pieux qui résistent à l'humidité; ses feuilles servent à couvrir solidement les cabanes. On

assez bénir le ciel et nos enfans de cette excellente trouvaille; les dattes étant particulièrement bonnes à demi séchées, ma femme se réjouissait de s'occuper de cette provision. On comprend que nos fils nous apportèrent seulement les fruits, mais nous nous promîmes de transplanter les arbres mêmes autour de nos demeures. Nous fûmes donc bien loin de nous opposer à des courses qui nous étaient aussi avantageuses; mais elles avaient un autre but que je ne connaissais pas encore, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant. Je faisais aussi des promenades avec l'un ou l'autre de mes fils cadets; c'était toujours du côté de Zeltheim que nous diri-

fabrique aussi des vases et des plats avec l'enveloppe des grappes, qui est d'une matière flexible et qui se durcit comme la corne. Avec les hampes des feuilles on fait des cordes très-fortes et des chaussures, et l'enveloppe en réseau sert de filet pour la pêche. La moelle et même les jeunes branches fournissent une nourriture délicate, et les dattes, préparées de plusieurs manières, une diversité de mets sains et agréables. On en compose aussi une espèce de vin qui peut se changer en vinaigre en jetant de l'eau sur les dattes et la laissant fermenter. Le palmier-dattier renferme aussi des vertus médicinales. Ses fruits fortifient l'estomac et adoucissent la poitrine, mais il faut en user avec modération. (*Voyez Valmont de Bomare, Dictionnaire d'Histoire naturelle.*)

gions de préférence nos pas, soit pour soigner notre naissant jardin, soit pour voir si tous nos travaux étaient toujours en bon état, pour recevoir la maman, dont la guérison s'avançait journellement; mais comme il s'agissait de beaucoup marcher pour tout voir, j'exigeai qu'elle fût entièrement rétablie. En attendant, mes deux garçons ne pouvaient se lasser d'admirer leur galerie et leurs pavillons, et d'assurer qu'il n'existait pas en Europe une aussi belle habitation; je dois convenir que l'effet en était charmant, et que ce petit coin, entre des rochers pittoresques, ayant au devant la baie du Salut, qui donnait l'idée d'un petit lac, entouré à présent d'arbres de toute espèce, de jolis sentiers et d'une forte palissade de beaux figuiers d'Inde, et d'aloès, présentait une retraite aussi sûre qu'agréable. J'aurais désiré seulement que le jardin de ma femme fût plus rapproché, mais comme on ne peut pas tout avoir, je m'en consolais, en espérant qu'elle reprendrait ses forces.

CHAPITRE XLV.

La surprise et la grotte.

Un jour nous étions, Jack et moi, à Zeltheim, Fritz et Ernest étaient en course depuis long-temps, l'un avec son fusil, l'autre avec un sac, dans lequel il mettait ses trouvailles : notre projet était de sarcler le jardin et d'achever la tonnelle de feuillage. Je passai d'abord à la maison pour y prendre les outils nécessaires. Nous rendîmes un nouvel hommage à nos constructions; le soleil éclairait les beaux piédestaux des fontaines, et les coquillages réfléchissaient les plus brillantes couleurs. Pendant que Jack les admirait et se délectait à entendre couler l'eau, j'examinais le toit de ma galerie, et je crus m'apercevoir qu'une place demandait quelques réparations; j'appelai Jack pour m'aider à dresser notre grande échelle de corde, que j'avais apportée de Falkenhorst, et qui m'avait servi utilement pour achever ce toit. Mais nous la cherchâmes en vain; elle fut introuvable, et ce n'était pas un objet assez

petit pour échapper aux recherches. Nous étions si bien à l'abri des voleurs dans notre île solitaire, que je ne pouvais accuser que mes fils aînés, qui l'auraient sans doute emportée pour grimper plus facilement sur quelque cocotier. Je me tranquillisai et nous prîmes le chemin de notre jardin, le long de la paroi de rochers. Depuis notre arrivée j'entendais un bruit sourd et continuel, qui paraissait venir de ce côté, et me donnait de l'inquiétude : c'était toute autre chose que le bruit de la forge; nous venions de passer devant elle, elle était éteinte, et mes forgerons bien loin de là. Mais à peine avions-nous fait quelques pas en côtoyant les rochers, que le bruit augmenta et devint enfin si fort, à mesure que nous avancions, que j'en fus vraiment alarmé. Etait-ce l'annonce d'un tremblement de terre, peut-être de quelque explosion volcanique? J'avais lu dans nos livres de voyages que la plupart des îles de la mer du Sud renferment des volcans. Je n'étais pas assez versé dans la géologie et la minéralogie pour avoir pu m'assurer si nos rochers étaient d'une nature volcanique; je savais seulement qu'ils renfermaient une mine de sel, puisque notre demeure y était

construite. J'avais lieu de croire, par la nature du roc, exactement semblable à celui que j'avais percé, que cette mine se prolongeait au loin, mais je ne savais point s'il ne s'y mêlait pas quelques substances hétérogènes qui pouvaient produire dans l'intérieur cette singulière détonation. Plus nous avancions et plus elle augmentait. Je m'étais arrêté devant la place où le bruit se faisait le plus entendre, à moitié chemin environ de notre jardin; le rocher présentait partout une surface pleine et unie, contre laquelle on semblait frapper à coups redoublés; de temps en temps on entendait comme la chute d'une pierre, et l'on n'en voyait tomber aucune. J'étais demeuré incertain sur ce que je devais faire; la curiosité me disait de rester, et une sorte de terreur, de m'éloigner avec mon enfant; mais Jack, toujours téméraire, ne voulut pas entendre parler de s'en aller avant d'avoir découvert la cause du phénomène. « Si François était là, disait-il, il assurerait que ce sont les malins Gnomes qui travaillent sous terre, et il aurait une belle peur; pour moi, je crois tout simplement que ce sont des gens qui viennent faire là-dedans des provisions de sel.

Le Père. Des gens! mais, Jack, tu ne sais ce que tu dis; je pardonnerais plutôt les Gnomes de François, c'est du moins une idée poétique, et la tienne est complétement absurde. D'où veux-tu que viennent ces gens? par où veux-tu qu'ils soient entrés dans ce rocher? notre île est-elle habitée par d'autres gens que nous? Je voudrais à ton âge te voir une façon de juger plus raisonnable.

Jack. Mais que voulez-vous donc que ce soit, mon père? Ecoutez....... ne dirait-on pas qu'on veut abattre le rocher?

Le Père. J'avoue que je n'y comprends rien; c'est quelque convulsion intérieure de la nature; et, comme nous en ignorons le résultat ainsi que la cause, il serait plus prudent de nous en éloigner; ce qu'il y a de sûr, c'est que ce ne sont pas *des gens*, comme tu disais. » J'avais à peine achevé ma phrase, lorsque j'entendis distinctement des voix humaines; je ne pouvais discerner aucun mot, mais on parlait, on riait: il me sembla même que j'entendis frapper des mains; je fus complétement pétrifié et saisi d'un tremblement général. Jack, plus courageux que moi, battait aussi des mains de joie d'avoir deviné juste. « Que vous avais-je dit, mon père?

n'avais-je pas raison, ne sont-ce pas des gens par là derrière, des amis, j'espère? » Et il avançait tout près du rocher, lorsqu'il me parut qu'il s'ébranlait; le bruit qui avait cessé, recommença plus fortement. Bientôt je vis une pierre tomber en dehors, puis deux, puis trois; je saisis mon fils au milieu du corps pour l'entraîner. « Viens-donc, tu veux donc être écrasé? » Au moment même une pierre tombe encore, et nous voyons s'avancer deux têtes au travers du trou....... c'étaient celles de Fritz et d'Ernest. On peut juger de notre surprise, de notre joie, de nos questions. En deux sauts Jack fut à l'ouverture, ses frères l'aidèrent à passer; tous trois travaillèrent ensuite à l'agrandir; ce qui leur fut facile, à l'aide de pieux de fer et de gros marteaux. Dès que je pus y passer, j'entrai et je me trouvai dans une véritable grotte de la plus belle dimension, de forme arrondie, baissée vers le fond et s'élevant en forme de voûte séparée en deux parties à peu près égales, entre lesquelles on apercevait le ciel, et qui laissait pénétrer l'air et même un peu de lumière dans la grotte, éclairée de plus par deux grosses lampes de calebasses. Dès deux côtés de l'ouverture

que mes fils avaient faite, en regardant celle du haut, je vis que ma grande échelle y était suspendue et descendait à quelques pieds du sol; alors je compris par quel chemin mes jeunes ouvriers avaient pénétré dans cette retraite intérieure, dont il était impossible de se douter au dehors. Mais comment l'avaient-ils découverte, et que voulaient-ils y faire? voilà les deux questions que j'énonçai presque à la fois. Ernest répondit d'abord à la seconde. « J'en veux faire, dit-il, un lieu de repos pour ma mère quand elle ira à son jardin; mes frères ont tous bâti quelque chose pour elle, à quoi ils ont donné leurs noms; j'ai voulu que quelque endroit de notre île lui rappelât aussi son Ernest, et je vous présente la grotte *Ernestine.*

— Et dans la suite, dit Jack en la parcourant des yeux, on pourra y faire un joli logement pour le premier de nous qui se mariera.

Le Père. Autre rêverie de cette tête légère; où crois-tu donc trouver une femme dans cette île, puisque vous voulez-y rester? Penses-tu en découvrir entre ces rochers, comme tes frères y ont découvert une grotte?

Fritz. Quant à moi, je ne demande qu'à y trouver du gibier.

Ernest. Et moi des plantes et des curiosités naturelles.

Jack. Moi je ne serais point fâché d'y trouver une gentille petite amie. »

Pour faire cesser cette conversation, au moins inutile, je dis à mon fils aîné de nous raconter ce qui les avait amenés là.

Fritz. Absolument le hasard, mon père, ou plutôt notre bonne étoile. Peu de jours après que nos travaux de Zeltheim furent terminés, nous nous promenions, Ernest et moi, autour de ces rochers; il me parlait de son désir de causer aussi une surprise à ma mère, pour fêter son rétablissement, mais il ne savait à quoi se décider. « Je voudrais, me disait-il, lui procurer un moyen de se reposer à l'ombre, en allant à son jardin; ce sentier est brûlant et n'offre pas le moindre ombrage; ces jeunes arbres n'en donneront pas de long-temps; si nous faisions ici une tente? » Mais le sentier était trop étroit, et le rocher, échauffé par le soleil, était comme un poêle. Nous étions là à réfléchir sur ce qu'il pouvait faire, quand j'aperçus tout-à-coup au sommet du rocher un petit quadrupède charmant, et que je n'avais point encore vu dans notre île. A sa forme svelte et légère, à sa

belle couleur fauve, à son attitude, je l'aurais pris pour un jeune chamois si j'avais été en Suisse; mais Ernest me dit avec raison que le chamois ne se plaît que dans les pays froids et près des glaciers; qu'il croyait que c'était une gazelle ou un antelope, et, comme cet animal ne se trouve guère qu'en Afrique, aux Indes orientales et au Sénégal, il pensait que celui-là était la gazelle de Guinée ou celle de Java, que les naturalistes désignent sous le nom de memina chevrotain (1). Vous

(1) La gazelle ou antelope est un charmant quadrupède à pied fourchu et de l'ordre des ruminans; leurs caractères distinctifs sont des cornes creuses et persistantes, cannelées, et se rapprochant par les bouts, comme les branches d'une lyre. Leurs oreilles sont assez grandes, droites et terminées en pointe, sans poil en dedans, où la peau est noire et polie comme de l'ébène. Leur taille est élégante et svelte; elles varient de grandeur suivant les pays, mais n'excèdent pas celle du chevreuil ou de la chèvre domestique, et sont souvent plus petites. Leurs jambes, extrêmement fines et déliées, sont plus courtes devant que derrière, ce qui leur donne une grande facilité pour courir en grimpant, ainsi que le chamois, qui est la gazelle européenne. Elles gravissent les rochers les plus escarpés avec une vitesse incroyable; c'est dans cette agilité de course que consiste leur défense : le moindre bruit les fait partir comme un trait, et il est très-difficile de les atteindre. Leur couleur gé-

comprenez, mon père, que le désir d'avoir ce charmant animal mort ou en vie s'empara de moi tellement que j'essayai de gravir le rocher sur lequel elle restait comme immobile, un pied levé et sa jolie tête se tournant de tous côtés. Je ne pus parvenir à grimper sur ce roc à pic et tout uni; j'aurais d'ailleurs fait fuir la gazelle, qui est d'un natûrel timide et farouche. Je me rappelai que près de Zeltheim il y avait une place où la bande du roc paraissait interrompue et offrait une espèce de passage pour le tourner; j'y courus, Ernest m'accompagna, et nous trouvâmes qu'en effet nous pouvions, avec un peu de peine, escalader le roc un peu plus bas, là où il présentait plusieurs inégalités. Ernest se moquait de moi, il me demandait si je croyais que ma gazelle m'attendrait paisible-

nérale est fauve plus ou moins foncée sur le dos et blanche sous le ventre, avec une bande brune qui sépare ces deux couleurs; leurs yeux sont noirs, assez grands, et très-vifs et brillans. Elles aiment les contrées chaudes et sablonneuses. On en rencontre des troupeaux dans les déserts de l'Afrique. Celle connue sous le nom de memina ou chevrotain de Java est un peu plus grande, d'un fauve plus foncé avec des bandes blanches et point de cornes. (*Dictionnaire d'histoire naturelle.*)

ment. N'importe, je voulais au moins l'essayer; un bon chasseur ne connaît ni peines ni difficultés. Je dis à mon frère qu'il pouvait rester et m'attendre, mais bientôt il eut autant d'envie que moi de gravir au sommet; il crut voir briller dans les fentes du rocher une fleur de la plus belle couleur de rose qu'il ne connaissait point encore. Mon savant botaniste jugea que c'était une érica ou bruyère arbre, et voulut s'en assurer : ainsi, nos deux passions mises en activité nous firent surmonter les difficultés; et nous aidant l'un l'autre, nous nous accrochâmes aux pierres, aux buissons, nous parvînmes au-dessus de la bande de rochers, et nous fûmes déjà récompensés de nos fatigues par la vue superbe qui s'offrit à nous de tous côtés. Nous en reparlerons, mon père; j'ai pu déjà me faire une idée de la contrée dont les rochers nous séparent, revenons d'abord à ce que vous voulez savoir, à la découverte de cette belle grotte. J'allais en avant, regardant de tous mes yeux si je ne voyais pas ma jolie gazelle, et j'eus le plaisir de la retrouver encore, léchant un morceau de roc, où sans doute elle trouvait du sel. Il me semblait que j'en étais à peine à cent pas, et, quoique je

n'eusse d'autre chemin que des pointes de roc et des pierres, j'avançais doucement, tenant mon fusil en joue, lorsque je fus tout-à-coup arrêté dans ma marche par un précipice qui ne laissait aucun passage. Les rochers recommençaient au-delà en pointes saillantes, mais aucun moyen de passer; l'ouverture, sans être très-large, l'était trop cependant pour pouvoir la traverser. Le joli quadrupède était sur le rocher, vis-à-vis de moi; mon coup de fusil aurait peut-être pu l'atteindre; mais à quoi m'aurait servi cette cruauté, également je ne pouvais l'avoir? et si je l'avais seulement blessé sans le tuer, quels auraient été mes regrets! Je laissai donc au hasard le soin de me le faire retrouver, et j'examinai l'ouverture, qui me parut assez profonde, mais me laissait voir le sol, blanc comme celui de notre précédente grotte. J'appelai Ernest, qui était resté en arrière avec ses plantes et ses cailloux, pour lui faire part d'une idée qui m'était venue tout-à-coup : c'était de faire là le reposoir de notre bonne mère. « Je crois, lui dis-je, que le fond de ce précipice est de niveau avec le sentier qui conduit au jardin; nous ferons là une ouverture en forme de grotte natu-

relle, et ce sera précisément ce que tu veux.

— C'est fort bien, me dit Ernest, et je te remercie de ta bonne pensée; il nous sera facile de nous assurer de la profondeur et du niveau, au moyen d'une ficelle attachée à une pierre, mais il ne sera pas aussi aisé de descendre là bas tous les jours pour y travailler, et de remonter pour aller coucher chez nous.

— Qui nous empêche, lui dis-je, de l'ouvrir là bas, par devant, comme nous avons fait à Zeltheim.

— J'aimerais beaucoup, me répondit Ernest, travailler dans l'intérieur, si cela nous était possible. D'abord nous serions plus au frais, c'était au printemps que nous travaillâmes à Zeltheim, l'atmosphère était moins brûlant; à présent au plus fort de l'été, travaillant contre un roc brûlant, nous serions bientôt hors d'état de continuer, et puis notre sentier est si étroit que nous serions embarrassés des décombres, qui nous serviraient au contraire dans l'intérieur à construire un banc autour de notre grotte; et le plaisir de faire notre ouvrage en secret, sans qu'on s'en doute, sans avis ni aide que les tiens, mon cher Fritz, que j'accepte

de tout mon cœur, en te laissant tout l'honneur de l'idée; mais je voudrais qu'elle pût s'exécuter seulement entre nous deux : cherche, imagine dans ta bonne tête un moyen de descendre là bas et de remonter facilement.

—Il est tout trouvé, lui dis-je : n'avons-nous pas là bas la grande échelle de corde? A nous deux nous pourrons bien l'apporter ici; elle a quarante pieds de haut; autant que je puis en juger, ce trou n'en a pas davantage; nous l'attacherons fortement à cette pointe de rocher, et nous descendrons et remonterons le plus facilement du monde. »

« Ernest fut enchanté et pleinde courage; nous fûmes plus vite en bas que nous n'étions venus en haut. Nous prîmes d'abord un paquet de ficelles et plusieurs bougies, puis l'échelle, aussi bien pliée qu'il nous fut possible, mais qui n'en fut pas moins d'une extrême difficulté à monter là haut; nous fûmes obligés deux ou trois fois, lorsque le roc était trop rapide, de l'attacher avec une corde et de la tirer en haut. Mais de quoi ne vient-on pas à bout avec une ferme volonté, du courage et de la persévérance? Nous parvînmes avec notre fardeau au bord de l'ou-



verture; nous commençâmes par la sonder, et nous vîmes, avec plaisir, que notre échelle atteindrait presque le bas : nous mesurâmes ensuite le rocher en dehors, et nous fûmes assurés que le sol était à peu près au niveau de celui de l'intérieur. Pour profiter ensuite, mon père, de vos leçons et de votre expérience, nous fîmes l'épreuve du feu contre l'air méphitique; d'abord avec un paquet de bougies allumées, qui ne s'éteignirent point; puis avec un gros fagot de branches et d'herbes qui brulèrent entièrement, et la fumée s'échappait par l'ouverture comme par une cheminée. Tranquilles là-dessus, mais un peu fatigués, nous remîmes au lendemain à commencer nos travaux, et nous revînmes à Falkenhorst. J'eus le bonheur de rencontrer un agouti et de le tuer; Ernest apportait sa belle érica et quelques cailloux, qui vous persuadèrent que notre journée s'était passée à chasser et herboriser; il en fut de même des suivantes, qui furent toutes consacrées à notre travail souterrain. Dès le lendemain la forge fut allumée, nous appointîmes des barres de fer, que nous trouvâmes au magasin, qui devaient nous servir de pieux pour enfoncer le roc; nous trouvâmes aussi

les ciseaux de maçon que vous nous aviez fait faire pour fixer au rocher le toit de la galerie, ainsi que les marteaux: tous ces outils furent jetés en bas. Nous arrangeâmes aussi deux calebasses pour nous servir de lampes; et quand tout fut prêt, et notre échelle solidement attachée, nous descendîmes nous-mêmes; et nous n'avons plus rien à vous dire si ce n'est que notre joie fut grande quand nous vous avons entendu causer de l'autre côté, le jour même que notre ouvrage tirait à sa fin. Nous avions eu peu de peine à détacher les couches intérieures, composées de gypse, mais quand nous sommes arrivés au roc vif, durci par l'air et le soleil, nous en avons eu beaucoup : enfin nous en sommes venus à bout, et c'est en entendant distinctement vos voix que nous avons compris combien il était devenu mince; nous avons alors redoublé de courage.... et vous voilà près de nous. A présent, dites-nous, mon père, si vous êtes satisfait de notre idée, et si vous nous pardonnez de vous en avoir fait un mystère?

— L'un et l'autre, mes chers fils, dis-je en les embrassant : je suis charmé de voir que mes enfans deviennent des hommes capa-

bles de former une entreprise utile et de l'exécuter avec force et courage, sans se laisser rebuter par les difficultés et la peine ; je vous sais gré même de la discrétion avec laquelle vous avez agi, en ne voulant pas m'associer à vos fatigans travaux, et de l'union avec laquelle vous avez travaillé ensemble comme deux bons frères qui sont jaloux de s'aider mutuellement. Je te loue, mon cher Fritz, d'avoir donné à ton frère ton aide et tes bons conseils, et toi, Ernest, d'avoir eu la pensée de faire à ta mère un abri et un lieu de repos ; nous lui conserverons le nom de la *grotte Ernestine*, et, grâces à vous, mes chers enfans, cette bonne amie aimera le séjour de Zeltheim mieux que celui de Falkenhorst, et ne risquera plus de se casser la jambe en descendant mon escalier tournant. Il me tarde bien qu'elle le descende encore pour ne plus le remonter, et cela arrivera bientôt. Je vais actuellement vous aider à élargir cette ouverture ; comme nous voulons lui laisser toute la simplicité d'une grotte naturelle, cela sera bientôt fait. »

Nous nous mîmes tous trois à l'ouvrage ; Jack déblayait les matériaux et les rangeait

en forme de bancs aux deux côtés de la grotte avec ceux tombés extérieurement; il en fit aussi deux en dehors contre le rocher; et le soir tout fut près d'être terminé. Fritz remonta l'échelle pour la décrocher et la remporter à Zeltheim par un chemin plus facile; il revint nous rejoindre par le sentier, et nous prîmes tous ensemble la route de notre château d'arbre, qui ne devait plus être à l'avenir qu'un lieu de plaisance et un but de promenade. Nous résolûmes d'y établir, comme à Waldeck, une colonie de nos troupeaux, qui s'augmentaient chaque jour; notre vaillant taureau promettait que nous ne manquerions pas de genisses et de vaches, ce qui était bien précieux pour notre nourriture; mais nous aurions désiré avoir une femelle de buffle : avec leur lait on fait d'excellens fromages. Ce fut en formant mille projets pour notre avenir que nous arrivâmes chez nous, où nous trouvâmes nos chéris en bon état.

CHAPITRE XLVI.

La fête de la convalescence.

Peu de jours nous suffirent pour achever complétement la grotte Ernestine; elle renfermait quelques stalactites, mais beaucoup moins que la nôtre; nous trouvâmes cependant dans un enfoncement un beau bloc de sel qui ressemblait à du marbre blanc de Carare. Ernest en composa une espèce d'autel, soutenu par quatre colonnes, sur lequel il posa un très-joli vase en bois de citron, qu'il avait tourné lui-même, et qu'il remplit de branches de cette jolie *Érica* ou *bruyère arbre*, qui lui avait fait découvrir la grotte. C'était encore une de ces occasions où le sentiment l'emportait sur sa paresse ou son indolence naturelle; alors il devenait momentanément le plus actif des quatre, il déployait tous ses moyens, et il en avait beaucoup. Cette indolence était seulement physique; quand il n'était pas excité ou par une circonstance imprévue, ou par quelque

goût, qui prenait bientôt le caractère d'une passion, il aimait ses aises, à jouir tranquillement de la vie en cherchant à s'instruire, et il y parvenait, tant par sa mémoire, qui était excellente, que par son intelligence naturelle et son application; il réfléchissait, essayait et réussissait. Il était venu à bout de faire à sa mère un très-joli chapeau dont je parlerai tout-à-l'heure, et de plus, il avait composé pour sa réception à Zeltheim trois couplets très-passables, que je donnerai aussi à mes lecteurs, qui n'auront peut-être pas mon indulgence paternelle; mais je suis au moins assuré d'avance de celle des bonnes mères; elles partageront la douce émotion que fit éprouver à celle d'Ernest ce premier essai des talens d'un jeune poète, dictés par son cœur plus que par son esprit.

Enfin, le jour du déménagement fut fixé; mes fils allèrent tous quatre la veille à Zeltheim pour y préparer la réception de leur mère. Les fleurs que l'orage avait respectées à l'abri des rochers, furent cueillies pour orner les fontaines, l'autel et la table, où ils arrangèrent un excellent dîner, composé et apprêté par eux sans que je m'en fusse mêlé. Il consistait d'abord dans le produit de la

chasse de Fritz, qui était chargé du rôti; une belle outarde, dont la chair ressemble à celle du dindon, était flanquée de deux perdrix : Ernest donnait les fruits d'entrée, des ananas, des melons et des figues; Jack devait fournir la marée; il ne put avoir de poisson, mais il servit des huîtres, des écrevisses et des œufs de tortues : François fut chargé du dessert, consistant en un bassin de fraises, un de glands doux, un rayon de miel et de la crême de coco, mets délicieux et fort rare, parce qu'il faut saisir le point de la maturité et qu'il ne s'en trouve qu'autour de l'écorce. J'avais joint un flacon de vin de Canarie pour boire à la santé de la chère convalescente. Tout fut arrangé sur une table au milieu de la Franciade, puis mes fils revinrent à Falkenhorst où j'étais resté, et je crois qu'aucun de nous ne dormit dans l'attente du lendemain.

Le jour se leva radieux, et le plus brillant soleil éclaira notre émigration. Ma femme était impatiente de sortir, sans se douter cependant qu'elle ne reviendrait pas dans sa haute demeure; son pied était remis et sa jambe affermie; mais elle était faible et marchait avec peine. Elle nous pria de préparer

le chariot, d'y atteler la vache et l'âne, et de la conduire le plus doucement que nous pourrions. « Pour le premier jour, nous dit-elle, je ferai seulement une petite promenade; quelque désir que j'aie de voir mon jardin je n'aurais pas la force de rouler jusqu'à Zeltheim. » Sûrs qu'une fois dans son panier elle changerait d'avis, nous ne lui fîmes aucune objection. Je lui offris de la porter sur mon dos pour descendre l'escalier tournant; elle ne le voulut pas, s'appuya seulement sur moi, et parvint heureusement en bas. Lorsque la porte fut ouverte, et qu'elle se vit en plein air, entourée de son mari et de ses quatre enfans, ses genoux fléchirent et ses yeux et ses mains s'élevèrent au ciel; son visage rayonnait de joie et de reconnaissance; elle remercia l'Être suprême de son rétablissement et même de son épreuve. « Nous étions trop heureux, dit-elle; il faut aussi apprendre à supporter les maux et le malheur. Je te bénis, ô mon Dieu ! de ce que, dans ta grande bonté, tu as permis qu'il tombât sur moi plutôt que sur ces êtres chéris dont l'existence et les forces sont si nécessaires, tandis que je ne puis pour eux que te prier de les conserver. » Nous versions des larmes d'at-

tendrissement pendant cette touchante prière; elle se releva et vint se jeter dans nos bras.

Sa jolie litière d'osier arriva; on y avait attelé la vache et le taureau, parce qu'ils étaient de la même hauteur. François nous avait répondu de la sagesse de Vaillant, pourvu qu'il le conduisît : il était donc gravement monté dessus, sa baguette en main, son arc et son carquois sur le dos, et très-fier d'être le conducteur de maman. Au devant de la litière nos trois autres fils, montés chacun sur leur Bucéphale, étaient prêts à faire l'avant-garde; moi j'étais désigné pour le poste de l'arrière-garde, et chargé de veiller sur le tout. Ma femme était émerveillée, attendrie, et ne cessait d'admirer la charmante voiture, que Fritz et Jack lui présentèrent comme leur ouvrage; François se vanta d'avoir cardé le coton du joli coussin sur lequel elle devait être assise, et moi de l'avoir cousu. J'enlevai dans mes bras cette chère amie, et je la plaçai dessus. A peine fut-elle assise qu'Ernest, se jetant à bas de son baudet, vint poser sur sa tête le nouveau chapeau qu'il lui avait fait, et qui l'enchanta. Il était de paille assez fine, et si serrée, si épaisse, qu'il pouvait même la garantir de la pluie. Mais ce

qui lui fit un plaisir extrême, c'est qu'il avait la forme des chapeaux des paysannes suisses, dans le canton de Vaud. Ma femme avait, dans sa jeunesse, habité quelques années dans ce canton, au charmant village de Montreux, près de Vevay. Cette forme, qui paraît d'abord singulière, est à la fois utile et commode; le fond, au lieu d'être arrondi comme la tête, ressemble à une bouteille; les rayons du soleil sont plus éloignés et brisés, on peut l'ôter avec facilité au moyen de ce qui représente le cou de la bouteille. Ernest connaissait ces chapeaux parce que sa mère en avait apporté un lorsqu'elle revint près de Zurich, et que souvent il l'entendit regretter de ne pas oser le porter au lieu des chapeaux entièrement plats de la Suisse allemande. Elle fut enchantée d'en retrouver un; il lui rappelait sa jeunesse, sa bonne tante et les rives du lac Léman, et ce beau canton dont elle parlait toujours avec enthousiasme. Elle remercia mille fois son fils, ainsi que les trois autres, de la douce et charmante litière qu'ils lui avaient préparée; elle s'y trouva si bien et si doucement balancée, sans en ressentir aucune incommodité, que nous arrivâmes au pont de Famille sans qu'elle fût le

moins du monde fatiguée. Nous arrêtâmes là. « Ne veux-tu pas le passer, chère amie, lui dis-je, ce pont que tu traversas avec tant de plaisir, il y a quatre ans, pour la première fois, qui est mon ouvrage et celui de tes enfans, et qui va te conduire à présent dans ta jolie et solide maison de Zeltheim, où tu n'auras point d'escalier ni à monter ni à descendre? nous en sommes bien près; n'es-tu pas tentée de la revoir? Et ton jardin? il faut que tu juges si nous l'avons refait à ton gré, et que tu donnes ta bénédiction aux jeunes plantes. — Comme il te plaira, cher ami, me dit-elle; je suis si bien dans mon panier filial que je ferai, si l'on veut, le tour de notre île; je serai charmée de voir mon jardin et notre maison; elle doit être brûlante en cette saison; mais nous n'y resterons pas long-temps.

Fritz. Il faudra pourtant y dîner, bonne mère; il est trop tard pour retourner dîner à Falkenhorst, et cela serait d'ailleurs trop fatigant.

La Mère. Je le veux bien, mon enfant; mais avec quoi dîner? nous n'avons rien de prêt, aucunes provisions; vous courez risque d'avoir grand'faim.

Jack. Qu'est-ce que cela fait, pourvu que vous dîniez avec nous? A la guerre comme à la guerre. Je vais vite pêcher quelques huîtres, on ne meurt pas de faim avec cela. » Et mon petit drôle mit son buffle au galop.

« Et toi, mon fils, dis-je à Fritz, tu prendras quelques harengs dans un tonneau. — Oui, mon père, » me dit-il; et il partit, comme l'éclair, sur son Leichtfus.

La Mère. Oh! si nous avions seulement un vase pour prendre de l'eau du ruisseau, car nous ne trouverons à Zeltheim que de l'eau de la mer, et notre dîné sera bien salé.

Je ne vais jamais sans ma gourde, dit Ernest en sortant de son sac une calebasse en bouteille; je mets rafraîchir mes plantes là dedans, et je vais la remplir pour notre dîner. » Je riais, en pensant aux deux fontaines coulantes qu'elle allait trouver dans sa demeure.

« Et n'avons-nous pas aussi, dit François, le lait de notre vache? nous n'avons qu'à la traire. »

Nous continuames notre route. Après deux mois de retraite, ma femme jouissait délicieusement de tout ce qu'elle voyait, et m'assu-

rait que la tempête n'avait fait aucun mal. Dans ces climats favorisés du ciel, avec cette terre neuve et fertile, tout est bientôt réparé.

Enfin nous arrivâmes devant la galerie; ma femme resta muette d'étonnement et croyait rêver. « Où suis-je? et que vois-je? s'écria-t-elle enfin.

François. Ta Franciade, maman, cette belle galerie, de l'invention de ton François, pour te garantir de la chaleur; tiens, lis cet écriteau : *François à sa bonne mère. Puisse cette galerie, qui se nomme Franciade, être pour elle le temple du bonheur!* A présent, maman, appuie-toi sur moi, et viens voir les présens de mes frères, bien plus jolis encore que les miens; puisque tu as commencé par le cadet, continuons en remontant; » et il la mena au pavillon de Jack, qui y était, à côté de son joli bassin de coquilles. Il en tenait une à la main, où il puisa de l'eau; il l'avala en disant : *A la santé de la reine de l'île: puisse-t-elle n'avoir plus d'accidens, et vivre autant que ses enfans! Vive la reine Elisabeth, la meilleure des mères, et qu'elle vienne tous les jours à Jackia boire à son fils Jack, qui la chérit!* »

Je soutenais ma femme, et je n'étais guère

moins ému qu'elle; elle pleurait, priait, tremblait de joie, de surprise et d'attendrissement. « Viens, Ernest, dit Jack, entrelaçons nos mains et portons ma mère à Fritzia où Fritz nous attend. » Ils firent un siége de leurs mains, elle s'y assit en passant chacun de ses bras autour du cou de ses fils. François nous suivait, et nous arrivâmes ainsi à l'autre bout au pavillon de Fritz, où la même scène de tendresse et de reconnaissance recommença. « *Votre premier né,* lui dit-il, *désire que vos jours, aussi purs, aussi limpides que cette eau, s'écoulent au milieu de vos enfans, et ne soient plus troublés par aucun malheur. Acceptez ce pavillon, cette fontaine, et que Fritzia vous fasse penser à Fritz!* »

La pauvre mère était trop émue pour pouvoir exprimer ses sentimens; ses fils vinrent l'embrasser tour à tour; elle mit une nuance de plus de tendresse avec Ernest; il ne lui avait rien dit, son nom ne se trouvait pas dans les hommages de ses frères, elle n'aurait pas voulu qu'il crût qu'elle en était blessée : elle loua beaucoup son chapeau suisse, s'étendit sur le plaisir qu'il lui faisait, but avec délices de l'eau de ces brillantes fontaines, qu'elle ne pouvait se lasser d'admirer, et revint s'as-

seoir au milieu du festin, qui fut aussi l'objet de son admiration et de sa tendre reconnaissance. Chacun offrit les mets qu'il avait fournis ; elle mangea peu mais goûta de tout, et nous dit que de sa vie elle n'avait fait un meilleur repas : je dis de même. Au dessert je servis à la ronde, dans des coquilles, mon vin de Canarie; alors Ernest se leva, et, de sa belle voix de ténor, il chanta les couplets suivans, en les adressant à sa mère, sur l'air : *Avec les jeux dans le village.*

Honneur à la mère chérie!
Bénissons à jamais ce jour !
Le ciel nous conserva sa vie,
Le ciel la rend à notre amour,
A ce séjour simple et tranquille,
Près des objets chers à son cœur.
Ah! restons, restons dans notre île,
Sachons y fixer le bonheur.

Il est partout, si l'on est sage,
Si l'on sait borner ses désirs
Et renoncer avec courage
Au bruit du monde, aux faux plaisirs.
Dans un séjour simple et tranquille
On sent les vrais plaisirs du cœur.
Ah! restons, restons dans notre île,
Nous y fixerons le bonheur.

Tes enfans, pendant ta souffrance,
Au ciel adressaient tous leurs vœux,
Demandaient ta convalescence.
Pour célébrer ce jour heureux,
Ils ont embelli ton asile,
Chaque place parle à ton cœur.
Ah! restons, restons dans notre île,
Nous y trouverons le bonheur.

A chaque refrain nous fîmes chorus; aucun de nous ne pensait ni à un vaisseau, ni à l'Europe, ni à rien de ce qui se passe dans le monde; notre île était notre univers, et notre Zeltheim un palais plus beau que tous ceux qu'on vante, et que nous n'aurions pas échangé contre aucun de ceux où l'on n'est sûrement pas aussi heureux que nous l'étions. Ce fut une de ces journées rares que le ciel accorde quelquefois à l'homme pour lui donner une idée de la béatitude céleste; et nos jours de tribulations passées y ajoutaient encore. Tous nos sentimens étaient d'accord, tous exprimés et sentis avec la même affection, tous liés à nos devoirs les plus sacrés, et approuvés par notre conscience; nous étions contens les uns des autres, de nous-mêmes, et tous nos cœurs étaient également pénétrés d'amour et de reconnaissance pour notre Créateur et Conservateur, et pour notre divin Sauveur. Quelle

fut ardente et sincère la prière d'actions de grâces qui termina ce doux repas ! Nous ne demandâmes à notre Dieu que la continuation de sa protection miraculeuse et des biens qu'il nous accordait; il nous semblait dans cet instant de bonheur que tout vœu téméraire pour l'augmenter l'aurait peut-être détruit, et qu'il nous suffisait de rester ensemble. Hélas ! ce ne fut qu'un moment de douce illusion, du moins pour moi; j'en revins bientôt à mes désirs vagues, à mes craintes pour l'avenir de mes enfans, au lieu de me confier entièrement à celui qui sait mieux que nous ce qui nous convient, et compte tous les cheveux de notre tête.

Revenons à ce jour fortuné dont nous n'avons pas encore épuisé toutes les délices; il nous reste à voir la grotte Ernestine, et le jardin, et la digue, et la tonnelle. Après le dîner je déclarai à ma femme qu'elle ne retournerait pas à Falkenhorst; que je ne pouvais me résoudre à lui voir encore monter et descendre l'escalier tournant, et courir les risques d'une seconde tempête; qu'à Zeltheim elle serait tout-à-fait en sûreté, et pourrait se promener facilement, soit à pied appuyée sur l'un de nous, soit dans son panier; et

qu'elle ne saurait mieux récompenser ses fils de la peine qu'ils avaient prise pour embellir sa demeure, qu'en l'habitant avec eux. Elle fut du même avis, et se réjouit d'être aussi près de sa cuisine, de ses provisions, et de pouvoir déjà, à l'aide d'un bâton, se promener seule sur la galerie ; mais elle me fit promettre cependant, ce que j'avais déjà résolu, de laisser Falkenhorst comme il était, et d'en faire un joli but de promenade : quelque charme qu'eût acquis Zeltheim, le château d'arbre avait encore le mérite d'avoir été inventé par elle. Nous convînmes que dès ce même soir elle coucherait dans sa jolie chambre, toute prête, garnie de notre bon tapis de feutre, sur lequel elle marcherait plus mollement, et que le lendemain j'irais avec les bêtes et mes fils aînés chercher notre chariot et les ustensiles de ménage dont nous avions besoin, sans oublier toute notre volaille. Nos chiens ne quittaient jamais leurs jeunes maîtres, et nous avaient suivis, ainsi que notre Kneps et le chakal de Jack : ils étaient tous si privés, si bien accoutumés à nous, qu'ils ne nous donnaient aucune peine.

J'engageai ma femme à passer dans sa

chambre et à s'y reposer pendant une heure, après quoi nous la mènerions à son jardin. Après son repos, elle trouva en dehors de la galerie ses quatre fils prêts à la porter dans le panier, comme dans une chaise à porteur; les deux aînés auraient suffi, mais les cadets ne voulurent pas céder leur part de ce plaisir. Lorsqu'elle fut assise, chacun saisit un des bouts des bambous; ils portèrent ainsi l'hureuse mère le long du rocher, et ils entrèrent tout droit dans la grotte, où je les attendais. Nouvelle surprise de la bonne mère: « Qu'est-cela? Où me menez vous? » disait-elle. Cachée sous son grand chapeau, elle n'avait vu la grotte qu'au moment où elle y était entrée. Ses fils la déposèrent devant l'autel, derrière lequel j'étais debout comme le grand-prêtre; chacun de nos enfans se plaça au coin devant les colonnes, Jack et François sortirent leurs flageolets et accompagnèrent Fritz et Ernest, qui chantèrent en partie le couplet suivant, qu'Ernest avait ajouté à sa romance.

Nous offrons la grotte Ernestine
Au cher objet de notre amour.
Grand Dieu, que ta bonté divine
Veille sur nous dans ce séjour!

A tes ordres chacun docile,
T'adore ici du fond du cœur;
Laisse-nous couler dans notre île
Des jours de paix et de bonheur.

Je n'essaierai pas de rendre l'effet de ce concert de famille, de ces voix si jeunes, si fraîches, répétées par les échos du rocher. Mon fils aîné avait une belle basse-taille, Ernest un charmant ténor, et les deux cadets accompagnèrent très-bien de leurs flageolets. Ni leur mère ni moi n'aurions pu nous y joindre; notre émotion était trop vive, nous versions tous les deux de douces larmes; elles prévinrent le mal que cette émotion aurait pu faire à ma femme. Au bas du vase de fleurs, Ernest avait écrit sur le bloc de sel en style lapidaire (1):

Ernest, aidé de son bon frère Fritz,
A rangé cette grotte
Pour le repos de sa mère chérie
Lorsqu'elle ira travailler
A son jardin.

Ernest conduisit ensuite sa mère sur le

(1) C'est ainsi qu'on appelle le style des inscriptions gravées.

siége qu'il lui avait préparé; il avait étendu de la mousse sur un des bancs de débris sur lequel elle se reposa mollement, en écoutant, avec le plus vif intérêt, le récit de la découverte de la grotte. Ce fut ensuite mon tour de lui présenter mon cadeau; le jardin, la digue, l'étang et la tonnelle; elle y alla à pied, appuyée sur mon bras, et son ravissement fut extrême, en trouvant son empire si bien arrangé, elle avait peine à s'y reconnaître; l'étang, qui lui donnait la facilité d'arroser elle-même ses légumes, fut surtout ce qui l'enchanta, ainsi que la tonnelle ombragée, sous laquelle elle trouva tous ses outils de jardinage, ornés de fleurs et augmentés de deux arrosoirs très-légers, composés de deux grosses calebasses que Jack et François avaient creusées; il y avaient adapté, très-artistement, des tuyaux avec une courge-bouteille percée au gros bout comme les arrosoirs : elle leur fit le plaisir de s'en servir d'abord, ils étaient très-légers et versaient à merveille. La digue aussi la surprit beaucoup, il fallut lui en expliquer l'usage; elle eut l'idée de mettre au-dessus des plantes d'ananas et de melons, qui seraient là comme dans une couche, et je le lui promis. Elle

donna sa bénédiction aux plants de légumes qu commençaient à verdir et nous promettaient d'excellentes provisions européennes, qui avaient un grand charme pour elle. Après m'avoir témoigné sa tendre reconnaissance, elle reprit mon bras pour retourner à la grotte Ernestine, où nous avions laissé sa chaise à porteurs; elle y remonta après un quart d'heure de repos sur son banc de mousse, et reprit le chemin de Zeltheim pour se reposer d'une journée bien douce, mais bien fatigante, au moral comme au physique, par tout ce qu'elle lui avait fait éprouver. Nous ne nous couchâmes pas sans avoir remercié Dieu à genoux de tous les bienfaits dont il nous comblait; j'y joignis l'instante prière de me donner une résignation complète à sa volonté sur moi et mes enfans : je me décidai à jouir du présent sans penser à l'avenir. Mes quatre fils étaient encore heureux, parce qu'ils étaient encore innocens et sages; les deux aînés étaient déjà dans l'âge des passions; mais n'entendant aucun propos, ne faisant aucune lecture, ne voyant aucun objet qui pût les exciter, étant toujours occupés de travaux utiles et pénibles, ils n'avaient pas même le temps de se livrer aux

rêveries vagues qui tourmentent la jeunesse. Ils joignaient à la pureté, la naïveté de l'enfance, la force et l'intelligence de leur âge, et pour leur mère et pour moi un attachement plus vif, plus tendre, plus actif, que celui qu'on partage dans la société avec d'autres objets; et puis, si nous les voyions malheureux, agités, désirant une autre existence, un autre séjour, d'autres relations, etc., etc., n'avions-nous pas notre pinasse et la possibilité de rentrer dans le tourbillon du monde, qu'aucun ne regrettait ni ne désirait encore. Ma femme ne cessait de répéter que la fête de sa convalescence n'aurait pas été célébrée ainsi en Europe. « Là, disait-elle, on donne un bouquet, un ruban, un petit bijou de fantaisie; ici, j'ai reçu une voiture, un balcon, des pavillons, des fontaines ornées, une immense grotte, un jardin, un étang, une tonnelle et un chapeau de Montreux. Ah! comme je suis riche et heureuse! » Elle s'endormit avec cette douce pensée, et son bonheur recommença le lendemain.

CHAPITRE XLVII.

Projet de course contrarié; entretien.

Le lendemain et les jours suivans furent employés à transporter nos effets et notre volaille devenue très-nombreuse, et à construire une basse-cour, assez loin de nous pour que leur caquetage ne troublât pas notre sommeil; et assez près pour les soigner facilement. Nous la construisîmes en continuation de la galerie et sur le même plan, mais fermée au devant par un treillage en fil de fer, que Fritz et Jack firent à merveille, tandis qu'avec des planches peintes du vaisseau, que j'avais soigneusement gardées, je faisais des poulaillers et des cases. Fritz, qui prenait goût à l'architecture et à la mécanique, me donna de bonnes idées, et surtout celle, qu'il exécuta, de faire passer au travers de la basse-cour l'eau du bassin de la fontaine, ce qui nous procura ainsi un petit étang pour nos canards. Les pigeons eurent leur demeure au-dessus du poulailler, et de jolis paniers qu'Ernest et Fran-

çois faisaient à la manière de ceux des sauvages des îles des Amis, dont ils avaient vu les gravures dans les voyages de Cook. Quand le tout fut fini, ma femme se réjouit en songeant que, même dans la saison pluvieuse, elle pourrait soigner ses bêtes emplumées et ses provisions d'œufs. « Quelle différence, disait-elle, en admirant l'élégance de nos constructions, quelle différence entre le Zeltheim actuel et celui où nous débarquâmes il y a quatre ans, et qui lui a valu le nom de *demeure sous tente!* Quels progrès inouis le luxe a déjà faits chez nous! Te rappelles-tu, cher ami, le tonneau qui nous servait de table, et les écailles d'huitres de cuillères, la tente où nous dormions tous entassés sur des feuilles sèches, sans même nous déshabiller, et le ruisseau, à un quart de lieue, où nous devions aller boire quand nous avions soif? Comparés à ce que nous étions alors, nous sommes à présent de grands seigneurs.

Jack. Des rois, ma mère, car toute cette île est à nous, et c'est bien tout comme un royaume.

Le Père. Combien son altesse le prince Jack compte-t-elle de milliers de sujets dans le royaume de son auguste père?

JAKC. Le prince Jack n'a pas encore fait le dénombrement des perroquets, kangurous, agoutis, singes.....

ERNEST. Voilà ton département; comme le troisième fils, tu ne seras jamais qu'un prince apanagé, et tu seras le prince des singes.

JACK. Et toi, celui des pingoins, paresseux.... »

Un éclat de rire général arrêta la dispute. Je convins avec ma femme que notre luxe avait beaucoup augmenté; mais il était le produit de notre industrie. Toutes les nations les plus civilisées ont commencé comme nous; les besoins ont développé l'intelligence que le ciel a accordée seulement à l'homme, et, peu à peu, les arts ont fait des progrès et les lumières se sont étendues plus peut-être même qu'il n'était nécessaire à son bonheur. Ce qui est du luxe pour nous, comparé aux premiers jours de notre établissement dans cette île, est encore de la simplicité, comparé au luxe des villes, et même des villages, chez les peuples civilisés : que le ciel nous y maintienne nous en serons plus heureux!

LA MÈRE. En vérité il me semble qu'il ne

nous manque plus rien, et je ne saurais que désirer; nous n'avons plus rien à faire qu'à jouir et à nous reposer.

Le Père. Et à nous ennuyer bientôt de notre bonheur, car rien n'amène plus tôt l'ennui que la jouissance et l'oisiveté. Dieu ne nous a pas départi un degré d'intelligence si supérieur à celui des autres créatures, pour n'en faire aucun usage; l'homme doit tendre à la perfection, qui doit être un jour son partage, et pour laquelle son âme immortelle lui fut donnée.

La Mère. Oui, sans doute, et quand j'ai prétendu que nous n'avions plus rien à faire qu'à jouir et à nous reposer, je n'ai pas voulu dire qu'il ne fallût plus travailler ni de corps ni d'esprit. Ne faut-il pas entretenir ce que nous avons fait; labourer, ensemencer, récolter pour soutenir notre existence? Ne faut-il pas surtout nous occuper à perfectionner notre âme, et, puisqu'elle doit exister éternellement, la préparer à cette existence future, en fortifiant notre foi et notre piété, par de bons entretiens et de bonnes lectures? Ernest ne m'a pas seulement lu des voyages pendant que j'étais au lit; nous avons souvent voyagé dans la Jérusalem céleste. Non,

j'ai voulu dire seulement, en parlant de repos, de ne plus vous tourmenter pour imaginer et faire de belles choses qui ne soient pas strictement nécessaires, et nous éloignent de notre simplicité. Mes fontaines de coquillages sont charmantes, et je les admire tous les jours; mais elles ont pris bien du temps et donné bien de la peine; une calebasse et un tuyau de roseau auraient suffi.

Le Père. Peut-être as-tu raison, chère amie, ou du moins tu es certainement bien raisonnable; tout ce que tu viens de nous dire est excellent, je t'en remercie; et j'espère que nos enfans en profiteront, qu'ils seront de bons chrétiens et de bons cultivateurs; mais je te prie de permettre que, lorsque ces deux occupations, premièrement essentielles, leur en laisseront le temps, ils puissent exercer leur imagination sur des arts utiles et même agréables. Fritz dessine passablement et paraît avoir des talens pour la mécanique; Ernest en a pour les sciences, et tourne avec beaucoup de goût; Jack et François annoncent des dispositions pour la musique; laissons-les, dans leurs momens de récréation, se livrer à des goûts innocens qui seront une ressource contre l'ennui s'ils restent

ici, et contre la pauvreté s'ils rentrent dans le monde.

Fritz. Vous consentirez bien, maman, que je vous fasse un beau moulin au-dessous de notre cascade? elle semble faite exprès; c'est cela qui sera utile! surtout quand nous aurons du blé, et déjà pour le maïs. Je compte aussi construire un four ici, au fond de la cuisine; ne sera-ce pas bien commode pour faire cuire notre pain? »

Le cœur de la bonne ménagère sourit à cette idée, elle embrassa son fils. « Voilà, dit-elle, des travaux vraiment utiles et que je suis loin de blâmer; mais en seras-tu capable?

Fritz. Je l'espère, avec l'aide de Dieu et celle de mes frères.

Ernest. C'est juste, tu m'as bien aidé à ma grotte; mais vous me laisserez bien quelques momens pour mon herbier et ma collection d'histoire naturelle. »

Ma femme en sentait moins l'utilité; mais elle ne voulut pas contredire son cher Ernest, qui l'avait si bien soignée; elle lui offrit même, pendant qu'elle ne pouvait pas encore bien marcher, de ranger, étiqueter, numéroter tout ce qu'il avait déjà recueilli, et qui était entassé, mêlé sans aucun ordre;

il y consentit avec reconnaissance. Elle alla d'abord se mettre à l'ouvrage; je courus lui chercher du papier de soie; j'en avais trouvé une grande quantité sur le vaisseau; dans ce paquet, que je n'avais pas encore ouvert, n'en ayant pas eu besoin, j'aperçus une pièce de quelque chose qui me parut n'être ni du papier ni de l'étoffe : je l'examinai avec mes fils, et nous nous rappelâmes tous que c'était une pièce de l'étoffe fabriquée à Otahiti, que notre capitaine avait achetée d'un insulaire dans une île où l'on était descendu sur notre route. Cette étoffe excita vivement la curiosité de Fritz; Ernest lui dit gravement : « Je vais t'apprendre à la faire. » Et il courut chercher le volume de l'Histoire des voyages où le capitaine Cook en donne une description détaillée. Fritz fut un peu consterné quand il vit qu'elle se composait de l'écorce de trois arbres dont il nous en manquait deux, et que de ces trois arbres un seul croissait dans notre île. C'est le mûrier, l'arbre à pain et le figuier sauvage : nous avions en quantité de ces derniers; mais nous n'avions pu découvrir aucun plant des deux premiers. Fritz ne se découragea pas. « Il faut pourtant, dit-il, qu'il y en ait, puisqu'il en croît tant dans les îles de la mer du Sud. Peut-

être en trouverions-nous de l'autre côté des rochers ; j'ai vu depuis le haut, quand nous avons découvert la grotte, des arbres superbes que je ne connaissais pas ; et qui sait aussi si je n'y trouverais pas ma jolie gazelle, qui y sera retournée ? la coquine sait mieux sauter que moi sur les rochers. J'avais bien envie de les descendre ; mais ils sont les uns à pic et très-hauts, les autres ont le sommet en avant ; cela me fut impossible ; je puis cependant y aller comme vous y avez une fois pénétré, par le défilé de l'ermitage, près de la grande baie.

Jack. Oui, oui, je te conduirai ; j'étais du voyage avec papa ; j'irais là à yeux fermés. C'est dans cette contrée que j'ai trouvé mon buffle ; en lui lançant ma fronde entre les jambes, paf ! je ne manquai pas mon coup, et il fut à nous. Peut-être pourrai-je en prendre un autre pour lui tenir compagnie ; il sera pour toi, Ernest. Tu es à présent trop grand pour monter l'âne ; et quand c'est M. le savant, on ne peut pas seulement dire, qui se ressemble s'assemble. Eh bien ! Fritz, quand partons-nous ?

Fritz. Demain, si mon père y consent.

Le Père. Demain soit ; et je serai de la partie, j'ai depuis long-temps envie de con-

naître le revers de notre île; Ernest et François resteront avec leur mère.

ERNEST. J'en ai la douce habitude;... mais, je l'avoue, j'aurais assez aimé voir si je ne trouverais rien là de nouveau pour mes collections.

LA MÈRE. Eh bien, vas-y, mon ami; j'ai bien assez de François pour me garder, à présent que j'ai tout à ma portée; d'ailleurs ce n'est plus un enfant, c'est un grand garçon de douze ans, qui nous a garantis du tonnerre et préservera sa mère de tout danger. Je n'en cours aucun ici, où je suis si bien à l'abri; et vous, dans un pays inconnu, plus vous serez nombreux, plus je serai tranquille. Êtes-vous sûrs qu'il n'y a point de sauvages?

JACK. Oh! non, point de sauvages, mais des buffles tant qu'on en veut; il y en a par centaines, et tous plus gros que le mien.

LE PÈRE. Tu exagères un peu, mon ami; il y en avait au plus une trentaine, et, suivant toute apparence, nous en retrouverons. Mais cet animal n'est hostile et méchant que lorsqu'on l'attaque ou qu'on l'effraie. Ceux-ci, qui ne connaissent point l'homme et n'ont pas appris à s'en défier, ne nous feront aucun

mal. Mais garde-toi bien, Fritz, de tirer un coup de fusil, cette explosion les rend furieux, alors ils sont très-dangereux : je ne veux pas même prendre nos chiens dans cette excursion ; ils faillirent nous perdre en les attaquant. En général, dis-je à mon fils aîné, je ne puis assez te recommander de ménager notre poudre; il ne nous en reste plus pour bien long-temps, pour une année tout au plus, en ne la prodiguant pas, et il peut se trouver des occasions où elle serait pour nous un grand moyen de défense. — J'ai dessein d'en faire, me répondit Fritz, qui ne trouvait jamais de difficulté à rien; je sais déjà de quoi elle se compose, vous nous l'avez dit à propos du tonnerre : c'est du charbon, du salpêtre, du nitre et du soufre; nous devons trouver ces ingrédiens dans notre île, il s'agit seulement de les combiner et de les mettre en petits grains ronds, et c'est là ce qui m'embarrasse; mais j'y penserai, et d'abord il faut mon moulin. Je me rappelle confusément avoir vu à Berne une fabrique de poudre; c'étaient des rouages qui allaient au moyen de l'eau; ces rouages faisaient mouvoir des espèces de marteaux qui pilaient et mêlaient ensemble ces ingrédiens. N'est-ce pas cela, mon père ?

Le Père. A peu près, mon fils; mais nous avons bien des choses à faire avant la poudre. Pour commencer, allons dormir; il faut partir avant le jour si nous voulons revenir coucher ici. » Nous fûmes, en effet, levés bien avant le soleil qui ne se leva point pour nous. Le temps était très-nébuleux et tourna tout-à-coup en pluie abondante et continuelle, qui nous força d'ajourner notre voyage, et nous mit tous de mauvaise humeur, à l'exception de ma femme qui n'était pas fâchée de nous garder, et disait que cette bonne pluie arroserait son jardin et le ferait pousser. François, qui ne devait pas être du voyage, pestait presque autant que nous du retard. Comme grand amateur des contes de fées, il aimait toutes les choses nouvelles, extraordinaires, et se réjouissait d'avance de tout ce que nous lui raconterions et d'y aller une fois à son tour, qui était aussi retardé.

Fritz fut celui qui se consola le premier; il ne songeait plus qu'à la construction de ses moulins, à la fabrication de la poudre, et me fit mille et mille questions sur ces deux objets. Il me pria de lui dessiner un moulin; ce qui fut très-facile pour l'extérieur, c'est-à-dire la roue et la chute d'eau qui la met en mou-

vement; mais l'intérieur, l'engrenage des rouages, les meules pour écraser le grain, les tamis ou bluteaux pour passer la farine et la séparer du son, toute cette manutention était plus compliquée, et j'eus de la peine à lui donner les explications nécessaires; mais il comprenait tout, devinait tout, me disait son refrain accoutumé, *J'essaierai et j'y parviendrai.* Pour ne pas perdre de temps et profiter de ce jour de pluie, il se mit à commencer à faire des tamis de différentes matières qu'il assujétissait à un cercle de bois pliant, et dont il éprouvait la finesse en y faisant passer de la farine de cassave; il en fit quelques-uns avec de la toile de voile, et d'autres avec des crins de notre onagre, qui sont très-durs et très-longs; d'autres encore avec des filamens d'écorce. Sa mère admira son travail, qu'il perfectionna de plus en plus; elle lui dit que cela seul suffirait, qu'il était inutile de se donner le tourment de faire un moulin, et qu'elle aurait bien la patience de passer elle-même la farine au tamis. Fritz, qui ne songeait qu'à son moulin, ne fut point de cet avis: « Et le grain, ma mère, comment l'écraserons-nous? nous aurions trop de peine, et ce serait trop long.

Jack. Crois-tu donc ne point avoir de peine à faire ton moulin? Je suis curieux de voir comment tu t'y prendras pour fabriquer cette grosse pierre creusée qu'on appelle une meule.

Fritz. Bah! entre nous deux ce sera bientôt fait; trouvons seulement la pierre. Croyez-vous, mon père, que celle de nos rochers soit bonne?

Le Père. Elle m'a paru fort dure lorsque j'ai voulu faire notre demeure; mais vous pourrez difficilement en tailler dans le roc un morceau assez gros pour cet usage. »

Fritz me fit sa réponse accoutumée, « *J'essaierai;* Ernest et Jack m'aideront, et peut-être vous aussi, mon père?

Le Père. Sans aucun doute, mais tu seras cette fois le chef de l'entreprise, le maître maçon, et nous trois les ouvriers.

François. Et moi, pourquoi me comptez-vous?

Le Père. Toi, tu seras le brasse-mortier, le petit manœuvre.

François. A la bonne heure, pourvu que je sois quelque chose dans ce beau moulin; je suis déjà impatient de le voir tourner.

Jack. Tu auras bientôt ce plaisir; c'est

une bagatelle, il ne nous manque que la pierre, le bois, les outils et la science. » Au mot de science, Ernest, qui lisait dans un coin sans nous écouter, leva le nez en disant : « Quoi ? de quelle science est-il question ?

Jack. De celle que tu ignores, monsieur le savant; voyons, sais-tu faire un moulin ?

Ernest. Un moulin ! lequel veux-tu ? Il y en a de plusieurs sortes; c'est précisément ce que je cherche dans mon dictionnaire : moulin à blé, moulin à poudre, moulin à huile, moulin à vent, moulin à eau, moulin à bras, moulin à scier ; duquel est-il question ? en voilà à choisir. »

Fritz aurait voulu les avoir tous. « Tu me fais penser, dis-je à Ernest, que nous avions apporté du vaisseau un moulin à bras, et un à scier, démontés il est vrai, mais étiquetés ; ils doivent être dans le magasin où vous avez trouvé l'enclume, les outils de forgeron et les barres de fer ; je les avais oubliés.

—Allons vite les examiner, dit Fritz en battant le briquet pour allumer sa lanterne, cela me donnera des idées.— On t'épargnera la peine d'en avoir et de les exécuter ; » lui dit sa mère.

Je les laissai aller tous les quatre à la recherche de nos trésors du vaisseau, entassés dans un endroit si obscur que, ne les voyant point, je les avais oubliés en partie. Quand je fus seul avec ma femme, je la priai sérieusement de ne pas s'opposer aux occupations de nos fils, fussent-elles même au-delà de leurs forces et de leur pouvoir. « L'essentiel, lui dis-je, est de ne pas leur laisser un jour, et s'il est possible, un moment d'oisiveté, excepté le jour du repos, où de bonnes lectures de dévotion remplaceront le travail, du moins en arrêtant mieux encore les mauvaises pensées et les écarts de l'imagination. Laisse-les s'occuper de leurs travaux, de leurs projets; laissons-les essayer de les réaliser. S'ils n'y réussissent pas, ils auront gagné d'avoir moins de présomption et cependant la pensée d'avoir employé leur temps avec l'intention d'être utiles et l'émulation d'y parvenir une autre fois. Quand ils reviendront le soir bien harassés de leur journée laborieuse, ils ne songeront qu'à dormir; ils n'auront ni regrets sur leur sort, ni désirs inutiles, ni ennui, ni satiété; car nous n'avons trop de rien, et chaque nouvelle découverte peut nous procurer une nouvelle jouissance, et tous leurs

essais leur ouvrent l'esprit et leur donnent des idées. La jeunesse est ardente, elle forme des projets, elle bâtit des châteaux en Espagne et ici des pavillons, de jolies fontaines et des moulins. N'aimes-tu pas mieux que tes fils s'occupent à t'en faire un que si tu les voyais s'affliger, se dépiter d'être relégués dans une île déserte, loin de tous les plaisirs de leur âge, sans amis, sans femmes? Ah! laisse-les tailler la pierre, fendre le bois, creuser des fontaines, faire des collections, et bénis le ciel que leurs innocentes pensées se tournent de ce côté-là. »

Elle me comprit et me promit de les encourager; mais, en tendre mère, elle craignait pour eux l'excès de la fatigue ou quelque accident.

« Rassure-toi, lui dis-je, à leur âge ce qui fait plaisir ne fatigue pas, et nous sommes toujours là pour les arrêter s'ils allaient trop loin; quant aux accidens, n'as-tu pas la triste preuve qu'il peût en arriver partout et sans faire de grands travaux? Remets tes enfans à Dieu, et crois qu'ils seront bien gardés; il ne leur arrivera jamais que ce qui sera pour leur bien. »

Ils revinrent du magasin, enchantés de ce

qu'ils y avaient trouvé, et chargés d'outils; ceux de maçon, le ciseau, le marteau court, la truelle, manquaient cependant, ce sont les outils qu'on trouve le plus rarement sur les vaisseaux; en revanche tous ceux de charpentier, scies, rabots, équerres, etc., etc., y sont en grand nombre. Mais à présent que Fritz était forgeron, il n'était pas en peine de se faire les outils qui lui manquaient. Il en portait sur l'une et l'autre épaule, et de plus dans chaque main une poignée de poudre à tirer: l'une bien conditionnée, dont il avait trouvé un tonneau plein; l'autre avariée par l'eau et toute agglomérée; il me demanda bien vite si, en la pilant de nouveau, elle ne pouvait pas nous servir. Je lui appris alors que la poudre, lorsqu'elle est trop fine et réduite vraiment en poudre et non en grains, ne vaut plus rien pour l'explosion, mais fait ce qu'on appelle long-feu, et peut encore servir pour des traînées. Jack et François étaient aussi chargés de différens objets; entre autres, de plusieurs pièces du moulin à bras que Fritz voulait examiner. Notre brave Ernest, toujours un peu paresseux, portait fièrement en bandoulière une grande boîte en fer-blanc, appartenante au naturaliste pour placer ses plantes, et à la main une petite pelle légère

et recourbée pour les arracher ; il s'était aussi chargé d'un havre-sac de cuir propre à mettre des pierres, des minéraux et des coquilles. Ses jeunes frères, et même le bon petit François, le raillaient impitoyablement sur sa pesante charge ; l'un lui offrait de la porter, l'autre d'aller chercher l'âne ; il conservait son air grave et sournois, et fut s'étendre sur une chaise à côté de sa mère, qui s'occupait de ses échantillons d'histoire naturelle. Jack posa ce qu'il tenait dans un coin et sortit en courant ; bientôt nous le vîmes revenir ayant sur la tête une grosse machine à vis, qu'il alla poser devant son frère en le saluant d'un air respectueux. « J'ai l'honneur, dit-il, d'apporter à son altesse le prince des Pingoins paresseux, la presse pour ses augustes plantes, que son altesse a sans doute trouvée trop pesante, et qui l'est en effet beaucoup. »

Ernest ne savait d'abord s'il devait le remercier ou se fâcher ; mais il préféra prendre la chose en plaisantant, et lui répondit avec gravité qu'il était confus de la peine que son altesse le prince des Singes avait prise pour l'obliger, qu'il aurait dû en charger quelqu'un de ses dociles sujets ; et puis il avoua que la presse, qu'il n'avait pas vue, lui faisait grand

plaisir, et tout de suite il y plaça quelques fleurs qu'il avait cueillies la veille.

La pluie avait un peu cessé; je dis à Fritz et à Jack de venir avec moi visiter notre digue pour voir si elle n'avait point souffert et répondait à son but, et pour ouvrir les écluses de notre étang. Tout allait bien, et notre potager, rafraîchi par la pluie, était du plus beau vert. Au retour nous passâmes à la grotte Ernestine, que nous trouvâmes très-inondée par l'ouverture du haut; nous nous proposâmes de faire une rigole ou petit canal qui conduirait au dehors l'eau de la pluie.

Nous revînmes à la maison, et nous nous couchâmes avec l'espoir de pouvoir faire notre course le lendemain.

Nous fûmes encore contrariés dans nos projets de course, et plus long-temps que nous le pensions. Non-seulement la pluie continua le lendemain, mais elle dura pendant plusieurs jours, et de nouveau la campagne devint comme un lac; mais il n'y avait ni vent ni orage : nous ne fûmes pas alarmés sur nos possessions, et nous prîmes le parti d'attendre patiemment que le temps nous permît la course projetée. Ma femme se réjouissait d'être à l'abri et de nous avoir

tous autour d'elle. Ces jours d'inaction au dehors ne furent pas perdus; Ernest acheva de ranger sa collection avec sa mère et François; Fritz, aidé de Jack, prépara les outils dont il aurait besoin pour ses grands travaux qu'il voulait commencer par le moulin à scie. Pour avoir des planches comme il les lui fallait, il avait trouvé sur le vaisseau, parmi les outils de charpentier, une très-grande scie qui pouvait servir à cet usage; mais il fallait la faire agir par le mouvement de l'eau, et c'était là le difficile. Il fit divers modèles avec le bois mince de nos caisses et les roues de nos canons, mais elles étaient trop petites. enfin l'imagination de mon jeune mécanicien s'exerçait, ses idées s'étendaient, se perfectionnaient, et cette science nous était si nécessaire dans notre position que je laissais faire tous les essais. Malgré la pluie, garanti par mon manteau de caoutchouc, il alla plus d'une fois à la cascade prendre ses mesures, voir ou il placerait ses moulins, où du moins l'eau ne manquerait jamais. Ernest l'aidait de ses conseils, et lui promettait de l'aider de ses mains quand l'ouvrage serait en train. Jack et François aidaient leur mère à carder du coton dont nous avions fait une bonne ré-

colte, et qu'elle voulait filer pour nos vêtemens; et moi j'exerçais mes talens mécaniques pour lui tourner un grand rouet qui allât très-facilement, sa jambe étant encore un peu roide; et un dévidoir à roue où quatre bobines se remplissaient à la fois en tournant une manivelle.

Ces différentes occupations nous aidèrent à passer le temps pluvieux, qui vint beaucoup plus tôt cette année, et qui s'écoula aussi plus vite. Ma femme eut la prétention de savoir le métier de teinturière; plusieurs des plantes qu'elle aidait Ernest à sécher avaient déposé sur les papiers de soie des teintes très-agréables, vertes, bleues, violettes; elle fit des essais, des mélanges, et parvint à obtenir un très-joli bleu pour teindre la toile dont elle voulait nous faire des vêtemens : elle avait encore fait, avec les cochenilles de nos figuiers, un beau rouge brun dont elle s'était teint pour elle-même un habillement complet.

Ainsi s'écoulèrent quelques semaines; Ernest nous faisait, pendant les soirées, des lectures instructives ou amusantes, et, quand sa collection fut en ordre, il travaillait soit au tour, soit au métier de tisserand. Nos bêtes

étaient bien soignées, tous les individus de notre ménage étaient heureux, et rien ne nous manquait que le retour du beau temps, après lequel mes fils soupiraient pour faire enfin notre course, si long-temps projetée, autour de notre île.

Enfin le soleil reparut, nous en jouîmes quelques jours sur notre délicieuse galerie; nous allâmes visiter la grotte et le jardin, où tout allait bien; la digue avait empêché l'inondation. Contens de nos travaux, nous pensâmes à en préparer d'autres quand nous aurions parcouru tout notre domaine, et notre départ fut fixé au lendemain, dans l'espoir que la pluie ne nous jouerait pas encore le tour de revenir.

CHAPITRE XLVIII.

Dispute; voyage de l'autre côté du rocher.

Le temps était à souhait : le lendemain, la pluie avait rafraîchi l'air et la verdure, et nous fûmes tous levés avant l'aurore. Mes fils aînés allèrent prendre les outils dont ils avaient besoin et leurs fusils, mais sous la condition la plus positive de ne s'en servir que lorsque je crierais feu. Je me chargeai du sac aux provisions pour notre voyage. Notre troupeau de moutons de la métairie s'était si fort augmenté, que nous nous étions permis d'en tuer un jeune, dont ma femme avait fait rôtir la veille une pièce; nous y avions joint un gâteau de cassave, et nous comptions, pour notre dessert, sur les fruits des arbres que nous allions découvrir. J'étais encore dans la chambre à coucher, où je prenais congé de ma femme et de François, en promettant à la première de veiller sur les trois autres, lorsque je les entendis se disputer vivement sur la galerie; j'y courus et n'eus pas le temps de m'informer

du sujet de la querelle, car Jack vint à moi avec sa vivacité accoutumée en me disant : « Arrivez, papa ; je suis sûr que vous allez être de mon parti, nous serons deux contre deux ; mais celui où se trouve le père doit l'emporter.

Le Père. De quoi s'agit-il ? je doute fort que je sois de l'avis de cette mauvaise tête. — Pas si mauvaise, dit le petit drôle en la secouant d'un air mutin.

Fritz. Jugez-en, mon père. Au moment du départ, ce polisson se met tout-à-coup dans l'esprit qu'il vaudrait beaucoup mieux faire le tour de l'île par eau dans notre belle pinasse que par terre, et soutient que c'est votre intention. Depuis nos deux courses aventureuses en canot il se croit le premier marin du monde, et nous ne l'appelons plus que *M. de la Vague*. Il ne cesse de dire : *Quand j'étais sous la vague, quand la vague roulait sur moi, etc., etc.* Crois-tu qu'elle me laissait à sec ?

Jack. Non, monsieur du Fusil, vous en avez eu votre part, et c'est pourquoi vous n'en voulez plus essayer ; moi je les aime les vagues, et je dis : Vive la mer ! c'est elle qui nous a amenés ici.

Fritz. Tu ne sais ce que tu veux, excepté d'être un fanfaron du premier ordre; ne me disais-tu pas avant-hier : « Je te conduirai, je sais le chemin des rochers, j'y ai pris mon buffle, et j'en prendrai un autre? » Ne m'as-tu pas dit cela, hein? Etait-ce dans la pinasse que tu voulais passer le défilé et courir après tes buffles?

Jack. Non, non, c'était à pied, et lorsque je croyais que nous ne serions que nous deux; mais à présent que nous voilà quatre, papa au gouvernail, nous, trois gaillards, à ramer, ne serait-ce pas une folie de nous fatiguer à faire le tour de l'île sur nos jambes, tandis que nous avons là une belle et bonne chaloupe qui peut nous porter? Qu'en dit M. de la Science, le prince des paresseux? Que j'ai raison, n'est-ce pas?

Ernest. Quant à moi, me fatiguer les jambes pour marcher, ou les bras pour ramer, cela m'est fort indifférent, c'est toujours de la fatigue; mais celle des jambes me donne plus de chances pour remplir ma boîte botanique et ma gibecière.

Fritz. Et moi donc, croit-il que les mûriers et les arbres à pain, que nous trouverons sûrement de l'autre côté, croissent sur



la mer? sans parler de ma gazelle, qui ne court pas sur les vagues.

Jack. Et qui attend là, sans bouger, ton coup de fusil, n'est-ce pas? Je t'en souhaite des gazelles; elles courent mieux que toi. Quant à toi, Ernest, qui te dit que tu ne trouveras pas sur la mer de ces drôles de choses dont tu as tant d'envie, dont tu nous as montré les images dans un livre, qui sont moitié plantes, moitié poissons? Comment les appelles-tu?

Ernest. Des zoophytes ou polypes, car c'est la même famille; mais il y en a plus de mille espèces... » Il était enchanté de montrer sa science; je l'arrêtai.

Le Père. Je te dispense à présent de nous les nommer; votre dispute ne nous a que trop retardés; je vous ai laissé dire vos raisons, et voici les miennes. Je trouve que M. Jack, qui n'a que quinze ou seize ans, se donne des airs en voulant diriger ses aînés et les faire marcher ou voguer à sa fantaisie, et que c'est à lui de céder.

Jack. Mais, papa, vous avez toujours dit que vous vouliez faire le tour entier de l'île, en pinasse.

Le Père. Oui, cela se fera une fois; mais, la

course d'aujourd'hui ayant pour but principal de chercher des arbres qui nous manquent, et de connaître les productions de l'île, il est plus sensé de la faire à pied.

Jack. Ne pourrions-nous pas aborder de temps en temps?

Le Père. C'est du moins fort incertain, si l'île est bordée de récifs, comme je le crois, puisqu'il n'y paraît aucun indigène; peut-être même s'étendent-ils au loin en mer et nous feraient-ils perdre l'île de vue; c'est ce que nous vérifierons une fois; aujourd'hui j'ai quelque chose à vous proposer qui vous mettra tous d'accord, et qui aura un but utile; c'est de tâcher de pénétrer derrière les rochers de ce côté-ci. Il doit y avoir un passage, puisque l'île se termine là; cherchons-le, et, si nous le trouvons, nous la longerons en entier de l'autre côté; nous parviendrons j'espère à l'autre bout et au détroit de l'Ermitage; alors nous irons reprendre notre canot, que nous avons laissé à l'ancre près de la grande baie et qui m'a souvent manqué, nous reviendrons dessus à Zeltheim, et M. de la Vague aura son bout de mer.

Jack. Bon, bon, vive la mer! vivent les vagues! cherchons vite ce passage, il sera bien

fin s'il m'échappe; » et saisissant sa fronde et son arc, il partit le premier, en continuant de crier : « Vive la mer ! vivent les vagues ! »

« Voilà un petit marin tout fait, pensais-je en le suivant des yeux et de la pensée; s'il nous arrive quelque vaisseau, il est très-capable de grimper dessus et d'y rester : alerte, vif, résolu, ne craignant aucun danger, il semble destiné à cet état; » et mon cœur se serra en pensant que peut-être il me quitterait, et que je ne le reverrais plus. C'était celui de mes enfans qui m'avait donné le plus de peine, et, comme cela arrive presque toujours, celui pour qui j'avais un peu de prédilection; sa tête, légère comme une plume, était incapable d'aucune application; il apprenait facilement, et oubliait plus facilement encore. Son cœur était excellent dans le fond, et capable de tout pour ceux qu'il aimait; mais dans le courant de la vie il était malin, ergoteur, ne cédait pas qu'il n'y fût forcé, et soutenait ses bonnes ou mauvaises raisons avec esprit et fermeté. Il était actif, adroit, et le favori de Fritz, qui l'employait à tout avec succès; en général il nous amusait tous par ses saillies et sa vivacité, et nous aurait beaucoup manqué. Mais depuis que mon petit François s'é-

tait un peu développé et n'était plus toujours pendu à la jupe ou au cou de sa mère; sa douceur, ses grâces, son aimable figure m'attachaient à lui chaque jour davantage. Fritz, que je regardais à présent plus comme mon ami que comme mon enfant, était un garçon brave, essentiel, persévérant dans tout ce qu'il entreprenait, mais rude et violent; lorsqu'il avait une idée dans la tête il ne pensait plus à autre chose, n'écoutait ni conseils ni exhortations, et ne se laissait rebuter par aucun obstacle; il était ce qu'on appelle entêté, ce qui rend toujours moins aimable; il se montrait d'ailleurs bon fils, bon frère, et bon travailleur.

J'ai déjà tracé le caractère d'Ernest; son calme, son sang-froid, son esprit studieux et réfléchi avaient bien leur mérite, mais il était caché, sournois et parlait peu. Je faisais ces réflexions sur mes fils en suivant la paroi de rochers à gauche de notre demeure; elle nous conduisit d'abord à la place de notre premier abordage, dont on a vu la description dans les premières pages de mon Journal, cette anse, ou petite plaine inculte, de forme triangulaire, dont la base touchait à la mer et la pointe se perdait entre les rochers.

J'y trouvai encore quelques traces de notre établissement; mais comme il me parut triste, comparé à ceux qui lui avaient succédé! comme je comprenais bien que ma pauvre femme n'eût pu le supporter, nous essayâmes en vain d'y trouver un passage pour traverser de l'autre côté; la chaîne des rochers était partout comme un mur impénétrable. Nous parvînmes à l'endroit par où Fritz et Ernest avaient escaladé au-dessus lorsqu'ils découvrirent la grotte, et vraiment il fallait le courage et l'imprudence de leur âge pour l'avoir entrepris. Je frémis en pensant que pendant trois semaines ils avaient fait deux fois par jour ce chemin périlleux, et même une fois chargés de la grande échelle. Qu'on se représente un amas de roches pointues, plus ou moins rapprochées, s'élevant les unes sur les autres, jusqu'au sommet de la grande chaîne, et voilà leur escalier. Lorsqu'ils étaient au-dessus d'une de ces sommités, si elle était assez près de la suivante, ils s'élançaient dessus; si le saut était impossible, ils redescendaient et remontaient la seconde, et ainsi de suite. Une telle entreprise me paraissait fabuleuse; Fritz m'offrit d'y remonter pour me montrer comme ils s'y pre-

naient; je ne le voulus pas, cela ne servait plus à rien, il était bien inutile de s'exposer de nouveau. Il valait mieux continuer d'aller jusqu'à l'endroit où l'île finissait; il n'était pas impossible qu'il y eût là un petit espace sur la grève entre la mer et les rochers par où on pourrait les tourner; puisque mes fils avaient vu depuis le haut le revers de l'île, distingué des arbres, etc., il fallait que cette bande de rochers ne fût pas excessivement large. Tout-à-coup mon aîné se frappa le front, et saisissant Ernest par le bras : « Ernest, lui dit-il, comme nous avons donc été bêtes tous les deux !

Ernest. Comment ! quoi ! que veux-tu dire? quelle bêtise avons-nous faite?

Fritz. Oh ! c'est de n'avoir pas fait que je me désole. Lorsque nous étions là bas dans cette grotte si vaste, si profonde, qui n'est peut-être qu'une continuation de la séparation du roc, qui nous empêchait de percer de l'autre côté? Nous n'aurions pas eu beaucoup de peine, si, comme je le crois, le rocher se partage en deux jusqu'à la base; quelques coups de pioche et de ciseau, ou même en employant la poudre, et nous voilà de l'autre côté par une porte de notre façon. Pensez-vous, mon

père, à la commodité d'y arriver ainsi au travers de notre grotte, de pouvoir transporter par là sur notre char les arbres que nous trouverons; d'y aller chasser, sans avoir je ne sais combien de lieues à faire?

— Eh bien! ce qui n'est pas fait peut se faire, dit Ernest de son ton calme et grave; si nous ne trouvons point d'autre passage nous traverserons la grotte Ernestine, avec la permission de maman, à qui elle appartient.

Jack. Et qui sera charmée, je pense, d'aller lestement se promener de l'autre côté de l'île; voir mes beaux troupeaux de buffles, et je ne sais combien de choses nouvelles. A l'ouvrage! à l'ouvrage! je veux aussi aider à faire le trou, et passer le premier la tête au travers; c'est moi qui perçai le premier notre maison. »

L'idée de mon fils aîné me plut assez, et ne me parut pas impossible à réaliser. Il est sûr que, soit à Zeltheim, soit dans la nouvelle grotte, le roc était excavé à une grande profondeur, et qu'il ne devait pas y avoir beaucoup à faire pour le percer de part en part; mais le terrain se trouvera-t-il de niveau? Quelque autre chaîne de rocher, quelque arbre gigantesque, quelque colline placée au

devant de notre ouverture, pouvait rendre tout ce pénible travail inutile. Il me parut plus sage d'attendre pour commencer l'ouvrage que nous eussions examiné la nature du sol de l'autre côté des rochers. Je le dis à mes fils, qui en convinrent, et nous allâmes en avant avec un nouveau courage; il fut un peu abattu lorsque nous nous vîmes tout-à-coup arrêtés par la mer, battant contre un roc à pic d'une hauteur effrayante, qui terminait notre île de ce côté et ne laissait pas la possibilité d'aller plus loin. En regardant avec attention, il nous fut facile de voir que ce rocher ne s'étendait pas beaucoup, et qu'au-delà le terrain, s'élevant en pente douce, présentait un abord facile de l'autre côté de l'île; mais comment y arriver? je n'en voyais aucun moyen. Jack triomphait, et disait que si nous avions suivi son conseil et pris la pinasse nous aurions pu descendre là, parcourir cette portion de l'île, et venir la reprendre.

« Cela n'est pas trop sûr, lui dis-je; il me paraît que la côte est entièrement bordée de récifs à fil d'eau, qui s'étendent même assez loin, et contre lesquels notre pinasse se serait bientôt brisée. Voyez ces pointes et ces

masses dans les endroits où la mer ne les recouvre pas; si je ne me trompe, je suppose que cette espèce d'arrêt qui comprime les eaux est la cause des vagues qui viennent frapper le rocher, tandis qu'au loin la mer paraît assez calme. »

Mes fils regardaient et réfléchissaient; Jack assurait, de son ton décidé et mutin, que le seul parti à prendre était de retourner sur nos pas, et de commencer à percer la grotte Ernestine. Ernest s'adressant à moi, me dit: « Vous aimez les bains de mer, mon père, il fait déjà très-chaud, n'aimeriez-vous pas en prendre un? »

Le Père. Oui, avec plaisir, si je n'avais pas autre chose à faire.

Ernest. Eh bien! donnons-nous tous ce plaisir; il n'y a pas bien loin d'ici à cette bande de récifs et la mer n'est pas très-profonde; lorsque nous serons parvenus à les atteindre nous pourrons, je crois, aller dessus, en nous mouillant un peu, il est vrai, jusqu'à la place où l'on peut pénétrer dans l'île.

Fritz. Fort bien! mais nos fusils et la poudre, pourrai-je m'en servir quand ils seront mouillés?

Ernest. Laisse la poudre dans ta poche,

prends tes habits sur ta tête et tiens ton fusil en l'air, cela n'est pas bien difficile.

JACK. Monsieur du fusil ne pense qu'au sien. Allons vite à la mer, et j'espère bien avoir une bonne vague sur le dos.

LE PÈRE. Pense seulement à te bien tenir; tu n'es pas aussi grand que nous, mais tu sais nager.

JACK. Comme un poisson ou comme mon maître Fritz.

LE PÈRE. Allons donc, mes enfans, à l'eau. Jack, donne-moi ta fronde, passe ton arc et tes flèches sur tes épaules, cela ne t'empêchera pas de nager. » Mon petit drôle fut le premier déshabillé et sur le récif, où il se tint debout tout nu, son arc sur l'épaule, ressemblant à une statue d'Endymion.

Fritz et Ernest, embarrassés de leurs fusils et des paquets, furent plus long-temps à y arriver, et moi plus encore. Outre mes habits, j'avais ceux de Jack, attachés ensemble sur la tête, et de plus, le sac aux provisions; mais la mer sur des bas fonds n'était pas haute et l'eau ne nous allait qu'aux épaules; nous n'eûmes donc pas besoin de nager pour gagner le banc de récifs, sur lequel nous nous rhabillâmes à demi, et nous

commençâmes une marche très-pénible, sur des cailloux pointus qui nous déchiraient les pieds. Nous enfilâmes nos bottes qui nous garantirent; mais dans plusieurs places où le banc s'abaissait, la mer devenait d'autant plus haute, et nous avions souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. Ernest, l'inventeur de cette manière d'arriver, nous encourageait et voulut d'abord marcher le premier; mais bientôt il resta en arrière, si bien que, ne le voyant plus, je craignis qu'il ne fût tombé au fond de la mer; je l'appelai à grands cris, il me répondit, mais je ne le voyais point encore; enfin je l'aperçus, couché tout de son long sur le récif et s'efforçant avec son couteau d'en casser un morceau.

« Mon père, me dit-il, je suis sûr à présent que ce banc de rocher sur lequel nous marchons et que nous avons cru être des pierres ou du caillou, n'est autre chose qu'un de ces immenses polypiers dont parlent nos livres de voyages, formés par cette espèce singulière d'animaux qu'on appelle des polypes ou des madrepores (1), qui font le corail et quantité

(1) Genre de polypiers qui a pour caractère d'être pierreux, fixe, simple ou branchu, avec plusieurs cavités

d'autres choses extraordinaires; ils pourraient même faire des îles tout entières: voyez tous ces petits creux et ces pointes, et ces étoiles de toutes couleurs et de diverses formes, je donnerais tout au monde pour en

de formes variables. Le corail est aussi un de ces madrepores, qui ne sont point des plantes, comme on l'a cru long-temps, mais des fabrications animales; leur nature est positivement la même que celle des coquilles. Le capitaine Cook, ce célèbre navigateur, et beaucoup d'autres plus modernes, parlent de bancs ou récifs de corail qui les empêchaient d'approcher des terres de plusieurs lieues; il indique des îles basses qui en sont entièrement formées; il a remarqué que l'entrée des havres dans lesquels il avait mouillé dans ses précédens voyages avait été fermée, dans l'intervalle, par la croissance des polypiers de coraux, etc., etc. Il cite les fréquens dangers que les bancs immenses de cette matière leur ont fait courir même en pleine mer. C'est donc un fait bien constaté que les madrepores augmentent la grandeur des îles et en forment des nouvelles, surtout autour de la mer des Indes et de la mer du Sud; ils sont également très-abondans dans la mer Rouge et autour des Antilles : il paraît que le madrepore murique est celui qui y contribue le plus. Nous invitons nos jeunes lecteurs à lire dans quelque bon traité d'histoire naturelle celle du singulier animal nommé polype, duquel est venu le nom de polypier, qu'on donne à leur habitation; ils y trouveront les détails les plus intéressans et les phénomènes les plus curieux sur leur organisation, qui excéderaient les bornes d'une note.

avoir un morceau et des échantillons de toutes les espèces. » Il vint à bout d'en casser un morceau, qui était en dedans d'un beau rouge orangé; il en trouva aussi quelques autres de différentes formes et couleurs. Quelques-uns ressemblaient aux cellules d'abeilles, d'autres étaient arrondis en globe avec des dessins réguliers et charmans : le tout s'entassa dans son sac et enrichit beaucoup sa collection, et certes notre paresseux ne plaignait pas sa peine, sa passion du moment était plus forte encore. Il avait donné son fusil, qui le gênait dans ses recherches, à son frère Jack, qui se plaignait plus que lui de la difficulté de marcher sur le récif, et disait qu'il préférait mille fois recevoir une vague ou ramer de toutes ses forces. Notre trajet était en effet très-pénible, et je me repentis plus d'une fois d'avoir cédé à cette idée : outre l'aspérité de ces *roches-coquilles*, (si je puis m'exprimer ainsi) qui présentent des pointes dont quelques-unes ont des dents de scie qui déchiraient nos chaussures et nous écorchaient au vif, la mer s'élevait dans quelques places plus basses, assez haut pour nous barrer le passage, qu'il fallait saisir entre deux vagues, et ayant de l'eau jusqu'au cou. Nous avions grande peine à

nous tenir pour ne pas être entraînés, et je tremblais surtout pour Jack, mince et léger, et qui allait au-devant de la vague plutôt que de l'éviter; je fus souvent obligé de le retenir fortement, et plus d'une fois j'eus la peur d'être entraîné au fond de l'abîme. Un vent de mer s'éleva, et rendit notre marche encore plus pénible; heureusement elle fut, au plus, d'un demi mille, et nous pûmes enfin gagner le rivage sans fâcheux accident; mais très-fatigués et meurtris, et nous promettant bien tous de ne plus nous promener sur les récifs de madrepores.

Après nous être habillés et reposés, en mangeant un morceau sur la grève, nous nous remîmes en marche plus commodément dans l'intérieur de l'île; cependant si les longues herbes n'étaient pas aussi dures que les madrepores, elles étaient bien aussi très-gênantes; elles s'entortillaient autour de nos jambes et risquaient de nous faire tomber à chaque pas. Ernest, chargé de ses fragmens de roc, de coraux, de polipiers, qu'il augmentait sans cesse, avait presque rempli son sac et laissé son fusil à porter à Jack, qui n'avait que sa fronde. Comme le fusil était chargé, et que je craignais que les longues herbes ne

l'accrochassent et ne le fissent partir, je jugeai plus prudent de le décharger. Pour profiter de ce coup, je le déchargeai sur un petit quadrupède de la grosseur d'un écureuil, que je vis courir à quelque distance; il resta sur le coup. Fritz courut le relever; il me parut que c'était l'animal que les naturalistes nomment *rat palmiste*, parce qu'il grimpe avec agilité sur le palmier à coco, ou le palmier dattier, s'accroche avec sa queue, qui est très-longue et flexible, aux branches du sommet, et perce avec ses dents les cocos et les dattes, étant très-friand de l'amande qu'ils renferment; mais Ernest prétendit que c'était le *rat des bois*, autrement appelé didelphe ou philandre (1) : il nous amusa par quelques détails

(1) Didelphe ou philandre est le rat des bois ou le loir sauvage; il y en a de plusieurs espèces. Leur caractère est d'avoir la gueule très-fendue, dix dents incisives à la mâchoire supérieure, huit à l'inférieure, et les dents canines très-blanches, dont le nombre varie. Leur pied est semblable à celui des singes, avec cinq doigts onglés, dont le pouce est très-distinct. En marchant, ils s'appuient sur le talon et grimpent avec une grande facilité. Leur queue est semblable à celle du rat, mais très-longue, flexible et couverte de petites écailles; ils s'en servent pour s'accrocher aux arbres, et la femelle pour transporter ses petits sur son dos. Chaque petit rat entortille sa queue autour de

sur les mœurs de cet animal. Celui que j'avais tué était un mâle, et n'avait point de poche;

celle de sa mère, et chemine ainsi avec elle en sûreté : la nature leur a de plus donné pour les conserver une espèce de poche à la partie inférieure, ressemblant à un sac ou petit manchon fourré et détaché, dont l'ouverture a trois pouces et demi, dans lequel sont renfermées les mamelles et où elles cachent leur petit nouveau-né; il est très-fourré en dedans, et l'on peut y enfoncer le poing. Cette espèce de quadrupède est remarquable par sa tendresse maternelle; les petits naissent nus, pelés et les yeux fermés; la mère les soigne, ne les quitte jamais, les caresse sans cesse, les porte dans son manchon sans les exposer à l'air, avant qu'ils soient couverts. Ils s'allaitent à l'entrée de leur berceau aux mamelons rangés exprès pour la commodité de ces heureux petits marmots. La mère les fait sortir de temps en temps, surtout quand il pleut, pour les laver, et les essuie ensuite avec sa patte et sa langue, et les remet dans leur berceau naturel; d'autres fois elle les expose au soleil, et lorsqu'ils ont les yeux ouverts, elle les amuse, danse avec eux, les agite, leur apprend à marcher; mais aussitôt qu'ils sont assez forts pour chercher leur nourriture, elle feint de les chasser pour les exciter à se passer des soins maternels; mais elle les suit de loin et veille à leur conduite. Si le moindre bruit l'avertit de quelque danger, elle court aux uns et aux autres, les ramasse tous, les met dans sa poche, et les emporte dans un endroit plus sûr et plus tranquille. Elle ne voit aucun mâle jusqu'à ce que sa petite famille soit en état de s'approvisionner et de se passer entièrement d'elle, et ne s'en sépare qu'après mille caresses et gambades. Les mâles sont des infidèles, des libertins, qui pendant ces temps

il était gros comme un chat, fauve clair en dessus, les jambes blanches intérieurement. Nous continuâmes notre route de différens côtés pour faire plus de découvertes, en convenant d'un cri pour nous réunir au besoin. On verra bientôt que cette précaution n'était pas inutile.

Fritz, le nez en l'air, examinait tous les arbres, et ses yeux perçans cherchaient aussi à découvrir au loin sa gazelle; Ernest, la tête baissée souvent jusque sur la terre, exami-

courent les champs et cherchent des bonnes fortunes. On assure cependant qu'ils reviennent à leurs premières femelles, dès qu'elles sont débarrassées de leur petit ménage, et qu'ils s'occupent avec elles à faire pour le moment où elles mettent bas un amas d'herbes sèches et fines au pied d'un arbre; la femelle se couche sur le dos, les quatre pattes en l'air, le mâle lui charge le ventre de cette herbe et la traîne par la queue jusqu'à son nid. On dit aussi que, quand il se voit pris, il contrefait le mort si parfaitement qu'on le jette de côté, alors il s'enfuit promptement. Toutes les espèces de didelphes ont les pattes de derrière moins bien organisées que celles de devant, ils s'asseyent dessus et font mille singeries avec leurs mains. Ils se nourrissent de feuilles, de fruits et d'écorces d'arbres. Il est difficile d'en élever en Europe. Divers auteurs ont décrit cet animal sous le nom de rat des bois, rat du Brésil, opossum, manicou, didelphe, philandre, etc., etc. (*Valmont de Bomare, Dictionnaire d'Histoire naturelle.*)

nait les plantes, les insectes; tâchait de saisir des papillons de toute beauté, et remplissait son sac et sa boîte botanique de mille choses curieuses; Jack, la fronde en main, se préparait à la lâcher entre les jambes du premier buffle qu'il rencontrerait, et se dépitait de n'en point voir; moi je mesurais des yeux la bande des rochers, tâchant de découvrir celui dans lequel était la grotte Ernestine. Il devait être facile à reconnaître, à son sommet partagé en deux; je voulais m'assurer, autant qu'il serait possible, si cette fente ne se prolongeait pas jusqu'à sa base, ce qui aurait rendu notre travail plus facile. A présent que Fritz m'avait mis cette ouverture dans la tête je ne pensais plus à autre chose; elle aurait doublé mon royaume; tous ces beaux arbres inconnus, dont je n'avais fait aucun usage depuis quatre ans, seraient alors à notre portée; et cette charmante vallée deviendrait notre verger. Le côté de l'île par où nous étions entrés cette fois ne ressemblait pas à celui près de la grande baie, dont nous avions été si enchantés Jack et moi; l'île se rétrécissait beaucoup de ce côté-ci, et, au lieu de la belle plaine à perte de vue, traversée par une rivière, coupée de bois délicieux et

donnant l'idée du paradis terrestre, nous cheminions dans une vallée très-étroite, resserrée entre la paroi de rochers qui partageaient l'île en deux, et une chaîne de collines sablonneuses qui dérobaient entièrement la vue de la mer et la préservaient des vents; aussi était-elle dans l'intérieur extrêmement fertile et plantureuse. Nous montâmes Fritz et moi sur l'une de ces collines, où croissaient quelques pins et des genêts; mais le revers était entièrement nu et touchait à la mer, sur laquelle s'élevaient à fleur d'eau, et quelquefois un peu plus haut, des bancs énormes de récifs avançant dans la mer. Si des navigateurs ont passé sur ces parages, cette île a dû leur paraître inabordable et entièrement stérile : elle est cependant bien loin de l'être; l'herbe est très-épaisse et les arbres de la plus belle venue; nous en vîmes beaucoup qui nous étaient inconnus, quelques-uns chargés de fruits, et des arbrisseaux charmans couverts de fleurs : l'oranger nain, l'élégant mélaleuca, le muscadier, le rosier du Bengale mariant ses fleurs avec l'odorant jasmin des Açores; je ne finirais pas si je voulais nommer tous les superbes végétaux que nous trouvâmes dans cette vallée abritée, et qu'on pour-

rait appeler le jardin botanique de la nature.

Ernest était dans le ravissement; il aurait voulu tout cueillir, tout emporter, mais il ne savait plus où mettre ses richesses. « Ah! disait-il, si seulement notre grotte était déjà ouverte! » Au moment même, Fritz vint en courant et criant de toutes ses forces : « L'arbre à pain! l'arbre à pain! Je l'ai trouvé, voilà son fruit! du pain excellent, savoureux : goûtez, mon père; tiens, Ernest, tiens, Jack, régalez-vous; » et il nous donna à chacun un morceau d'un fruit ovale de la grosseur d'un melon ordinaire, qui nous parut en effet très-bon et très-nourrissant. « Il y a beaucoup de ces arbres, nous dit-il, et chargés de fruits : je l'ai reconnu d'abord à la description que vous nous en aviez faite. Oh! si seulement notre grotte était ouverte, pour en faire une provision pendant qu'ils sont à ce bon point de maturité!

Jack. Si nous avions seulement des outils, nous pourrions déjà commencer de ce côté.

Le Père. Fort bien; mais sais-tu la place où nous rencontrerons justement la grotte Ernestine?

Fritz. C'est bien facile : droit au-dessous du roc à sommet fourchu, et je crois que je

le vois; regarde là, Ernest; n'est-ce pas notre rocher? Nous l'avons assez descendu et remonté pour le reconnaître.

Ernest. Oui, oui, c'est bien lui. Prenons vite nos dimensions, et je dis comme Jack: C'est bien dommage que nous n'ayons aucun outil pour l'entamer! »

Nous entrâmes dans un fourré d'arbres et de buissons qui nous séparait du rocher, pour examiner la nature du sol et la roche partagée. Jack, toujours leste, avait pris les devans, après avoir rendu à Ernest son fusil; Fritz le suivait de près. « Je crois, nous dit-il, que la bonne nature nous aura épargné bien de la peine; il me semble que le rocher est partagé du haut en bas; je vois au pied une espèce de grotte ou de caverne déjà faite. » Au même moment, un cri perçant de Jack se fit entendre, nous le vîmes courir de toute la vitesse de ses jambes, sa fronde à la main; « Deux bêtes monstrueuses, s'écriait-il, à mon secours! » Nous avançâmes promptement, tenant nos fusils en avant, et nous vîmes en effet à l'entrée de la caverne deux animaux assez gros, que je reconnus bientôt pour des ours brun-roux. L'ours noir, dont la fourrure est plus estimée, ne se trouve guère que

dans les pays montagneux et froids, mais le brun se plaît au midi; il passe pour être féroce et carnassier; le noir ne se nourrit que de végétaux et de miel. Ceux-ci, l'un surtout, que je supposai être la femelle, paraissaient irrités et faisaient entendre un grognement sourd accompagné d'un craquement de dents qui indique toujours la colère. Comme il s'en trouve souvent dans les Alpes de la Suisse, je n'étais pas étranger à cette chose, et je me rappelai l'avoir ouï dire qu'un coup de sifflet aigu les effraie et les arrête. J'en fis partir un aussi fort et aussi prolongé qu'il me fut possible : l'effet en fut prompt; la femelle se retira à reculons dans sa caverne, pendant que le mâle se leva lentement sur ses pattes de derrière; et dans l'attitude d'un homme debout, les poings fermés, il resta immobile. Mes deux fils aînés tirèrent à la fois leurs deux coups de fusil au milieu de sa poitrine. Il tomba mort, mais remuait encore; et, comme il pouvait n'être que blessé, se relever en fureur et se jeter sur nous, je lui lâchai à genoux un troisième coup, qui l'acheva. Nous n'étions pas sans crainte sur celui qui restait dans la caverne; il pouvait en sortir avant que nous fussions prêts à le rece-

voir, nous nous hâtâmes de recharger nos fusils à balles. Jack s'était rapproché et voulait lui lancer sa fronde; mais les jambes des ours étant grosses et courtes, il n'était guère possible qu'il pût y réussir, et je le fis rester à l'écart. Il nous raconta qu'ayant voulu pénétrer dans la caverne pour nous en rendre compte, il avait vu bouger quelque chose au fond; qu'il y ramassa une pierre et la jeta de toutes ses forces contre cet objet; qu'au moment même il entendit un grognement effrayant et vit deux grosses bêtes qui s'avançaient vers lui; il n'eut que le temps de s'échapper en nous appelant, et de se cacher derrière un arbre, etc. Il s'agissait à présent de nous garantir de l'ourse et de ne pas perdre notre temps à nous tenir en faction pour l'attendre; nous nous approchâmes, serrés en ordre de bataille, de l'entrée de la caverne; je criai feu, et les trois coups partirent en même temps: une espèce de cri féroce nous fit espérer qu'ils avaient porté; mais pour nous en assurer, et pour prévenir la sortie de l'animal s'il vivait encore, je fis rassembler à l'entrée de cette grotte un immense tas de branches et de feuilles sèches, et j'y mis le feu avec mon briquet. Dès que

le tas fut bien enflammé, la lueur nous fit découvrir l'ourse couchée sur le côté sans mouvement; mais il est connu que cet animal est quelquefois assez rusé pour feindre d'être mort, jusqu'à ce qu'on l'approche d'assez près pour qu'il puisse se relever, étreindre son ennemi dans ses énormes pattes, et l'étouffer. Je dis à Fritz de prendre une bûche enflammée, et nous approchâmes avec précaution; la grotte ou caverne était peu profonde, la bête était à demi couchée sur un grand amas de feuilles sèches préparées pour mettre bas ses petits; je m'assurai qu'elle était véritablement morte. Elle était pleine et immensément grosse et grasse; il nous fallut appeler mes deux autres fils pour nous aider à la sortir, son antre étant trop obscur pour y travailler, et je voulais, s'il m'était possible, tâcher de tirer parti de cette épaisse et belle fourrure, qui pouvait nous être utile pendant l'hiver lorsque nos couvertures seraient usées. Nous y travaillâmes avec courage, et comme ces animaux étaient encore chauds, nous en vînmes à bout plus facilement que je ne l'aurais cru : mais la peau était tellement lourde qu'il nous était presque impossible de la porter jusqu'à notre habitation. Fritz me pro-

posa de la laisser dans la caverne dont le fond était sablonneux, et d'en fermer l'entrée avec des branches, de manière à ce que d'autres animaux ne pussent pas venir la dévorer; nous leur abandonnâmes les deux corps, en regrettant leur abondante graisse, utile à mille usages domestiques (1). « C'est dommage, disait Ernest; si notre grotte était percée nous en aurions pu profiter; mais elle le sera avant l'hiver, et du moins nous retrouverons les fourrures. »

Nous reprîmes notre route, en remerciant Dieu de nous avoir garantis de ce danger, où mon Jack au moins pouvait périr. Comme preuve et trophée de notre action, nous coupâmes les pattes de devant pour les apporter à ma femme; on dit que c'est un morceau très-friand, qu'on sert à la table des rois.

La vallée se rélargissait de plus en plus et présentait un aspect plus varié; elle était coupée de belles plaines ou savanes, dont l'herbe

(1) En faisant fondre la graisse d'ours, et l'épurant au moyen du sel marin, on en retire une huile aussi bonne, aussi pure que la meilleure huile d'olive, et au-dessous un saindoux préférable à celui du porc. Sa chair, à l'exception des pieds, est mauvaise; les oursons ou petits sont délicats. (Voyez la note à la fin du chapitre.)

avait visiblement été broutée, et de bois plus étendus, où nous avions grande peine à nous frayer un passage, tant ils étaient épais et pleins de lianes : nous ne pûmes en venir à bout qu'en nous tenant sur les bords, où nous étions aussi plus en sûreté contre les animaux sauvages et les reptiles ; nous en vîmes de plusieurs espèces qui faisaient leur demeure au pied des rochers. Outre la fatigue, qui commençait à se faire sentir, nous étions tourmentés de la soif, n'ayant pas trouvé d'eau depuis que nous avions quitté la mer. Le sol est en général humide, et je crois qu'en creusant on en trouverait; mais ayant été forcés de laisser nos pelles lorsque nous étions montés sur le récif, nous n'avions point d'outils à cet usage. Nous étions impatiens aussi de nous laver, après notre boucherie d'ours, lorsqu'à notre grande satisfaction nous entendîmes un murmure de rivière, qui sans doute était celle que nous avions vue, Jack et moi, dans notre précédent voyage. Il ne cessait de m'en demander des nouvelles; nous avions pensé follement qu'elle se prolongeait le long de la vallée, ce qui ne se pouvait pas ; elle était d'eau douce, et ne sortait pas de la mer, mais du pied d'une

colline perpendiculaire. Cette source me rappela celle de la rivière d'Orbe, au canton de Vaud en Suisse; elle sort de toute sa largeur, roule d'abord sur un lit de cailloux, puis formant un coude gracieux, elle prend son cours du côté de la grande baie, et se précipite en cascade dans la mer. Nous nous arrêtâmes quelque temps pour remplir nos gourdes, boire à mesure, et prendre un bain, qui nous fit à tous grand bien.

La soirée avançait, et nous commençâmes à craindre de ne pouvoir arriver chez nous avant la nuit; j'avais prévenu ma femme de la possibilité de ce retard, même avant d'avoir prévu le motif qui l'avait occasioné; cependant nous nous efforçâmes en marchant plus vite et ne nous arrêtant plus, à gagner au moins notre métairie. Nous suivions la rivière; à l'autre bord s'élevait une grande plaine où nous retrouvâmes le troupeau de buffles, paissant, ruminant, buvant, et ne faisant nulle attention à nous; nous crûmes aussi apercevoir quelques autres quadrupèdes, que Fritz assurait être des zèbres ou des onagres, mais point sa chère gazelle, qu'il n'avait cessé de chercher des yeux. Jack se désolait d'être séparé des buffles par la ri-

vière, et de ne pouvoir leur jeter sa fronde entre les jambes, pour tenir la promesse qu'il avait faite à son frère Ernest. Il aurait voulu que je lui permisse de la traverser à la nage pour aller faire sa chasse; mais je le lui défendis positivement, en lui donnant l'espoir qu'un des buffles la traverserait peut-être lui-même et viendrait au-devant de la fronde. J'étais loin de le croire et de le désirer; cependant nous n'avions pas de temps à perdre, ni de moyens pour l'amener quand nous l'aurions pris, n'ayant pas de cordes et comptant revenir en canot depuis la baie. Lorsque nous y arrivâmes, la nuit, qui tombe rapidement dans ces contrées équinoxiales, était presque close. A peine pûmes-nous voir avec effroi les changemens que le dernier orage avait occasionés; l'étroit passage qui conduisait de l'autre côté de l'île, entre la rivière et un assez gros ruisseau sortant des rochers, était complétement obstrué par des éboulemens de terre et de rocs; il fallait, pour le rendre praticable, un travail que l'obscurité ne nous permettait pas d'entreprendre et qui n'était pas sans danger. Nous dûmes donc, bien malgré nous, nous résoudre à passer la nuit à la belle étoile, séparés des êtres chéris que

nous avions laissés à Zeltheim, et qui s'inquiétaient sûrement. Heureusement Fritz avait pour sa mère une provision des fruits de l'arbre à pain; il en avait rempli ses poches et celles de ses frères. Cette ressource nous fut très-utile, et fit notre souper avec l'eau de la rivière; il ne nous restait que l'os de notre éclanche de mouton. Nous retournâmes un peu en arrière pour nous établir dans un bouquet de bois où nous étions plus en sûreté; nous rechargeâmes nos fusils, nous allumâmes un grand feu de branches sèches, et, nous recommandant à la garde de la bonne providence, nous nous étendîmes sur la mousse, en attendant les premiers rayons du jour.

A l'exception de Jack, qui s'endormit d'abord comme s'il était dans son lit, aucun de nous ne put trouver le sommeil. La nuit était superbe; une foule d'étoiles et de constellations resplendissaient au-dessus de nous dans la voûte éthérée: Ernest ne cessait de les contempler. Après quelques questions et suppositions sur la pluralité des mondes, sur leur cours, sur leur éloignement, il nous quitta pour se promener au bord de la rivière qui les réfléchissait; et c'est de cette nuit que

date la passion qu'il prit pour l'astronomie, passion qui l'emporta sur les autres, et devint son étude favorite et continuelle, qu'il poussa même assez loin, à l'exemple de Duval, dont il avait lu l'histoire. Pendant que ce goût se développait par la contemplation, nous causions, Fritz et moi, sur plusieurs sujets intéressans pour nous, sur nos projets pour percer la grotte, et l'extrême utilité de ce passage, ce côté de l'île étant perdu pour nous par la difficulté d'y parvenir. « C'est vrai, disais-je, et je le sens comme toi ; mais n'est-ce pas à cette difficulté que nous devons la sûreté dont nous avons joui ? elle existe aussi pour tous les animaux dont ce côté de l'île est peuplé, tandis que nous en avons si peu du nôtre et si peu de dangereux. Qui nous répond que les ours, les buffles ne trouveront pas aussi le chemin de la grotte ? et je t'avoue que je ne me soucie pas du tout de leur visite, pas même de celle des onagres. Qui sait s'ils n'engageraient pas ton Leichtfus à revenir vivre avec eux ? La liberté a bien des charmes, et la sûreté, la tranquillité en ont aussi. Jusqu'à présent n'avons-nous pas été heureux de l'autre côté de l'île, sans les productions de celui-ci ? Mon fils, le proverbe dit *que le mieux est*

l'ennemi du bien; ne cherchons pas le mieux, n'ayons pas trop d'ambition, elle a perdu de plus grands états que le nôtre. »

Fritz resta pensif quelques instans, puis il me dit : « Vous aviez d'abord paru enchanté de cette idée?

Le Père. Oui, je l'avoue, elle m'avait séduit : en y réfléchissant mieux, j'en sens les inconvéniens; ils l'emportent sur les avantages.

Fritz. Je puis forger des barres de fer qui pourront s'ôter à volonté, et je les mettrai au devant.

Le Père. Elles n'empêcheront pas les serpens de passer par dessous.

Fritz. Des serpens! Croyez-vous qu'il y en ait ici de méchans?

Le Père. J'en ai vu plusieurs avec effroi; c'est l'animal que je crains le plus, et il suffirait à ta mère d'en voir un ramper dans la grotte pour la prendre en horreur, si elle n'en mourait pas de peur.

Fritz. Allons, il faut y renoncer, mais c'est bien dommage. Croyez-vous, mon père, qu'il y ait d'autres ours que ceux que nous avons tués?

Le Père. Il y a toute apparence. Pour-

quoi n'y en aurait-il que deux? Je ne sais trop comment expliquer par où ils sont venus; ils savent très-bien nager, et l'abondance des fruits dans cette partie de l'île aura pu les attirer. Mon fils me questionna sur leurs mœurs, leurs habitudes, et je lui répondis ce qu'on verra dans la note tirée des meilleurs ouvrages sur l'instinct des animaux, des livres de voyages et d'histoire naturelle (1).

(1) L'ours est un quadrupède sauvage; sa longueur est de 5 à 6 pieds; le long poil ferme et hérissé dont il est couvert lui donne l'air informe et laid; cependant sous cette enveloppe épaisse on peut distinguer les traits de sa conformation extérieure. On voit que sa tête allongée a du rapport avec celle du loup; que ses yeux sont petits, clignotans et placés obliquement; que ses oreilles sont courtes et arrondies; que sa croupe est ravalée, sa queue courte et paraissant coupée; que ses jambes courtes ont autant de force que d'épaisseur; que ses pattes, ressemblant à une grosse main d'homme, sont divisées en cinq doigts fort courts, serrés l'un contre l'autre, le pouce étant le plus mince : entre les longs poils du corps se trouve encore un duvet de deux pouces de longueur; cette fourrure est d'une teinte uniforme sur tout l'animal, dont on distingue trois espèces; l'ours noir, l'ours brun et l'ours blanc, qui n'est pas celui de mer. Le brun est le plus commun : l'espèce noire est propre au nouveau continent, l'une et l'autre a les yeux cendrés, qui se colorent en bleu lorsqu'ils sont irrités. L'ours est par sa nature solitaire et sau-

vage ; les forêts les plus sombres, les rochers les plus escarpés, les cavernes les plus ténébreuses, les creux des vieux arbres sont sa retraite habituelle : il s'y retire seul et n'en sort pas de tout l'hiver, quoiqu'il n'amasse aucunes provisions; il en ferme soigneusement l'entrée, à l'exception d'une petite ouverture pour l'air extérieur. Les ours ne sont point engourdis pendant ce long repos, mais ils ne se donnent d'autre mouvement que de se lécher continuellement leurs pattes, surtout la plante des pieds de devant qui est sans poil, formée de petites glandes d'où il découle sans doute un suintement huileux qui contribue à les nourrir pendant leur long jeûne; et c'est pourquoi, hors le temps du sommeil, leur unique occupation est de se lécher les pattes.

La femelle, dès qu'elle est pleine, se sépare de son mâle, et va se choisir de son côté une tanière éloignée, où elle met bas ses petits, sur un lit de feuilles sèches, qu'elle leur a préparé. On est revenu de l'idée que l'ourson naissait informe, et ne se développait que par le lécher de sa mère : ce qui a donné lieu à la manière dont on désigne un homme très-laid; c'est, dit-on, *un ours mal léché;* les oursons sont même assez jolis au moment de leur naissance; leur couleur est fauve, avec du blanc autour du cou; leurs yeux restent fermés un mois; plus tard ils engraissent tellement que leur figure est absolument ronde, ce qui peut avoir donné lieu à cette fable. La mère en a un soin extrême, et devient un des animaux les plus furieux et les plus dangereux si on l'attaque dans ce temps; elle se jette sur les assaillans, et les met à mort. Leur manière de se battre ressemble étonnamment à celle des hommes; ils se lèvent avec agilité sur leurs pieds de derrière, on les voit lutter avec ceux de devant comme avec des bras, frapper des poings, et chercher à entourer et serrer leur adversaire afin de l'étouffer. Jamais ils ne font usage des dents; s'ils

se sentent blessés la rage les transporte et les rend furieux; ils ramassent des pierres, qu'ils lancent avec beaucoup de dextérité en s'appuyant contre des rochers ou un arbre, sur lequel ils grimpent facilement. On assure qu'ils introduisent dans leurs plaies de la charpie d'herbe ou de mousse pour arrêter le sang. Par nature, l'ours est lent, grave et paresseux, mais excité par l'amour ou la colère, ses mouvemens sont vifs et précipités. L'ours a l'odorat excellent, l'ouie très-fine, le toucher délicat, mais la vue faible; il est susceptible des sentimens et des passions qui semblent réservés à l'homme. Il n'attaque guère le premier, mais se défend avec un courage indomptable. Un fait très-singulier, dont on ne peut douter, d'après le témoignage des voyageurs les plus instruits, c'est qu'ils enlèvent des enfans et les retiennent dans leur caverne sans leur faire le moindre mal, les nourrissent soit de leur lait, soit de fruits et de racines; on en a retrouvé ainsi après huit jours, sains et saufs. Nous rapporterons aussi pour l'amusement de nos jeunes lecteurs une anecdote très-connue, et attestée par tous les auteurs contemporains.

Les ducs de Lorraine, depuis René II, entretenaient constamment un ours, en mémoire des services que le canton de Berne (qui porte un ours dans ses armoiries) lui avoit rendus, en engageant les cantons suisses à lui fournir des secours contre le duc de Bourgogne. Sous le règne de Léopold, dans le grand hiver de 1709, un pauvre petit Savoyard mourant de froid, se trouvant sans asile à Nancy, s'avisa d'entrer dans la loge de l'ours du duc, et de s'y tenir dans un coin. *Masco*, c'est le nom qu'on avoit donné à l'animal, loin de maltraiter celui qui venait se confier à sa générosité, le prit doucement entre ses jambes et le serra contre sa poitrine pour le réchauffer. Le lendemain il laissa partir le petit Savoyard qui, après

CHAPITRE XLIX.

Travail pénible; fatale découverte; crainte; invasion; retour à la maison.

TANDIS que nous discourions en admirant les étoiles, elles pâlirent peu à peu et firent place à l'aurore. Ernest se rapprocha de nous; nous réveillâmes Jack, qui avait dormi tout d'un somme et ne savait où il était. Nous revînmes auprès de l'étroit passage, entre la cascade et le ruisseau : s'il ne nous avait pas semblé praticable la veille à peu près de nuit, ce fut bien pis quand nous le vîmes en plein jour. J'avoue que je fus consterné; il me parut que, de ce côté du moins, nous étions complétement enfermés, et je frémissais en pensant que, pour sortir de l'autre bout, il faudrait traverser encore toute l'île, au risque des animaux sauvages que nous pourrions rencontrer, et recommencer notre route périlleuse et douloureuse sur les récifs de coraux. Dans ce moment j'aurais consenti de bon cœur à ouvrir une porte aux habitans de ce côté de l'île pour pouvoir y passer moi-

même. Je pensais à ma femme et à mon fils cadet, à leurs transes mortelles en nous attendant, avec un serrement de cœur qui m'ôtait la respiration et le courage d'entreprendre un travail qui me paraissait impossible, sans autre outil qu'une petite scie et une houlette ou pelle recourbée pour arracher les plantes, dont Ernest n'avait pas voulu se dessaisir. Le sentier par lequel nous avions passé, Jack et moi, était entièrement encombré de rocs, d'amas de terre, qui obstruaient même le lit du ruisseau; on ne voyait plus la place où nous l'avions passé à gué; il se frayait un cours au-delà, et s'étendait en largeur.

« Il est impossible, dit Fritz en regardant ce désastre, que nous puissions remuer sans outils ces immenses pierres qui nous barrent le passage; mais peut-être avec un peu de courage pourrons-nous passer par dessus et redescendre de l'autre côté; le ruisseau s'étant étendu ne doit pas être bien profond, et cela vaut toujours mieux que le passage des récifs.

Le Père. Essayons; mais je doute fort que cela soit possible, au moins à celui-ci, dis-je en montrant Jack.

JACK. Pourquoi, mon père? *celui-ci* est tout aussi fort, et peut-être plus leste que ceux-là; demandez à Fritz s'il n'est pas content de son ouvrier. Voulez-vous que je passe le premier, pour vous montrer le chemin? » et il s'avançait résolument; je l'arrêtai, et je dis qu'avant d'entreprendre notre escalade sur des quartiers de rocs déchirés, absolument nus, sans rien pour nous soutenir ou nous accrocher, il fallait examiner si, en descendant plus bas, nous ne trouverions pas un passage moins dangereux. Le petit détroit que nous avions nommé *la Cleuse* (1), le fossé, le pont mouvant, la porte de bambous entrelacés, la fosse à loups, le rempart, même les arbres que nous y avions plantés, tout avait disparu; il ne restait pas un débris de notre charmant ermitage d'Eberfort; ce qui coûta plus d'un soupir à mes fils, surtout cette fortification où ils avaient mis leur orgueil; à la sollicitation de Fritz, j'y avais même placé un petit canon, qui était englouti comme tout le reste. Mes fils déploraient sa perte; je leur fis sentir l'inutilité de ce moyen de

(1) Voyez les premiers volumes, tom. III, pag. 236, et la carte de l'île.

défense, et même celle de notre fort, quoique je regrettasse aussi notre travail; mais la nature nous avait donné à présent une fortification bien meilleure que toutes celles que nous aurions pu construire, et nous en faisions nous-mêmes une cruelle épreuve. Nous avions descendu quelques toises plus bas, avec une peine inouïe, enfonçant dans une terre grasse et détrempée, ou forcés d'enjamber des pierres énormes, lorsque Fritz, qui marchait le premier, s'écria avec joie : « Le toit! mon père, le toit de notre cabane; il est entier, il nous servira de pont, tâchons seulement d'arriver jusque là.

— Quel toit? quelle cabane? m'écriai-je.

— Celle de l'ermitage d'Eberfort, que vous aviez si bien couverte de pierres, à la mode des chalets suisses. »

Je me rappelai tout-à-coup qu'en effet j'avais fait cette cabane à l'instar des chalets de ma patrie, en écorce, avec un toit à peu près plat, et couvert de pierres pour l'assurer contre les vents, et nous donner une idée des simples demeures des bergers de nos montagnes; c'était, ainsi que sa position, ce qui avait dû la sauver de l'orage. J'avais eu soin de la placer en face de la cascade pour la voir

dans toute sa beauté, et par conséquent un peu de côté du passage obstrué par la chute d'une partie du rocher. Quelques quartiers touchaient le toit de la cabane, et nous n'aurions pu pénétrer dans l'intérieur; mais ainsi elle se trouvait appuyée, et le toit, tout-à-fait debout, était encore assez solide. Nous y parvînmes en nous laissant glisser le long du roc qui le soutenait; Jack fut le premier debout sur le toit et chantant victoire. En effet, il nous fut aisé de descendre de l'autre côté en nous tenant aux perches et aux morceaux d'écorce, et nous nous trouvâmes tous quatre en sûreté dans notre île. Ernest seul avait perdu son fusil dans le passage; n'ayant pas voulu se dessaisir du sac aux curiosités naturelles ni de la petite pelle, le fusil lui avait échappé et s'était perdu dans l'abîme. « Tu prendras celui que j'ai laissé dans le canot, lui dit Fritz, mais une autre fois jette là tes pierres et garde ton fusil, c'est un bon ami dans l'occasion.

— Nous allons donc monter sur le canot, me dit Jack, et vive la mer, vivent les vagues! elles ne sont pas aussi dures que les pierres. »

J'étais bien aise aussi de ramener mon canot au port de Zeltheim; toutes nos grandes occu-

pations m'en avaient empêché, et c'était une excellente occasion; la mer était calme, le vent favorable, nous serions plus tôt chez nous, et moins fatigués qu'en y allant par terre. Nous suivîmes la grande baie jusqu'au bois des Choux palmistes, à l'un desquels j'avais attaché le canot si fortement que je n'avais aucune crainte de ne pas le retrouver. J'arrive à la place, il n'y était plus; la trace de la corde qui l'attachait se voyait encore sur l'arbre; le canot avait disparu. Saisis, confondus d'étonnement, nous nous regardons avec effroi, et sans pouvoir articuler une parole. Qu'était-il devenu? «Quelque animal, des chakals, un singe peut-être, l'auront détaché, nous disait Jack; mais ils n'auraient pas mangé le canot,» et nous n'en retrouvions nulle trace, non plus que du fusil que Fritz y avait laissé. Cette disparition extraordinaire me donna beaucoup à penser. Des sauvages avaient sûrement abordé dans notre île et fait cette capture. Nous ne pûmes plus en douter en trouvant sur le sable des empreintes de pieds nus. Mais quand? dans quel moment? Il y avait plus de quinze jours que nous n'étions venus de ce côté. Inquiet, agité, comme on le comprend, je me hâtai de prendre le chemin de

Zeltheim, dont nous étions éloignés de plus de trois lieues. Je défendis à mes fils de parler à leur mère de cet événement, et de nos craintes sur l'invasion des sauvages dans notre île, ce qui ne lui aurait pas laissé un moment de repos. Je cherchais à me rassurer; il était possible que le hasard les eût conduits dans cette baie, qu'ils eussent vu notre joli canot, que, satisfaits de cette capture et n'ayant point aperçu d'habitans, ils n'y revinssent pas. Peut-être, dans le cas contraire, ces insulaires seront-ils bons humains et pourrons-nous nous en faire des amis. Aucune trace ne nous indiquait qu'ils fussent venus plus loin que le rivage de la baie. A la ferme de Waldeck, où nous passâmes exprès, tout nous parut en ordre; et s'ils y avaient pénétré ils auraient trouvé des objets qui pouvaient les tenter, nos matelas de coton, nos siéges d'osier, et quelques ustensiles de ménage que ma femme y avait laissés; nos oies et nos poules n'avaient point l'air effarouchées, et picotaient, comme à l'ordinaire, des vers et des insectes. Je commençais à espérer que nous en serions quittes pour la perte de notre canot, perte qui pouvait se réparer. Nous étions assez nombreux et assez bien armés

pour ne pas redouter quelques sauvages, s'ils pénétraient plus avant et commettaient des hostilités. J'exhortai mes fils à ne rien faire qui pût les irriter le moins du monde, à leur témoigner au contraire toute sorte d'amitiés et de prévenances, et à ne se porter contre eux à aucun acte de violence, à moins qu'ils ne fussent les agresseurs et que mes fils n'eussent à défendre leur vie. Je leur recommandai aussi de prendre dans la caisse échouée divers objets qui leur plaisent et de les porter toujours sur eux. « Mais je vous conjure encore, ajoutai-je, de ne pas alarmer votre mère. » Ils me le promirent. Nous continuâmes notre route jusqu'à Falkenhorst, sans faire aucune rencontre. Jack avait pris les devans, se réjouissant, disait-il, de revoir notre château, qu'il espérait que les sauvages n'auraient pas emporté. Tout-à-coup nous le vîmes revenir en courant, l'effroi peint sur tous ses traits. « Ils y sont, disait-il, ils s'en sont emparés, notre chambre en est remplie. Ah! comme ils sont affreux! Quel bonheur que maman n'y soit plus, elle serait morte de peur en les voyant entrer. »

J'avoue que je fus vivement ému; mais ne voulant absolument pas exposer mes en-

fans à quelque danger avant d'avoir fait mon possible pour le prévenir, je leur ordonnai de rester en arrière jusqu'à ce que je les appelasse. Je rompis à la hâte une branche d'arbre, que je tins dans une main et dans l'autre quelques longs clous, que je trouvai par hasard au fond de ma poche, et je m'avançai ainsi près de mon château d'arbre. Je m'attendais à trouver la porte de mon escalier enfoncée et brisée, et nos nouveaux hôtes le montant et le descendant; mais je vis d'abord qu'elle était fermée comme je l'avais laissée ; elle était faite d'écorce, on ne la distinguait pas. Mais comment cette horde sauvage avait-elle pu pénétrer dans ma chambre, à quarante pieds de hauteur? j'avais remis les planches devant la grande ouverture; elles n'y étaient plus, la plupart gisaient en bas sur le terrain, et j'entendais un tel bruit dans notre case, que je ne pouvais douter de la vérité du rapport de Jack. Je m'avançais timidement, tenant en l'air ma branche et mon offrande, lorsque je vis que je les offrais à une troupe de singes cantonnés dans cette garnison, et s'amusant à la détruire. Nous en avions une grande quantité dans notre île, quelques-uns même assez

gros et méchans, dont nous avions peine à nous défendre lorsque nous traversions le bois où ils avaient principalement établi leur domicile. Les coups de fusil que nous tirions fréquemment autour de notre demeure les en avaient éloignés; mais, enhardis par notre absence, et très-friands des petites figues de notre arbre, ils y étaient venus en foule. Cette maudite engeance avait percé le toit, et une fois dans l'intérieur, ils s'en étaient rendus maîtres, avaient jeté en bas les planches, qui n'étaient qu'appuyées et rangées au-devant de l'ouverture ; ils faisaient mille grimaces, toutes plus affreuses les unes que les autres, et jetaient en bas tout ce qu'ils pouvaient accrocher (1).

Quoique cette dévastation me causât beaucoup de chagrins, je ne pus m'empêcher de rire, et de leur plaisante mine, et de la manière humble et soumise dont je leur avais présenté mon hommage; j'appelai mes fils, qui rirent aussi beaucoup, et raillèrent impitoyablement le *prince des singes*, qui n'avait

(1) La description des différentes espèces de singes habitans des îles, mènerait trop loin pour une note; nous renvoyons le lecteur au *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle.*

pas reconnu ses sujets. Fritz était tenté de les punir de leur invasion et de leur dévastation par un bon coup de fusil; je l'en empêchai; un intérêt trop vif m'attirait à Zeltheim pour me livrer au plaisir de la vengeance.

Nous continuâmes notre route, et..... Je m'arrête ici, mon cœur est oppressé. Ce que j'éprouvai en arrivant chez moi demande un chapitre à part, pour lequel j'ai besoin de rassembler mes forces.

CHAPITRE L.

Désespoir; départ.

Nous fûmes bientôt au pont de Famille; j'avais un peu d'espoir d'y trouver François, et peut-être ma femme, qui commençait à bien marcher; il fut déçu, je n'y trouvai personne, et je ne m'en inquiétai pas; ils n'étaient pas assez sûrs de l'heure de notre retour ni du chemin que nous aurions pris pour se hasarder à venir au-devant de nous. Malgré ma fatigue, qui était extrême, je doublai le pas, espérant les trouver au moins sur le joli balcon... ils n'y étaient pas. J'entrai vivement dans les chambres, j'appelai à haute voix: « Elisabeth, François, où êtes-vous? » Point de réponse. Alors la crainte la plus cruelle s'empara de tout mon être; elle fut si forte, qu'elle m'ôta, pour le moment, la faculté de marcher.

« Ils sont à la grotte, dit Ernest. »

— Ou bien au jardin, s'écria Fritz.

— Peut-être au bord de la mer, dit Jack.

ma mère aime à voir les vagues quand elles sont petites, et François à chercher des coquilles. »

Toutes ces suppositions étaient possibles, je les faisais aussi ; je voulus suivre mes fils, qui couraient où ils pensaient que leur mère et leur frère étaient allés. Il me fut impossible de faire un pas, et je fus contraint de m'asseoir ; j'avais un tremblement général, un battement de cœur à ne pouvoir respirer, et je n'osais pas m'avouer à moi-même ce qui me mettait dans cet état, ou plutôt, pendant quelques minutes, je n'eus pas une idée distincte. J'essayai de me remettre, j'articulai vaguement : *Oui, à la grotte, au jardin, ils vont revenir*, et je ne fus pas plus rassuré ; c'était sans doute un affreux pressentiment du malheur qui m'attendait. Il ne fut que trop tôt réalisé. Mes fils revinrent, l'effroi, la consternation peinte sur leurs traits ; ils n'avaient rien trouvé, ni à la grotte, ni au jardin, et n'eurent pas besoin de me le dire, ce fut moi qui m'écriai : « Ils n'y sont pas..! Oh Dieu ! » et je retombai anéanti. Jack vint le dernier et le plus consterné ; il était allé du côté de la mer, et se jeta dans mes bras en me disant avec des sanglots convulsifs :

« Ce sont les sauvages, ils sont venus, ils ont emmené ma mère et François, qu'ils ont mangés peut-être; j'ai vu la marque de leurs horribles pieds sur le sable, j'ai vu aussi celle des bottines de François. » Ces mots me rendirent à l'instant mes forces, comme par miracle; je ne sentais plus ni mal ni fatigue. « Allons, mes enfans, allons les délivrer, s'il en est temps encore ! le ciel nous aidera, il aura pitié de notre détresse, il nous les rendra... venez, venez.

— « Allons ! allons ! fut le cri général; mais autre effroi s'empara de moi, je regardai mes fils d'un air égaré, disant : « La pinasse, oh Dieu ! l'auront-ils laissée ! » Si elle n'y était pas, tout moyen de les retrouver, tout espoir nous était enlevé; et je retombai anéanti. Jack, occupé de sa triste découverte, n'avait pas regardé du côté de la pinasse. A peine l'avais-je nommée, que Fritz et lui couraient déjà; Ernest me soutenait, cherchait à me calmer: « Peut-être, me disait-il, sont-ils encore dans cette île; peut-être auront-ils pu fuir et se cacher dans quelque bois ou dans les roseaux; lors même que la pinasse se retrouverait, nous ne devons pas partir avant d'avoir parcouru toute l'île d'un bout à l'au-

tre ; dès que Fritz sera venu nous allons nous mettre en route ; vous pouvez vous fier à nous; s'ils y sont avec leurs ravisseurs, n'importe, nous les ramènerons. Pendant nos recherches vous préparerez tout pour le départ, et, dussions-nous les chercher d'un bout du monde à l'autre, parcourir tous les pays, toutes les mers, nous les retrouverons, mon cœur me le dit, fions-nous à la bonté de Dieu, il est notre père : il ne nous éprouvera pas au-delà de nos forces. » J'embrassai ce cher enfant ; mes larmes, mes sanglots, retenus trop long-temps, se firent un passage, et me soulagèrent, ainsi qu'une prière ardente et du fond de mon cœur ; mes lèvres ne la prononcèrent pas ; mes yeux, élevés au ciel ainsi que mes mains, la portèrent aux pieds du Tout-Puissant, de celui qui nous éprouve et nous console. Déjà une lueur d'espoir rentra dans mon âme quand j'entendis la voix de mes fils qui criaient de loin : « La pinasse y est ! ils ne l'ont pas emmenée ! » J'en remerciai Dieu à genoux, c'était une espèce de miracle, elle était plus tentante que le canot. Peut-être, comme, elle était cachée dans une petite crique, entre les rochers, ne l'ont-ils pas vue ; Peut-être ont-ils craint de ne pas savoir la

gouverner, ou n'étaient-ils pas assez nombreux? Enfin n'importe, elle y est, elle pourra nous servir à retrouver les objets chéris que ces monstres nous ont enlevés. Oh! qu'il est bon le Dieu qui donna l'espérance à l'homme pour le soutenir dans les afflictions! sans elle il y succomberait bientôt; mais l'espérance le relève, le ranime, et lors même qu'elle ne se réaliserait pas ici-bas, ne l'accompagne-t-elle pas jusqu'au bout de sa carrière, jusqu'au-delà du tombeau?

Je fis part à mon fils aîné de l'idée de son frère sur la possibilité qu'ils fussent cachés quelque part dans notre île; je n'osais pas me livrer à cette douce pensée, enfin il ne fallait pas courir les risques affreux de les abandonner s'ils y étaient, et peut-être avec les sauvages: je consentis que mes deux fils aînés allassent s'en assurer. Malgré mon extrême impatience de commencer des recherches, je sentais bien aussi qu'un voyage tel que celui que j'allais entreprendre, dans des mers inconnues, et pouvant être de long cours, ne devait pas se faire sans préparatifs; il fallait penser à la nourriture, à la boisson, aux armes, et à bien d'autres choses encore. Il y a des momens dans la vie qui

s'emparent tellement du cœur, de l'âme, de tout ce qu'il y a chez nous de moral et de sensible, que le corps et ses besoins sont comptés pour rien, on n'y songe même pas, et nous en offrions la preuve. Nous venions de faire un voyage pédestre et très-pénible de plus de vingt-quatre heures, pendant lesquelles nous n'avions eu que peu de repos et point de sommeil; depuis le matin nous n'avions mangé que quelques morceaux des fruits de l'arbre à pain, nous devions être à demi morts de fatigue et d'inanition. Eh bien, pas un de nous n'en eut même la pensée, tant nous étions, si j'ose me servir de cette expression, nourris de désespoir. Ce ne fut qu'au moment où je vis mes fils prêts à partir, que l'idée de notre nature physique me revint; je voulus exiger d'eux qu'ils prissent quelque chose, qu'ils se reposassent un instant; mais ils étaient trop agités pour y consentir. Je donnai à Fritz une bouteille de vin de Canarie, quelques morceaux de mouton rôti que je trouvai; il prit le tout dans ses poches, et chacun d'eux, armé d'un fusil bien chargé, se mit en route du côté des rochers, où se trouvaient les retraites les plus cachées et des bois presque impénétrables; ils se promettaient de tirer, de

temps en temps, quelques coups pour avertir leur mère qu'ils étaient là, si elle se tenait cachée quelque part : ils avaient aussi pris l'un des chiens. Bill ne se trouva pas, ce qui nous fit penser qu'elle avait suivi sa maîtresse, à laquelle elle était très-attachée.

Dès que mes aînés furent partis, je dis à Jack de me conduire à l'endroit du rivage où il avait vu l'empreinte des pieds nus des sauvages : il était essentiel de les examiner pour juger de leur nombre et de leur direction. J'en trouvai en effet plusieurs assez distinctes, mais en sens différens, et je n'en pus rien conclure de positif; les unes étaient près de la mer, la pointe des pieds tournée vers le rivage, et parmi celles-là Jack croyait remarquer la forme des bottines de François. Ma femme en portait aussi, que j'avais faites plus légères; elles la dispensaient d'avoir des bas, et affermissaient sa marche. Je ne pus en découvrir l'empreinte; mais ce qui me prouva positivement que ma pauvre Elisabeth avait été jusque là, ce fut une pièce déchirée du tablier qu'elle s'était fait avec un morceau de sa toile de coton, teinte en rouge. Alors je n'eus pas le moindre doute qu'elle n'eût été sur mon canot avec son fils.

C'était une espèce de consolation de pouvoir penser qu'ils étaient ensemble; mais de combien de craintes mortelles cette consolation n'était-elle pas accompagnée! « Ah! reverrai-je jamais ces deux objets de ma plus tendre affection! »

Sûr qu'ils n'étaient plus dans notre île, j'attendais avec impatience le retour de mes fils, et je fis tous les préparatifs du départ. La première chose à laquelle je pensai, fut la caisse échouée, qui me fournissait des moyens de gagner l'amitié des sauvages et de racheter mes bien-aimés; j'y joignis tout ce que j'imaginais pouvoir les tenter, en ustensiles, étoffes, bijoux; je pris même avec moi l'or et l'argent monnayés, que j'avais serrés dans un coin comme bien inutiles, et qui pourraient peut-être me servir dans cette occasion. J'aurais voulu doubler, tripler mes richesses pour les donner en échange de celles auxquelles j'attachais tant de prix, la vie ou la liberté de ma femme et de mon enfant. Je pensai ensuite à ceux qui me restaient, et à moi, lorsque peut être ils n'avaient déjà plus de mère! Je pris dans des sacs et des calebasses tout ce que nous avions encore de gâteaux de cassaves, de racines de manioc et

des pommes-de-terre; un tonneau de poisson salé, deux bouteilles de rum, un panier plein d'œufs, et plusieurs jarres pleines d'eau douce. Jack pleurait en les remplissant à sa fontaine qu'il ne reverrait peut-être jamais, non plus que son cher Vaillant, que je mis en liberté, ainsi que la vache, l'âne et le buffle, et le bel onagre. Ces bons animaux s'étaient accoutumés à nous, à nos soins, et restaient en place, surpris de n'être ni attelés ni montés. Nous ouvrîmes aussi la basse-cour et le pigeonnier; le beau flamant ne nous quittait pas, il allait et venait avec nous de la maison à la pinasse : nous y mîmes aussi de l'huile, des bougies, notre lanterne, du charbon, et une grosse marmite de fer qui devait nous servir de foyer pour cuire notre nourriture. Je songeai ensuite à la défense si elle était nécessaire, je pris encore deux fusils pour Jack et pour moi et un petit baril de poudre, le seul qui nous restât; puis un peu de linge et quelques vêtemens de rechange; j'en mis aussi de ceux de ma femme, espérant que cette précaution nous porterait bonheur. Pendant tous ces voyages de la maison à la pinasse le temps s'écoulait rapidement; la nuit arriva, et mes fils n'étaient pas revenus.

Mes angoisses devenaient à chaque instant plus vives, l'île était assez grande et assez boisée pour qu'on pût s'y égarer dans l'obscurité; les voleurs du canot pouvaient aussi y être revenus et les avoir rencontrés. Enfin, après quelques heures d'une inquiétude et d'une incertitude mortelles, j'entendis tirer un coup de fusil: hélas! un coup seulement, c'était le signal convenu s'ils revenaient seuls, deux s'ils m'amenaient leur mère, trois si François y était aussi; mais je ne m'attendais que trop à les voir revenir seuls, et je fus encore heureux. Je courus au-devant d'eux, ils étaient abîmés de fatigue et de chagrin.

« Partons, mon père, me dirent-ils, vous avez sans doute tout préparé? ne perdons pas un instant, tous sont précieux; un seul peut les sauver. Nous avons parcouru toute l'île, crié mille fois leurs noms, que les échos des rochers répétaient; ils n'y sont pas; mais s'ils existent encore nous les retrouverons, nous les ramènerons ici; s'ils n'existent plus.... que nous importe cette île? nous n'y reviendrons pas sans eux. » C'était Fritz qui disait cela, et qui, un instant après, ne put retenir un profond soupir en voyant caracoler son

cher Leichtfus autour de lui : « Adieu, mon ami, adieu, lui dit-il en lui flattant le cou ; puissé-je te retrouver où je te laisse avec douleur, et te ramener ton jeune maître, dit-il au taureau qui s'approchait aussi de lui ! » Il s'arracha d'eux et vint nous joindre sur la galerie. « Partons, mon père, la lune nous favorise. » Elle venait de se lever dans toute sa majesté. « Voyez comme elle est belle, la reine des nuits ! disait Ernest ; elle nous guidera vers la reine de notre île, qui la regarde peut-être aussi dans cet instant en pensant à nous, en nous appelant à son secours. — Bien sûrement, leur dis-je, elle pense à nous ; mais c'est Dieu qu'elle appelle à son secours ; mes enfans, priez-le avec votre mère, et pour votre mère. — Et pour notre frère, s'écrièrent-ils tous les trois, pour notre cher François aussi !

— Oui, sans doute, répondis-je ; je ne le sépare pas de sa mère, ils sont réunis dans mes vœux comme dans mon cœur ; prions pour eux et pour le succès de notre entreprise. » Ils tombèrent à genoux tous les trois ; leur père au milieu d'eux prononça à haute voix la prière la plus ardente qui soit jamais sortie d'une bouche humaine, ou plutôt d'un cœur ; ce fut lui qui la dicta, et je me relevai avec la con-

fiance qu'elle avait été entendue. J'allais avec un nouveau courage vers l'anse où était la pinasse, dans laquelle Jack rangeait tout ce que nous avions apporté. Nous la sortîmes de l'anse avec nos rames, et lorsque nous fûmes dans la baie, nous tînmes un conseil de famille pour décider de quel côté nous commencerions nos courses. Je penchais à retourner vers celui de la grande baie, où le canot avait été enlevé; mes fils pensaient au contraire que les insulaires, contens de ce vol, retournaient chez eux, en passant tout le long de notre île, et qu'un hasard malheureux ayant amené leur mère et leur frère sur le rivage de la petite baie, les sauvages les avaient vus, enlevés, et continuaient leur route avec leurs prisonniers. Ils pouvaient tout au plus avoir un jour d'avance sur nous; mais c'était assez pour nous remplir de crainte et prévoir les plus affreux malheurs. Je me rendis à l'avis de mes fils; leur supposition avait plus de vraisemblance, le vent d'ailleurs était favorable de ce côté-là; et, nous abandonnant en toute confiance à la divine Providence, nous déployâmes les voiles, et fûmes bientôt en pleine mer.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

